

ELSA CARAT

Crazy Love Therapy



Passion Editions



Elsa Carat

Crazy Love Therapy

Roman



Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

ÉDITION : Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivant du Code pénal

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelques citations que ce soit, sous n'importe quelle forme. Les peines privatives de liberté, en matière de contrefaçon dans le droit pénal français, ont été récemment alourdies : depuis 2004, la contrefaçon est punie de

« trois ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende ».

Couverture photo Copyright : Conrado

Première édition : Août 2016

ISBN : 9782375760680

Copyright © 2016

Correctrice : Amélie

Illustratrice : Constance

Attachée de presse : Phanie



www.passioneditions.com

Retrouvez les sorties, les news et
les jeux-concours :



[Passion Editions](#)

Retrouvez toute l'actualité sur l'auteur :



[Elsa Carat](#)

Table des matières

[Prologue](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)

Biographie de l'auteur :

À 29 ans, heureuse maman de trois enfants et résidant en Bretagne, **Elsa** profite d'un congé parental pour renouer avec le plaisir de l'écriture qu'elle a déjà expérimenté petite.

Son premier roman *Crazy Love Therapy* est une comédie romantique, genre qu'elle affectionne tout particulièrement en tant que lectrice et cinéphile et qui, en tant qu'auteure, lui permet de s'évader complètement et de laisser libre court à son expression.

En résulte un univers quelque peu déjanté qu'elle souhaite partager avec ses lectrices.

À Camille, Gwen et Marie,

ma famille de cœur,

petite par la taille, démesurée par la puissance de ses liens.

À nos dix ans et ceux à venir.

Prologue

Lorsqu’au printemps, je suis tombée par hasard sur le post-it qui m’a servi à écrire mes bonnes résolutions pour la nouvelle année, deux constats se sont imposés :

D’abord, je ne fais pas assez souvent le rangement.

Ensuite, je n’ai, évidemment, rempli aucun des objectifs que je m’étais fixés.

Pourtant, j’avais mis toutes les chances de mon côté en écrivant très gros sur le plus petit bout de papier que j’avais pu trouver !

Alors que je m’apprêtais à faire une boule avec le post-it pour le jeter rageusement dans la poubelle, j’ai eu une révélation.

Si je n’ai pas repris le sport, pas osé dire « non » à ma mère, pas arrêté de boire trop en soirée et pas décalé mon réveil une demi-heure plus tôt, c’est tout simplement parce que je n’ai pas su cerner la véritable source de mes problèmes.

Et, comme pour me conforter dans ma théorie, le dieu du téléphone a fait sonner mon portable à cet instant précis.

Bien sûr, il s’agissait de mon petit ami.

C’était son quatrième appel en moins de trois heures.

Il avait encore perdu ses clés, voulait s’assurer que j’étais bien là où je lui avais dit passer la journée ou se plaindre de ses parents et de son patron. Ou pire, tout ça à la fois, en réussissant l’exploit de ne jamais glisser un « et toi, ça va ? » dans la conversation.

Ça y était.

Je savais ce qu’il me restait à faire.

Désormais, alors que les filles *normales* – celles qui veulent maigrir avant l’été – affichent sur la porte de leur frigo des articles de régimes miracles, le mien est placardé d’une feuille A4 portant mon écriture au stabilo rose fluo.

On peut donc lire, en entrant dans mon appartement, la mention suivante, barrée :

« ~~ROMPRE AVEC JEREMY~~ »

Et juste en dessous, en plus gros :

« **RESTER CÉLIBATAIRE** ».

J'ai eu un mal fou à me débarrasser de mon petit ami qui semblait pourtant tout à fait se désintéresser de moi.

Après deux mois de cache-cache, j'ai même songé à simuler ma mort pour qu'il me laisse tranquille !

Voilà pourquoi rester célibataire semble plus judicieux que de rompre avec quelqu'un au risque de retomber sur pire après !

On est jamais à l'abri, n'est-ce pas ?

À présent, j'estime être à l'abri de tout déboire sentimental, en dépit des tentatives répétées de mes amies et de ma mère pour me caser à tout prix.

Elles n'ont aucun mal à retrouver les tasses à café dans ma cuisine, mais semblent curieusement atteintes de cécité subite devant mon réfrigérateur.

En tout cas, elles n'imaginent pas plus que moi les péripéties qui nous attendent !

Terriens en détresse

Jennifer

Mes coudes me servent à bloquer le volant de ma Mini-Cooper rouge.

Dans la main droite, je tiens le mascara.

De l'autre, le thermos rempli du café que j'ai préparé et emporté de chez moi.

Je me suis habituée aux embouteillages, monnaie courante dans le quartier de la ville à cette heure matinale.

Mieux, je compte désormais sur ces ralentissements pour effectuer quelques rituels tels que finir de boire mon café ou me maquiller, ou bien encore les deux à la fois, comme aujourd'hui !

Le son de l'autoradio est monté au maximum.

La voix stridente de l'animateur survolté couvre les bruits des klaxons et les insultes que certains automobilistes ne manquent pas de s'échanger par vitres ouvertes interposées.

Il fait déjà beau ce matin.

Par expérience, je sais que seules des trombes d'eau ont le pouvoir de maintenir la tête de ces *accros-au-conflit-pas-du-matin* dans l'habitacle de leur voiture.

Mon téléphone vibre soudain dans la poche de mon Perfecto.

Je pose le thermos sur le siège passager et coupe la radio, avant de décrocher depuis mon kit mains libres.

J'ai bien entendu parler d'une loi interdisant cette pratique, mais je suis à peu près certaine que se maquiller au volant ou boire un café, voire les deux en même temps, sont des activités tout aussi prohibées. Je ne suis plus à une infraction près.

Et puis, je suis censée faire *quoi*, au juste ? Me tourner les pouces ? Autant optimiser son temps, non ?

De toute façon, je ne *roule* même pas vraiment...

— Bonjour 'man !

Je n'ai pas besoin de consulter l'affichage du numéro pour deviner l'identité de l'interlocuteur au bout du fil.

— Bonjour ma chérie ! C'est ta mère. Comment vas-tu ? Tu es déjà en route ? J'entends le bruit du moteur. Tu es déjà réveillée ? Tu as dormi seule ? Ça ne s'est pas bien passé ton rencard ?

Ma mère a un débit de paroles impressionnant qui pourrait faire pâlir Eminem ou 50 Cent !

— Je rêve, ou ma mère vient de me demander si j'ai dormi toute seule...

— Oh, fais pas ta timorée. Moi, je te raconte bien mes aventures !

Il est vrai qu'elle me décrit toutes ses rencontres avec des détails dont je me passerais bien.

La coiffeuse, la boulangère et la caissière aussi, très certainement...

— Alors ? s'impatiente-t-elle. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Disons que si on peut mourir d'ennui, alors ta fille vient de se faire sauvagement assassiner la nuit dernière.

— Oh Jen !!!

Ma mère a également des talents de comédienne.

— Je parie que tu as encore tout gâché ! Il est élégant, cultivé et chirurgien !

— Oui, c'est pour ça que j'ai gardé sa carte au cas où il m'arriverait un pépin.

— Il est CHIRURGIEN ! insiste-t-elle.

— Et terriblement ennuyeux.

— Il aime la nature, il a un chien et une maison au bord de mer... Il ne t'en a pas parlé ? Je croyais que ça te plairait.

Je fais mine de réfléchir en me grattant la tête tout en lâchant un bruyant soupir.

— Est-ce qu'il m'en a parlé... Attends que je me souviene... Peut-être bien... Après l'avoir entendu déblatérer trois quarts d'heure sur son métier, qui n'a soit dit en passant rien à voir avec ce qu'on nous

vend dans les séries américaines, j’ai reporté mon attention sur la conversation de la table d’à côté.

Je reprends avec emphase :

— Figure-toi que la brune venait de se faire larguer par son mec. Apparemment, il l’a trompée. La rousse tentait de la consoler, mais ça sonnait faux. À mon avis, c’est avec elle qu’il l’a fait !

— OK, j’ai compris, se résigne ma mère en soupirant dans l’oreillette. C’est juste que je veux pas que tu finisses vieille fille.

— Sa future fiancée va prendre dix ans par jour passé en sa compagnie. Je préfère encore finir vieille fille que vieille femme.

— Jen, tu vois très bien ce que je veux dire...

Oui, je vois très bien, pour la simple et bonne raison qu’elle me rabâche sans arrêt le même discours.

En fait, elle est un savant mélange entre une cougar radoteuse et une jeune rappeuse rebelle.

Un cocktail unique en son genre !

— Bon, il faut que je te laisse, ’man. J’arrive au travail. Je te rappelle. Je t’aime.

— Attends une...

— Je raccroche !

Je m’empresse d’appuyer sur la touche rouge et remonte le volume de l’autoradio.

Il faut que je finisse de me maquiller, il me reste dix bonnes minutes de route avant d’être au bureau.

C’est faisable !

Un dernier coup de mascara, une touche de rouge à lèvres...

À peine ai-je passé la porte de l’agence immobilière que mon associée m’alpague depuis le comptoir

de la réception.

— Salut ! T'es déjà là ? T'avais pas une soirée torride en perspective hier soir ?

D'un geste de la main, je lui coupe l'herbe sous le pied.

— Je viens de faire un compte rendu à ma mère. La prochaine fois, vous n'aurez qu'à organiser une téléconférence si vous voulez tout savoir toutes les deux. Je n'ai pas l'intention de me répéter.

Farah fait la moue.

— C'est pas la peine de faire cette tête ! De toute façon, il n'y a rien à raconter, je t'assure. Et si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à appeler ma mère.

— J'aimerais bien, mais j'ai un rendez-vous à 20 heures.

Un sourire se dessine sur mon visage.

— Oserais-tu insinuer que ma mère parle beaucoup ?

— Non, je n'insinue pas. Et elle ne parle pas beaucoup, elle parle *trop*.

Tout sourire, je passe de l'autre côté du comptoir et y dépose mon Perfecto ainsi que mon sac à main.

Je prends connaissance de mon planning pendant que mon associée lustre la console de l'accueil à l'aide d'un chiffon.

— Ça devient vraiment maladif, lui fais-je remarquer.

Farah hausse les épaules.

— Et ton rendez-vous de 20 heures, c'est professionnel ou personnel ?

— Je ne sais pas encore, répond-elle, évasive.

— Je vois, je ne te raconte pas alors tu me dis rien non plus, c'est ça ?

— Oui, c'est ça ! feint de boudier mon amie.

— Très bien, de toute façon tu ne pourras pas t'empêcher de tout me décrire demain matin, donc...

Elle siffle en levant les yeux au ciel.

— Bon, je n’ai pas de visites cet après-midi alors ne prends aucun rendez-vous pour moi, OK ? Je voudrais faire un saut à la maison de retraite.

Farah secoue la tête.

— Quoi ?

Je pose les mains sur mes hanches. L’instant d’après, je réalise que je dois ressembler à ma mère...

L’horreur...

Je m’empresse alors de les plaquer le long de ma jupe.

— Rien.

— T’as fait une grimace.

— C’est la poussière.

— Farah ?

— Bon, OK, j’ai fait la grimace. Je me dis juste que ça n’est pas là que tu vas rencontrer quelqu’un...

— Oh, Farah ! Je t’en prie, je croirais entendre ma mère !

— Eh ! Pas besoin d’être insultante non plus !... Tu sais, y a des moyens plus simples aujourd’hui pour faire des rencontres...

— Je te jure que si tu me parles encore de sites de rencontre, je te fais avaler ton chiffon.

J’en serais capable !

— Espèce de vieille archaïque.

— Maniaque obsessionnelle du ménage.

Farah sourit, laissant entrevoir de grandes dents blanches qui contrastent joliment avec sa peau foncée.

Elle détaille ma nouvelle tenue.

— Jolie jupe.

En retour, je lorgne sur la robe à imprimé africain de mon associée.

Elle met parfaitement ses formes généreuses en valeur.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que sa tenue ne passe pas inaperçue !

J'aimerais porter ce genre de couleurs vives, mais il faut bien admettre que sur une peau blanche, ça n'est pas du même effet.

Je reporte finalement mon attention sur le bout de tissu que Farah tient dans la main.

— Joli chiffon.

— Vilaine.

— J'avoue.

Jalouse, moi ?

Un clin d'œil à ma collègue, je tourne les talons pour entrer dans mon bureau en ressassant ses dernières paroles.

Je ne m'interdis pas d'aller sur des sites de rencontre par mépris de la modernité. Bien au contraire.

S'inscrire sur un tel site revient à reconnaître publiquement que l'on recherche quelqu'un. Et de mon point de vue, une femme admettant qu'elle est en quête d'un mâle affiche d'emblée une certaine faiblesse.

Poster sa photo sur *Meetic*, c'est accepter qu'il nous manque quelque chose et autoriser des hommes à faire leur marché.

Très peu pour moi !

Je suis bien trop fière pour ça ! Et comme je suis fière, mais un peu lâche, j'invoque pour raison officielle que j'ai suffisamment de respect pour les féministes qui ont lutté des dizaines d'années durant pour les droits de leurs congénères.

À midi, je reviens à l'agence après mes visites.

Aucun contrat n'a été signé ce matin, mais j'ai le sentiment que le jeune couple de tout à l'heure est prêt à craquer. Surtout la femme enceinte !

Les hormones peut-être ?

Je n'ai plus qu'à leur montrer un taudis la fois prochaine, un bouge qui ne tiendra pas la comparaison avec l'appartement de ce matin, et l'affaire sera dans le sac.

J'attends devant le comptoir que ma collègue raccroche le téléphone pour l'inviter.

— Je déjeune avec Manon et Vanessa ce midi. Tu te joins à nous ?

— Non merci, j'ai quelques petites courses à faire.

— En prévision de ton rencard de ce soir ?

— Arrête, je ne te dirai rien.

— Bon. OK. À tout à l'heure !

Je tourne des talons et sors du bâtiment pour regarder le parking.

Je remonte dans ma Mini-Cooper, grimpe derrière le volant et mets le moteur en marche sans attendre.

Direction, le petit restaurant italien où mes amies et moi avons nos habitudes !

Le trafic est plus fluide que ce matin. Il est midi, c'est assez étonnant.

Je ne m'en plaindrai pas.

Je trouve une place quelques rues plus loin et me gare en assurant mon créneau. Même avec un véhicule modèle réduit, impossible de stationner plus près.

Je me rends donc à la pizzeria à pied.

Dans cette partie du centre historique de la ville, les commerces sont tous collés les uns aux autres. La plupart sont de taille modeste, mais on y trouve à peu près tout.

Le dimanche, j'aime bien flâner dans le coin,

J'apprécie le charme désuet des anciennes maisons un peu biscornues.

Comment font-elles pour tenir encore debout ? C'est dingue quand même.

Ici, les ruelles sont étroites, sinueuses.

Les boutiques semblent prêtes à imploser, les rayonnages bondés d'articles en tout genre.

La plus haute tour du quartier demeure le clocher de l'église qui domine fièrement ce petit monde.

À croire qu'aucun constructeur n'a osé édifier de bâtiment plus élevé par crainte de représailles divines.

Car je trouve qu'il règne bien une atmosphère mystique dans ce quartier historique truffé d'impasses, d'anciennes bâtisses avec gargouilles, d'ateliers d'artistes originaux.

À la nuit tombée, il me semble que je pourrais découvrir à tout instant un passage secret, y être témoin de l'animation soudaine des statues ou rencontrer une vieille sorcière.

Ou, plus vraisemblablement, ma mère qui aime aussi le coin.

Quoique, c'est du pareil au même.

J'arrive devant la *Casa Peppe*, un établissement moderne coincé entre une épicerie et un bistrot rustique. Mais grâce à ses lignes épurées et la simplicité de sa décoration, le restaurant contemporain réussit l'exploit de se mêler plutôt harmonieusement à l'enfilade des commerces de la rue.

Je rejoins mes amis déjà installés à une table du fond.

Manon a emmené Grégoire à ce qui devait être un déjeuner entre filles.

Pas étonnant.

Vanessa tient la chandelle et son visage paraît s'illuminer lorsqu'elle me voit arriver.

J’embrasse tout le monde avant de m’asseoir, tandis que Manon reprend la conversation là où elle l’a laissée, à savoir au beau milieu d’un long monologue sur la qualité des couches pour bébé.

Passionnant...

Manon s’est toujours revendiquée comme étant féministe. Une vraie. Une pure et dure.

Elle ne s’en sert pas uniquement pour faire bonne figure, contrairement à moi. Non, elle y croit vraiment. Au plus profond de son être.

Mais il y a un hic !

En effet, malgré elle, Manon ressemble de plus en plus à un stéréotype ambulant, véhiculant les plus gros clichés du monde sur les différences hommes/femmes.

Elle est incapable de faire un créneau.

Elle pleure pour un oui ou pour un non. Surtout quand on lui dit non, en fait.

Et peut tenir une conférence de six heures sur les couches de son bébé. Sans parler qu’elle ne peut plus rien faire sans son Grégoire.

Heureusement, elle n’a pas prévu d’annuler sa participation au prochain raid féminin organisé au Maroc.

Du moins pas encore.

Je soupçonne Grégoire d’inciter sa femme à y renoncer, faisant valoir son statut de nouvelle maman.

Hum ! Tactique bien rodée.

Manon a pris part à beaucoup de rallyes aux quatre coins du monde où concourent seulement des femmes.

J’ai pris l’habitude de voyager par procuration.

Beaucoup moins cher et salissant !

Et les récits des aventures de mon amie me manquent.

Manon a l’air de trouver sa nouvelle vie au moins tout aussi passionnante que ses bivouacs sur des

terres étrangères.

Pourtant, je n'arrive à partager son enthousiasme ni pour le trajet ni pour la destination de ce nouveau périple.

La jeune maman me répète souvent :

« *T'inquiète pas ! À toi aussi ça t'arrivera !* »

Et je souris poliment, même si je me demande secrètement comment celle qui se prétend mon amie peut me souhaiter un tel malheur.

En tout cas, j'espère que Manon continuera ses aventures en solitaire afin de contrebalancer les effets dévastateurs de son récent mariage ainsi que de sa maternité.

Au fond, tout est une question d'équilibre.

Moi aussi, je compense le côté peu charitable de ma profession en participant à quelques activités bénévoles et en passant du temps à la maison de retraite où séjourne mon grand-père.

Certains trouveraient que ça fait beaucoup de bonnes actions pour un métier qui n'est pas si immoral, mais c'est oublier que je dois également expier la superficialité de ma mère !

Après l'apéritif, Vanessa a habilement réussi à détourner la conversation sur ses relations amoureuses, opérant un raccourci un peu douteux entre l'allaitement de Manon et l'obsession de son ex pour sa poitrine.

— Attends c'est qui celui-là déjà ? l'interrompt la jeune maman qui a raté les derniers épisodes de la série *Vanessa et ses amants*.

— Celui que j'ai rencontré sur Internet.

« *Rencontrer sur Internet* ».

Je trouve que l'expression en soi est ridicule.

On ne *rencontre* pas sur la toile.

C'est, à mon avis, tout le problème.

Au mieux, on a une discussion avec une image de profil trop petite.

Autant converser avec un poster géant de Ryan Gosling, non ?

— Je pensais justement à lui ces derniers jours... Je vais peut-être le rappeler..., réfléchit Vanessa à voix haute.

Elle entortille une de ses extensions autour de son index avant de faire papillonner ses cils, tout aussi faux que ses rallonges capillaires.

Vanessa est l'exception qui confirme la règle.

Il n'y a aucun équilibre chez cette femme.

Tout dans l'excès, de ses talons vertigineux à sa voix haut perchée en passant par l'expression de ses émotions.

Ça n'est pas parce qu'elle a passé la journée à faire du shopping, à se faire manucurer et à mater des conneries à la télé qu'elle va compenser en lisant le dernier bouquin indigeste d'un philosophe le soir.

Non, elle ira plutôt en boîte de nuit pour se pavaner dans la robe qu'elle vient d'acheter.

C'est ce qui la rend attachante à mes yeux. Elle ne s'embarrasse pas des préjugés des autres.

J'envie cette liberté, moi qui ai encore du mal à me moquer du jugement de ma mère.

Au fond, Vanessa est juste moins hypocrite que le commun des mortels, assumant au grand jour ce qu'elle est réellement.

— Tu rappelles tes ex, maintenant ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je ne sais pas..., répond-elle, les yeux dans le vague.

Puis, elle se reprend d'un coup :

— T'as raison ! Je dois faire un coup de déprime !

Elle se ressert un verre de vin et l'avale d'un seul trait.

— Kévin ne m'a pas rappelée, avoue-t-elle finalement.

Manon m'interroge du regard.

— Le type qui est venu faire un audit dans son entreprise, chuchoté-je.

— Mais tu ne l’as pas rencontré il y a deux jours, cet homme ? s’étonne Manon.

— Si, et alors ?

— Alors tu pourrais peut-être lui laisser le temps de te rappeler !

— Manon, si un homme ne t’a pas téléphoné le lendemain de l’échange des numéros, c’est qu’il ne le fera jamais ! C’est une des plus grandes différences entre les hommes et les femmes. Plus la femme languit, plus le souvenir de la rencontre la hante, et plus elle fantasme sur l’homme... Mais l’homme, lui, s’il n’essaye pas de revoir la femme le lendemain, c’est qu’il l’a tout simplement oubliée ! Les hommes ont une mémoire visuelle. Si tu ne veux pas qu’ils te zappent, tu te débrouilles pour être dans leur champ de vision au moins deux fois par semaine ! Ou, à défaut, tu t’arranges pour qu’en ouvrant leur page Facebook, ils ne voient plus que des notifications les informant que tu as changé ta photo de profil pour la huitième fois en trois jours !

Manon reste perplexe.

— Oui, toi évidemment tu vois ton Grégoire tout le temps ! Il ne risque pas de t’oublier !

Je donne un léger coup de coude à mon amie.

Je devine à la tête de Manon qu’elle n’est pas d’humeur à entendre des critiques sur son couple.

Sûrement une histoire d’hormones.

Autant changer de sujet.

— Alors tu disais que ce... Kévin, c’est ça ? Ne t’a pas rappelée. Il te plaisait tant que ça ?

Vanessa hausse les épaules en faisant la moue et nous éclatons de rire tandis que le serveur nous apporte les plats. Manon en profite pour orienter la conversation sur l’alimentation de son bébé. Apparemment, il y a beaucoup de choses à dire sur le sujet.

J’en reste stupéfaite.

Après tout, la petite se nourrit exclusivement de lait !

Qu’est-ce que ce sera quand elle passera aux petits pots ?

Bientôt, Manon nous fera un discours sur les bavardages de sa fille qui se limitent pourtant à quelques gazouillis !

Attention, ne vous méprenez pas, j’aime les bébés !

Je les trouve mignons, j’aime les regarder, comme tout le monde. Mais en entendre parler alors qu’ils ne sont même pas là, c’est une autre histoire. C’est un peu comme écouter les commentaires sur un film sans pouvoir le visionner.

Inutile, frustrant, chiant au possible.

Vanessa, désormais célèbre pour ses transitions délicates, reprend les rênes de la conversation.

— Vous avez entendu parler de ce restau’ où on mange sur le corps nu d’une femme ?

Grégoire manque de s’étouffer avec un morceau de pizza.

— Pas sûr que ce soit aux normes hygiéniques.

— Ouais, en plus, pour l’instant, ils ne le font qu’avec des femmes nues. C’n’est pas sexiste ça, Manon ?

— Si, totalement ! Mais pour le coup je me demande si les femmes ne se passeront pas très bien de pouvoir manger sur un homme nu.

Grégoire termine sa pizza en un temps record. Ce qui prouve, selon Vanessa, que la conversation l’ennuie fermement. Mais sa femme nous assure qu’il avait seulement très faim. N’empêche qu’il quitte la salle une troisième fois pour aller fumer.

Vanessa profite de son absence pour nous abreuver de détails croustillants sur sa dernière conquête. Qui n’est donc pas Kévin puisqu’il ne l’a jamais rappelée, ni Fabien qu’elle a largué la semaine dernière, du coup, elle doit être en train de parler de... Et puis zut ! Vous n’avez qu’à suivre !

— Il voulait que je lui parle pendant qu’on faisait l’amour. Comme si je n’avais que ça à faire ! J’étais en train de me concentrer sur la projection de représentations érotiques dans ma tête pour tenter de prendre du plaisir. Oui, avec lui, j’étais obligée ! Et Monsieur ne pouvait s’empêcher de jacter. Il ne disait même pas des trucs excitants. En tout cas, ça ne l’était pas pour moi. Tu sais quoi, Jen ? Je crois que c’est à ce moment-là que j’ai compris ce que devaient ressentir les amants de ta mère !

— S’il te plaît Vanessa, évite de m’infliger ce genre d’images concernant ma mère. Surtout quand je

n'ai pas fini de manger.

Juste le fait d'y penser, je... Non ! Hors de question de polluer mon esprit de pensées sordides !

— Pardon, s'excuse-t-elle entre deux gloussements.

Grégoire revient à la table et nous essayons de trouver un sujet de conversation plus correct.

Tout le monde sait bien que le jeune homme n'est pas le dernier pour les plaisanteries graveleuses, mais il le fait entre copains.

C'est une sorte de règle tacite qui s'est instaurée dans notre groupe d'amis.

Les garçons laissent les filles raconter tout ce qu'elles veulent à leurs copines et réciproquement, mais lorsque nous sommes dans une soirée mixte, nous censurons tous nos propos. Ce qui rend souvent ces soirées un peu plus... silencieuses, car le sexe est d'habitude notre principale thématique.

— Bon, et alors, quand est-ce qu'on t'inscrit sur *Meetic* ?

Par exemple, si nous avions été seulement entre filles, j'aurais sans aucun doute pu éviter d'avoir à répondre à des questions sur mon célibat en parlant de cul avec mes copines.

Dommage !

— Jamais.

— *Adopteunmec.com* ?

— Non plus. Et arrêtes tout de suite sinon c'est toi qui vas devoir aller t'inscrire sur *Adopteuneamie.com* !

Vanessa lève les mains en l'air en signe de capitulation. Mais je sais que ce n'est que partie remise, jusqu'à notre prochaine sortie mixte.

— Je ne m'explique pas que tu sois toujours célibataire, après tout, les hommes déséquilibrés, c'est pas ça qui manque, plaisante Vanessa.

Parce que je suis sortie ces derniers temps avec un homme incapable de se remettre de son divorce, un autre à peine guéri du cancer qui avait du mal à comprendre pourquoi il était encore en vie et un dernier carrément sociopathe, je me traîne une réputation d'aimant à désaxés.

Je tente de me défendre.

— Vous êtes injuste. Jérémy était normal.

— Il t’a harcelée pendant deux mois après votre rupture. Tu trouves ça normal, toi ? objecte Manon.

— On s’en fout, c’était *après*. *Avant* il était normal. Ce qui prouve que je ne suis pas irrémédiablement attirée par des hommes à problèmes.

— Ou bien que tu as un don tellement développé que tu reconnais ces types avant même que les symptômes de leur mal-être n’apparaissent ! Mon psy te dirait que ton attirance envers les victimes dissimule un sentiment de culpabilité que tu cherches à tout prix à racheter.

Vanessa fait-elle référence à la disparition de mon père ?

Il est vrai que je m’en veux de ne pas avoir été plus présente à son chevet alors que ses jours étaient comptés, mais je ne vois pas bien le rapport avec mes relations amoureuses.

C’est de ma faute si les hommes célibataires de cette ville ont tous un sérieux problème ?

C’est bien pour ça qu’ils ne sont pas encore casés, non ?

— C’est moi qui sors avec des déséquilibrés mentaux et c’est toi qui vas voir un psy ?

— C’est très à la mode. Tout le monde se doit d’avoir un psy de nos jours. En plus, le mien est vraiment craquant !

— Et si tous les gens qui vont bien consultent des spécialistes, les autres ils font quoi ?

— Eh bien, ils sortent avec des cinglés !

— Très drôle, maugrée-je entre mes dents. Au moins avec eux, on ne s’endort pas. Ma mère m’a obligée à dîner avec un chirurgien hier soir...

— Quoi ?! Et t’attendais quoi pour nous en parler ?

— Le problème, c’est qu’il n’y a strictement rien à dire ! Ce type, c’est l’ennui incarné. Et il ne s’en rend même pas compte. Je vous assure, même le poisson dans mon assiette a essayé de s’enfuir pendant notre dîner ! Le clin d’œil du serveur du restaurant, qui, lui, a manifestement compris que je m’ennuyais ferme, a été le moment le plus palpitant de la soirée.

Les filles semblent compatir avec moi, mais Grégoire a l'air de s'en foutre royalement.

Est-ce que les hommes ne connaissent pas ce genre d'entrevues ratées terriblement barbant ?

Écoutent-ils seulement ce que la femme leur dit ou sont-ils si occupés à fantasmer sur la suite possible des événements qu'ils en oublient de vivre l'instant présent ?

Du coup, c'est sûr, ils ne risquent pas de s'ennuyer, pour peu que la fille ait mis un joli décolleté ou une jupe fendue...

Cela écarterait-il tout danger d'endormissement pendant un rencard si je n'acceptais plus que de sortir avec des mecs torsos nus ?

Je me convaincs très vite de l'infailibilité de ma théorie.

Malheureusement, elle reste difficile à mettre en pratique... À moins d'habiter Miami, bien entendu...

D'ailleurs, ils ne semblent pas trop s'embêter à Miami... Preuve que ma théorie est imparable !

Y a plus qu'à déménager !

— Ouh ouh ! T'es dans la lune ?

— Non, au soleil ! Pardon. Non, pas de café pour moi, je vous remercie, réponds-je au serveur qui a dû me poser deux fois la question.

— Bon, il va falloir qu'on rentre pour libérer les grands-parents, ils ne sont plus habitués à s'occuper d'un bébé. Mieux vaut les remettre dans le bain en douceur ! déclare Manon.

Grégoire acquiesce silencieusement.

— Eh bien, moi, faut que j'aille à la maison de retraite.

— Oh, que vos vies sont palpitantes ! nous nargue Vanessa avant que le serveur nous apporte l'addition.

Rencontre enflammée à la maison de retraite

Jennifer

— Maman, je passe voir papy à la maison de retraite, tu veux me rejoindre ?

Je tente le coup, plus par habitude qu'autre chose.

— Oh non ma chérie, tu sais très bien que ce genre d'établissements me déprime. Et puis, j'ai rendez-vous avec Alain tout à l'heure.

Ma mère a en horreur les hôpitaux, les maisons de retraite et les cimetières. C'est-à-dire, tous les endroits où se trouvent les membres de sa famille, excepté sa fille unique.

Une coïncidence, sans doute ?

En même temps, il est difficile de faire croire qu'une agence immobilière ou un bel appartement en centre-ville puisse lui donner le cafard.

— Tu l'embrasses pour moi, hein ? Tu ne travailles pas cet après-midi ? C'est Farah qui tient l'agence ? Comment va-t-elle ? Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue !

— Euh... Oui. Non. Oui. Bien. Ah.

— Est-ce que tu es en train de te moquer de ta mère ?

— Jamais de la vie. Je l'embrasserai pour toi. Pense juste à lui passer un petit coup de fil, ça lui fera plaisir. Amuse-toi bien !

Je raccroche le téléphone avec le désagréable sentiment de mater ma propre mère.

Il m'arrive quoi ?

Je vais finir comme Manon si je ne fais pas gaffe.

Juré, lors de son prochain départ au Maroc, je me glisse dans ses valises !

Je repasse à mon appartement pour enfiler une tenue plus légère, en adéquation avec le temps prévu pour l'après-midi.

En Bretagne, et particulièrement à cette saison, la météo est très variable d'un moment à l'autre de la journée.

J'opte pour une petite robe fluide et printanière. En plus, ce sera plus confortable que ma jupe crayon en simili cuir.

Je détache aussi mes cheveux bouclés et remets un peu de rouge à lèvres.

C'est une habitude héritée de ma mère : toujours être impeccable, même pour aller sortir les poubelles.

Bon, la métaphore n'est pas très flatteuse pour mon grand-père.

Pardon, papy.

Mais d'un autre côté, le vieil homme se fichera au moins autant de mon apparence que le vide-ordures.

Je suis enfin prête pour reprendre la route.

La maison de retraite de papy Léon se situe en périphérie de la ville.

À cette heure-ci, heureusement, la circulation sur la rocade est fluide. Alors il ne me faut que très peu de temps pour arriver à destination.

Je me gare sur le parking, désert comme à l'accoutumée.

L'établissement est une grande bâtisse ancienne qui rappelle un peu un manoir. Mais il a été entièrement rénové à l'intérieur et la façade vient d'être ravalée.

Il est encadré par un vaste parc ombragé grâce aux immenses chênes qui le parsèment ; de vieux arbres bien plus âgés encore que les pensionnaires de la maison de retraite.

Ma mère dépense une petite fortune pour y faire héberger Léon.

Mais se débarrasser de son vieux père, ça n'a pas de prix, n'est-ce pas ?

J'entre dans l'établissement.

Le hall d'accueil évoque celui d'un petit hôtel raffiné. Un tapis trace le chemin vers le comptoir derrière lequel la réceptionniste a la tête plongée dans un magazine.

Quelques fauteuils confortables sont disposés le long d'un mur tapissé devant de petites tables basses ornées de bouquets de fleurs. Mais les places sont toutes inoccupées.

Un lustre en cristal est suspendu au plafond.

Qui penserait qu'il s'agit d'un endroit où entasser les vieux pour ne pas avoir à s'en occuper ?

Changer les couches, faire la toilette, donner à manger à la cuillère, etc. Je crois que c'est tout ce qui rebute les gens.

J'avance directement vers la cage d'ascenseur.

L'hôtesse d'accueil lève à peine le nez vers moi.

On entre dans cette maison de retraite comme dans un moulin. En même temps, si j'en crois le peu de visiteurs que je croise à chacune de mes venues, même une journée « portes ouvertes » n'ameuterait pas grand monde.

J'appuie sur le bouton de l'ascenseur, qui s'ouvre immédiatement comme s'il avait attendu toute la journée qu'on veuille bien l'actionner.

J'entre dans la cabine et presse la touche correspondant au troisième étage.

Les portes s'apprêtent à se refermer lorsqu'un homme s'y faufile in extremis, empêchant le verrouillage automatique de la cloison avec sa main.

Il s'est déjà retourné face à la porte de l'ascenseur et, dans sa précipitation, ne semble pas avoir remarqué ma présence. Il me tourne à présent le dos.

Je crois d'abord à une hallucination.

C'est ça, je suis en train de rêver, ou bien je me suis trompée d'établissement.

Depuis quand ils emploient des strip-teaseurs dans la maison de retraite ?

C'est peut-être pour rendre une seconde jeunesse aux pensionnaires en manque de testostérone jeune ?

Si c'est le cas, j'accepte de m'installer ici maintenant !

L'homme en question ne porte, pour unique vêtement, qu'un boxer noir. Il a les cheveux ébouriffés et lorsque j'ai pu entrevoir brièvement son visage, je me suis rendu compte qu'il bâillait.

C'est ça, ce type a l'air de sortir de son lit après avoir pris une grosse cuite hier soir.

Et depuis quand ils organisent des beuveries ici ?

Décidément, on en apprend tous les jours...

L'ascenseur commence à monter.

Le jeune homme, parce qu'il est jeune, à peine plus âgé que moi, se met à siffloter distraitement.

Je ne peux faire autrement que de détailler son dos.

Avant ça, je n'avais jamais réalisé que cette partie du corps d'un homme pouvait être aussi sexy !

Il a les épaules carrées, une peau parfaitement lisse. Une musculature puissante, une ligne parfaitement dessinée qui part du haut de son dos pour descendre jusqu'à la naissance de ses fesses. Des fesses fermes, rebondies, moulées dans son boxer...

Merde ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Est-ce que je suis en train de mater le postérieur d'un inconnu ?

Je tente de reporter mon attention ailleurs, mais à ma décharge, les centres d'intérêt se font assez rares dans un ascenseur. Du coup, mon regard coule à nouveau vers le verso du jeune homme.

Je le reluque maintenant ostensiblement.

C'est pas de ma faute s'il n'y a rien d'autre à faire dans un ascenseur !

Et puis, il l'a un peu cherché aussi, non ? Qui aurait dans l'idée de se balader en caleçon sans imaginer une seconde devenir le centre d'attention ?

Soudain, je me surprends à imaginer mes doigts caresser ce dos de nageur...

Il fait chaud d'un coup !

Tout à coup, une alarme stridente retentit tandis que la cabine s’immobilise brutalement, me déséquilibrant.

Je laisse échapper un petit cri.

Oups...

Le jeune homme tourne la tête vers moi.

Il semble seulement prendre conscience de ma présence dans l’ascenseur.

Il me regarde un moment.

Un long moment.

Un très long moment !

Du moins, ça me paraît suffisamment long pour que je me mette à éprouver une petite gêne qui fait chauffer un peu plus mes joues.

— Le feu, dit-il finalement.

Le feu...

Oui, c’est vrai que je commence à avoir très chaud...

— L’alarme incendie, précise-t-il.

Oh ! Le feu ! Dans la maison de retraite !

— Ah !

C’est tout ce que j’ai réussi à dire.

Pas très glorieux, c’est vrai.

Le jeune homme me dévisage toujours.

Son recto n’a rien à envier à son verso. Je n’avais pas eu le temps de remarquer ses beaux yeux bleus foncés, tirant vers le marine, intenses et pétillants comme s’il se retenait pour ne pas pleurer.

— Ça va ? me demande-t-il d’une voix un peu rauque, digne d’un chanteur de rock ou bien d’un

lendemain de fête.

Vu sa coiffure et ses traits fatigués, j’opterais plutôt pour la deuxième possibilité, même si les deux ne sont pas incompatibles non plus.

— Oui, oui, ça va. Et vous ?

Je lorgne avec un œil plein de sous-entendus sur sa tenue légère.

Après tout, c’est lui qui est en caleçon dans la cage d’ascenseur d’une maison de retraite !

— Ah, ça ! répond-il en baissant les yeux vers son corps à moitié nu.

Il semble seulement découvrir son accoutrement.

Il doit avoir une sacrée gueule de bois pour avoir oublié de s’habiller !

— Ce n’est rien. C’est... une longue histoire... Désolé, je ne pensais pas qu’il y aurait quelqu’un. D’habitude, c’est plutôt vide dans le coin !

Sans blague !

Il n’a pas l’air embarrassé un seul instant, comme si cette situation lui arrivait tous les jours.

Je me rappelle ma première impression : un strip-teaseur ?

Il semble en avoir tous les talents...

Mon regard a dérivé vers ses abdos sculptés...

C’est pas vrai ! C’est pas franchement le moment de se rincer l’œil ! Il a parlé d’un incendie, non ?

Je me racle la gorge.

— Vous disiez qu’il y avait un incendie ?

— Bah, en tout cas, ce bruit affreux que vous entendez c’est l’alarme incendie. Mais ça doit arriver souvent, ne vous en faites pas. C’est sûrement un des pensionnaires qu’a essayé de fumer en douce.

Je le vois tenter de redémarrer l’ascenseur en mitraillant du doigt la touche d’ouverture de la porte, en vain.

— Il est en panne ?

Je m'en veux immédiatement d'être aussi gourde.

Évidemment qu'il est en panne, ça ne se voit pas ?

Et l'alarme incendie, j'ai cru que c'était de la musique, peut-être ?

Pourquoi je pose des questions aussi évidentes ?

Je commence à ressembler à ma mère !

Pendant ce temps-là, le beau mec a pris les choses en main en contactant le dépanneur à l'aide du bouton d'urgence.

Bien sûr, il leur faut un moment avant de répondre. Puis, une voix hachée par des grésillements se faire entendre.

— Pas de panique surtout ! Ne vous affolez pas, nous allons faire venir quelqu'un dans les plus brefs délais !

Dans les plus brefs délais...

Une expression que j'utilise régulièrement pour faire patienter mes clients qui attendent indéfiniment une réponse positive de la commission pour leur demande de location.

Autant dire qu'il n'est pas près d'arriver.

D'un coup, un silence pesant s'installe entre nous deux, deux étrangers qui ont compris, au même instant, qu'ils risquaient de passer un moment ensemble, enfermés dans une cage d'à peine deux mètres carrés.

Je sors mon téléphone portable, mais évidemment il n'y a pas de réseau.

Nous nous toisons sans en avoir l'air, chacun adossé à une paroi de la cabine.

À l'extérieur, l'alarme stridente s'est arrêtée, nous laissant des bourdonnements dans les oreilles.

Nous avons pris soin d'installer inconsciemment un maximum d'espace entre nous, mais dans ce lieu confiné, je peux entendre la moindre respiration de l'inconnu en boxer.

C'est à la fois rassurant de ne pas être toute seule enfermée ici, mais en même temps terriblement gênant.

Comme si nous avions franchi la ligne jaune de courtoisie dans les files d'attente de la Poste ou de la banque, fait tomber toutes les barrières de civilité habituellement respectées par chaque individu.

Sans compter que l'inconnu en question est en sous-vêtements ! Ce qui n'arrive pas tous les jours, surtout à la Poste ou à la banque !

Je n'en reviens toujours pas.

Le beau mec est le premier à rompre la glace.

— Je m'appelle Axel.

— Jennifer, réussis-je à articuler.

— Enchanté, Jennifer.

Pas autant que moi.

Le beau mec a un sourire... ensorceleur !

— Vous venez souvent ici, Jennifer ?

— Presque tous les vendredis en fait. Et vous ?

— Moi aussi.

Je m'étonne.

— Je ne me souviens pas vous avoir déjà croisé, pourtant.

Sûr que je m'en rappellerais. Même si, habituellement, il porte des habits.

Un visage comme le sien, ça ne s'oublie pas !

— C’est une décision que j’ai prise *très très* récemment, affirme-t-il avec aplomb tandis que son sourire s’étire un peu plus.

Saisissant l’allusion, je ne peux retenir un petit gloussement.

Sans se départir de son audace, Axel, toujours adossé à la paroi de la cabine, les bras croisés, me détaille des pieds à la tête, s’arrêtant effrontément sur mon décolleté ainsi que sur mes longues jambes.

Je sens chaque partie de mon corps se réchauffer à mesure que ses yeux passent sur elles, comme si l’intensité de son regard avait la faculté d’entrer directement en contact avec ma peau. Comme si ses iris pouvaient la caresser.

Des yeux ensorceleurs...

Normalement, j’aurais dû m’offusquer de ce comportement déplacé.

Manon l’aurait très certainement giflé.

Mais je n’y arrive pas. En fait, je suis presque flattée.

Pourquoi je ne lui en veux pas ?

Peut-être parce que je ne me suis pas gênée pour le reluquer moi aussi, un peu avant.

Et puis, le fait d’être habillée alors qu’il est en petite tenue me confère un certain avantage sur lui.

La balance des pouvoirs entre nous deux est en quelque sorte équilibrée. Ne me sentant pas en situation de faiblesse, je me laisse observer.

Soudain, du mouvement se fait entendre derrière la porte de l’ascenseur.

Est-ce qu’on viendrait déjà nous délivrer ?

J’en serais presque déçue !

Je tends l’oreille.

Axel a lui aussi détourné son regard de moi pour le reporter sur la porte. Il la scrute intensément comme s’il pouvait voir à travers l’épaisseur chromée. Mais il est vrai que ses yeux ont l’air magiques...

Des voix masculines donnent des ordres :

« *Évacuez tout le monde* »

« *Installez-les dans le parc... Vérifiez bien que personne ne manque à l'appel...* »

— Ils sont en train d'évacuer l'établissement, constate Axel d'un ton calme.

Je commence à paniquer tandis que le beau mec s'approche sereinement de la porte et cogne sur la cloison aussi fort qu'il le peut pour se faire entendre.

Je sursaute devant sa démonstration de force.

De l'autre côté de la porte, une voix d'homme, sûrement un pompier, du moins je l'espère, demande en frappant à son tour :

— Y a quelqu'un là-dedans ?!

— Oui, nous sommes deux personnes coincées ici, répond Axel, la bouche collée contre la paroi.

Je ne peux qu'admirer son sang-froid.

Si j'avais été toute seule, nul doute que je me serais mise à hurler comme une hystérique. Si je n'étais pas déjà tombée dans les pommes, bien entendu.

— OK, on va vous sortir de là. Ne vous inquiétez pas. Nous n'avons constaté qu'un petit départ de feu au troisième. Nous évacuons par mesure de précaution, comme le veut le règlement.

— Très bien. Que doit-on faire ? demande Axel.

— Rien. Patientez et restez calmes, on va trouver une solution pour ouvrir cette porte.

— Un dépanneur est normalement en route, lui précise « beau mec ».

— Parfait. On pourrait avoir besoin de ses outils.

Je me détends un peu alors qu'Axel revient se positionner en face de moi.

— Il faut patienter.

— On dirait bien.

Soudain, une odeur âcre me prend à la gorge et me pique les yeux.

Je lève la tête.

De la fumée ?!

C'est bel et bien de la fumée qui pénètre par la grille au-dessus de nous !

Axel tousse avant de se rapprocher à nouveau de la porte. Cette fois, il est obligé de crier plus fort pour se faire entendre, à cause de l'agitation manifeste dans le couloir. Sa voix se brise un peu, sous l'effet de la fumée.

— De la fumée entre dans l'ascenseur... Est-ce que quelqu'un m'entend ?

— OK, restez calmes surtout. Colmatez l'ouverture avec un tissu, un vêtement, n'importe quoi, OK ? Et si vraiment ça n'est plus respirable, couvrez-vous aussi la bouche, d'accord ? Ça va aller ? urge un homme de l'autre côté.

Axel acquiesce.

Puis, il se retourne vers moi, recommence à lorgner sur mes courbes.

Une dernière volonté avant de mourir peut-être ?

Une minute...

Non, c'est ma robe qu'il regarde !

Oh mon Dieu !

Je viens seulement de comprendre ce que cela implique.

Un bout de tissu pour boucher l'ouverture.

Ma robe !

Ça ne peut-être que ma robe, Axel ne portant pas de vêtement.

Hormis son boxer qui serait bien trop petit pour combler le trou...

Je refuse d'abord, catégorique :

— Même pas en rêve ! Je préfère encore mourir asphyxiée !

Axel me détaille, toujours amusé.

Moi, ça ne me fait absolument pas rire !

J'ai maintenant presque les yeux qui pleurent à cause du nuage gris qui se matérialise au-dessus de nous.

— Merde ! C'est pas possible ! Il fallait que ça tombe sur moi ! Retournez-vous ! me résigné-je finalement.

Axel obtempère et je me déshabille alors, regrettant d'avoir mis une robe. Si j'avais mis un haut et un bas, j'aurais pu choisir entre dévoiler mon soutien-gorge ou ma culotte, mais là...

Tout en me dévêtant, je me félicite d'avoir mis des sous-vêtements coordonnés ce matin. Un ensemble corail composé d'un tanga et d'un haut push-up. Pas de string ni de vieille culotte « je-suis-en-retard-dans-mes-lessives ».

L'honneur est sauf !

Une fois la robe enlevée et dans ma main, je me hisse sur la pointe des pieds pour essayer de la coincer dans l'évacuation, mais même avec mes talons et mes longues jambes, je suis trop petite pour y accéder.

— Je peux vous aider ? demande Axel, narquois.

Il ne s'est pas retourné.

Comment a-t-il fait pour savoir ce que je tentais de faire ?

En faisant volte-face, je constate qu'il a les yeux collés au reflet de mon corps, sur la projection de mes seins, seulement dissimulés par de la dentelle, pour être précis, la porte chromée faisant office de miroir parfait.

Merde ! Est-ce que tout à l'heure aussi, il avait pu me voir mater ses fesses dans le reflet de la cloison ?!

Mes joues s'empourprent peu à peu.

Je ne sais plus où me mettre ! La honte...

Je tente de reprendre mes esprits.

Il y a plus urgent pour le moment. Comme boucher l'évacuation !

— OK, au point où on en est, je crois que vous pouvez vous retourner !

Il ne se fait pas prier.

Il avance vers moi doucement tout en plantant ses yeux dans les miens, avec cet air sur le visage qui veut dire : maintenant, je connais tout de vous !

Troublée, je recule d'un pas.

Il s'approche un peu plus.

Cependant, impossible pour moi de reculer davantage, mon dos est collé à la paroi du fond.

Il tend la main dans ma direction, à quelques centimètres de mon corps. Les battements de mon cœur s'accélèrent lorsque sa main touche la mienne puis je déglutis bruyamment, sentant la chaleur de sa peau avant de me dérober ma robe.

La robe ! Il voulait la robe. Qu'est-ce que je m'étais imaginée ? Qu'il me voulait moi peut-être ? Qu'il allait tenter quelque chose ? Mais quelle idiote !

Axel entreprend d'obstruer la grille, coinçant le vêtement de chaque côté.

Je m'assieds en soufflant péniblement. Je commence à en avoir marre d'être debout ! De plus, ça aura aussi le mérite de cacher mes fesses !

Une des rares parties de mon anatomie que je ne lui ai pas encore dévoilée.

Bon, et c'était quoi déjà, le deuxième truc à faire ?

Ah oui ! Couvrir sa bouche avec un tissu ! Bah là, je ne vois pas comment ! À moins bien sûr d'enfouir mon visage dans le caleçon d'Axel...

Malgré moi, mes yeux dérivent vers l'objet de mes pensées.

Pas mal du tout...

Puis, je relève un peu la tête et croise le regard malicieux d'Axel. J'ai l'impression de m'être fait griller. Dêvêtue, assise devant ce grand homme, je me sens tout à coup plus vulnérable, alors qu'il ne s'est pas départi de son assurance. La balance des pouvoirs vient clairement de basculer en sa faveur.

Finalement, Axel s'assied lui aussi.

Quel soulagement !

Il me paraissait bien trop impressionnant vu d'en bas. Au moins maintenant, mes yeux sont à hauteur des siens et non plus de ses cuisses !

Ouf !

Je ne savais plus trop où regarder.

Une analyse la situation s'impose. Je suis coincée dans un ascenseur en panne avec un inconnu, nous nous retrouvons tous les deux en sous-vêtements, ma robe est coincée dans la grille.

Ça mériterait une photo !

— Vous êtes en train de penser à quoi, Jennifer ?

Hein ? Quoi ?

Je ne peux quand même pas lui avouer que je projetais de le prendre en photo à moitié nu !

Vite, il faut que je trouve un truc !

Je me racle la gorge, incapable de dissimuler ma gêne, mais avec un peu de chance, il croira que ce sont les émanations de fumée qui me font cet effet-là.

Compter sur ma chance en ce moment...

Je suis peut-être un petit peu optimiste, là !

— Je me demandais si c'était déjà arrivé qu'on oublie deux individus lors d'un plan d'évacuation, dis-je finalement.

— Waouh ! C'est pas très gai tout ça !

— J'imaginai les gros titres des journaux, ça pourrait être drôle.

— Dans le genre ?

— *Une jeune femme meurt asphyxiée dans l'incendie car l'homme avait oublié de s'habiller !*

Il sourit.

Ça lui va décidément très bien !

Soudain, une violente secousse, accompagnée d'un avertissement sonore, nous fait sursauter. L'ascenseur s'est remis en marche. Nous nous relevons aussitôt dans un mouvement synchronisé.

— Je crois que vous n'aurez pas le droit à votre article dans le journal.

— Oui. Euh... Est-ce que vous pourriez me repasser ma robe maintenant ? Je ne tiens pas à être dans cette tenue lorsque les portes vont s'ouvrir...

J'ai à peine le temps de finir ma phrase que, JUSTEMENT, ce fichu ascenseur qui ne voulait pas nous laisser sortir quand il y avait le feu au-dessus de nous est en train de s'ouvrir alors que je ne porte qu'un soutien-gorge et une culotte.

À croire que cet appareil m'en veut de l'avoir tiré de son long sommeil tout à l'heure !

— Hum, hum, fait le pompier depuis le couloir en nous voyant.

Je m'empresse de remettre ma robe qu'Axel a décrochée de la grille.

Elle sent le barbecue ! Génial !

— Vous allez bien ? demande l'homme en uniforme après que je me sois rhabillée et aie enfin osé lui adresser un timide regard.

Non, je ne vais pas bien, abruti !

Deux types que je ne connais pas viennent de me voir déshabillée en moins de deux heures ! C'est un exploit que même Vanessa n'aurait pas pu réaliser !

En plus, je pue la merguez grillée !

Mais comme je ne peux pas lui dire tout ça et que je me sens tout à fait humiliée, je me contente d'un « *oui, ça va* » en détournant les yeux.

Le secouriste enveloppe Axel d'une couverture de survie avant de nous entraîner vers l'escalier pour rejoindre l'extérieur.

Il n'a pas l'air de s'étonner de voir le jeune homme en caleçon et pieds nus. Sans doute a-t-il

l'habitude d'assister à toutes sortes de comportements extravagants dans l'exercice de ses fonctions.

Nous descendons rapidement les marches avant de gagner l'arrière du bâtiment, dans le parc. C'est alors que je repère Léon, assis sur une chaise au pied d'un chêne. Les pensionnaires de l'établissement ont été installés dans la hâte sur la pelouse et le personnel soignant s'active autour d'eux.

Un homme arrive en face de nous, haletant. Il porte une boîte à outils à bout de bras. Il interroge le pompier.

Désolé mon vieux, le strip-tease est terminé !

Alors que le réparateur repart, visiblement agacé d'avoir dû faire le déplacement pour rien, le secouriste tient absolument à nous entraîner, moi et Axel, vers son camion pour vérifier nos constantes.

Ce qu'il y a de constant chez moi, c'est de toujours me retrouver dans les pires situations qui soient !

— Je vais commencer par votre fiancée, si vous voulez bien, annonce-t-il à Axel en me faisant monter à l'arrière du véhicule.

— Euh..., non..., ça n'est pas vraiment ma petite amie, le reprend-il.

— Ah bon ? Excusez-moi. Comme vous étiez à moitié nus tous les deux dans l'ascenseur, j'ai cru que...

Bien sûr ! Comme si j'avais voulu me retrouver dans cette situation ! C'est tout à fait mon genre de faire ça !

Excédée, j'interviens pendant que le pompier resserre le tensiomètre autour de mon bras.

— Je ne suis pas « pas vraiment » sa petite amie, je ne le suis *pas du tout* ! Et je n'étais pas à moitié nue ! J'étais en *sous-vêtements* parce que j'ai dû enlever ma robe pour suivre vos conseils ! Parce que *lui*, il était à moitié nu !

— Bien, essayez de vous calmer, sinon je ne pourrai pas prendre votre tension, me dit le pompier qui a du mal à positionner l'appareil à cause de mes gesticulations.

« Essayez de vous calmer », il en a de bonnes, lui !

— Je suis calme, je veux juste qu'on emploie des termes précis, si ce n'est pas trop demander !

— Ne vous inquiétez pas, vous n'êtes pas les premiers, vous savez ! Vous seriez étonnée du nombre de

couples qui font l'amour dans l'ascenseur et qui le mettent en panne à force d'essayer de le bloquer.

Quoi ?!

J'écarquille de grands yeux, sidérée.

C'est une blague ?!

Est-ce qu'il a écouté un mot de ce que je viens de lui dire ? Je refuse de passer pour ce genre de fille !

Je cherche du regard le soutien de mon compagnon de galère, mais constate aussitôt qu'il a du mal à contenir son hilarité.

Il masque sa bouche avec sa main, mais ses yeux brillants et le tressautement de ses épaules ne laissent aucun doute. Ça le fait rire !

Le secouriste continue de compresser mon bras avec son instrument de torture.

— Normalement, on doit faire un signalement à la gendarmerie, maintenant. Car c'est punissable d'une amende, poursuit-il d'un air complice. Mais ne vous inquiétez pas, je ne le fais jamais.

Manquerait plus que ça !

— Et vous ne pourriez pas l'envoyer juste à ce monsieur, votre amende ? demandé-je, sarcastique, en désignant Axel du menton.

Le pompier a l'air un peu perdu, comme s'il se demandait sur quelle bande de fous il est tombé.

Il s'abstient de commentaires et m'ausculte maintenant.

Je me crispe sous la sensation froide du stéthoscope dans mon dos qu'il a introduit sous ma robe.

— OK, tout est normal. Vous pouvez y aller.

Je ne perds pas de temps et descends du camion en laissant la place à Axel.

Je m'éloigne un peu pendant que le pompier fait son contrôle. Même si le beau mec n'a pas l'air du genre pudique.

Quelques instants plus tard, Axel me rejoint alors que je tente de redonner fière allure à ma robe.

C'est foutu.

Nous nous dévisageons un long moment, ne sachant plus quoi dire.

Il faut dire qu'il n'existe pas de phrases toutes faites pour deux inconnus qui se sont rencontrés en petite tenue dans un ascenseur en panne !

— Bon, eh bien je suis content de vous avoir rencontrée..., euh...

— Jennifer.

— Oui, Jennifer. Même si j'aurais préféré que ça soit dans d'autres circonstances.

— Vous parlez de l'incendie ou de votre absence de pantalon ? ironisé-je.

— Un peu des deux, même si ça avait des bons côtés, ajoute-t-il malicieux en s'attardant sur mes courbes.

— Bon, il va falloir que j'aille retrouver mon grand-père.

— Très bien.

— Et vous, vous êtes seul ?

— Oui, je suis *seul*, dit-il avec un ton plein de sous-entendus.

— Oh, non ! Je voulais juste savoir qui vous êtes venu visiter. Je ne me serais pas permis de vous demander si vous êtes célibataire.

— Moi, j'ose. L'êtes-vous ? reprend-il en plantant ses yeux bleus dans les miens, avec une prestance déconcertante.

Surtout pour un mec en boxer avec une couverture de survie sur les épaules !

Comment peut-on avoir de l'allure dans cet accoutrement ? C'est dingue...

— ... Oui.

— Et vous oseriez m'inviter à boire un verre ?

Quoi ? Qu'est-ce que je pourrais répondre à une question pareille ?

Si je dis non, je passe pour une timorée, mais si je dis oui alors c'est comme si JE l'invitais.

Je dois bien reconnaître que la tactique est maline. Demander à une fille de sortir avec lui en lui faisant croire que c'est son initiative.

Mais c'est aussi franchement lâche.

Je choisis de botter en touche, histoire de me laisser le temps de la réflexion.

— Il y a une minute, vous n'arriviez même plus à vous souvenir de mon prénom !

— C'est vrai. Par contre, je me souviens que vous portez de jolis sous-vêtements.

Waouh !

Ce mec aurait sans doute pu concourir pour le pire goujat de la Terre, et pour un concours de boxer mouillé, si toutefois ça existe ! Et pourquoi ça n'existerait pas ?

Avant de me lancer dans l'écriture d'une lettre à tous les campings de France pour réparer cette injustice, je décide de le rembarrer. Mais, allez savoir pourquoi, je n'arrive pas à lui en vouloir. Il dégage une assurance et une sincérité que j'ai peu observées jusqu'à présent auprès de la gent masculine.

— C'est censé être un compliment ?

— Bien sûr... Alors ?

Alors ?!?!

Il a ajouté ça sur un ton espiègle qui me rappelle le « *what else* » célèbre de Georges Clooney dans la publicité pour le café !

Alors ? Eh bien, il est charmant, un brin macho et un grand séducteur ! Mais ça a son charme. Et puis au moins, il n'a rien à voir avec les hommes mal dans leur peau que j'ai pu rencontrer jusqu'ici. C'est indéniable, il faut avoir une certaine confiance en soi pour se balader en caleçon dans un lieu public !

La vision de l'expression de mon amie Farah apprenant que j'ai rencontré quelqu'un dans une maison de retraite achève de me convaincre.

C'est ainsi, grâce à mes relations passées foireuses et au harcèlement constant de mes amies à propos de mon célibat, qu'Axel obtient finalement mon numéro de portable. Mais à en juger par sa mine réjouie, il est sûrement persuadé qu'il ne le doit qu'à son charisme.

Une fois mon numéro de portable enregistré, Axel a brusquement changé de comportement. Il m'a semblé qu'il était soudain pressé de se débarrasser de moi.

Ou bien avait-il hâte d'aller s'habiller ?

D'ailleurs, il ne m'a toujours pas raconté ce qui lui était arrivé. Il faudra que je le lui demande, vendredi soir. En effet, nous avons convenu d'un rendez-vous dans un restaurant du centre-ville.

Le reste de l'après-midi, tout en discutant avec mon grand-père, j'ai guetté discrètement les environs, espérant voir réapparaître Axel avant qu'il ne quitte l'établissement. Mais je ne l'ai jamais revu.

Où est-il passé ?

Mystère.

S'il était reparti en voiture, je l'aurais normalement vu passer devant moi.

S'il était encore dans les parages, j'aurais dû l'apercevoir dans le salon destiné aux rencontres. Or je ne l'ai repéré nulle part. Je le connais à peine et voilà que je me fais déjà des films. Parfois, je me mettrais bien des gifles moi-même !

Après avoir pris congé de Léon, je remonte dans ma Mini-Cooper, bien décidée à penser à autre chose.

Mais à peine suis-je sortie du parking que le regard perçant d'Axel revient me troubler comme par un effet à retardement.

L'homme au carnet rouge

Axel

Depuis une fenêtre du troisième étage, j'observe la Mini-Cooper quitter le parking sablé, soulevant sur son passage un nuage de poussière.

Je suis maintenant habillé d'un costume sombre, moderne et élégant qui renforce, paraît-il, encore ma prestance.

Une voix faible, derrière moi, interrompt ma contemplation.

— Elle est jolie, hein ? Du genre qu'on n'a pas envie d'oublier, n'est-ce pas ?

J'acquiesce, mes yeux bleus contemplatifs toujours rivés en contrebas, sur la place désormais déserte.

Le vieux monsieur pose une main tremblante sur mon épaule.

— Ne te bile pas, va. Elle était trop bien pour toi de toute façon, marmonne-t-il dans mon dos.

— Je la connais ? demandé-je en réussissant enfin à détacher mon regard de la fenêtre.

— Elle s'appelle Jennifer, c'est la petite fille de Léon. Je t'ai vu lui parler tout à l'heure.

Songeur, je reporte une nouvelle fois mon attention sur la vue qu'offre la vitre devant moi.

Le vieux monsieur plisse les yeux.

— Tu sais qui je suis ? demande-t-il.

— Je te reconnais, mais j'ai oublié ton prénom.

— Roger. Je suis ton voisin de chambre.

— Ah oui, c'est vrai. Et c'est laquelle déjà la mienne ?

— La 304. Je te l'ai fait écrire dans ton carnet rouge. C'est que t'as foutu une sacrée trouille à Yolande quand t'as débarqué dans sa chambre l'autre soir ! Si tu veux mon avis, un homme qui est encore capable d'avoir une érection naturellement n'a rien à faire dans une maison de repos ! Une maison de *repos*, tout

est dans le nom, si tu vois ce que je veux dire ! Mais, bon, moi ce que j'en dis... Y paraît qu'ils n'ont toujours pas trouvé d'autre endroit où te mettre. Faut dire que t'es un sacré cas, mon garçon !

Roger pousse un profond soupir et s'en va d'un pas traînant dans le couloir, me laissant seul à mes rêveries.

— Tu l'auras oubliée dans peu de temps de toute façon, va, ronchonne-t-il tout en continuant à marcher comme s'il se parlait à lui-même.

— Vieux jaloux, répliqué-je, impassible, toujours posté devant la fenêtre.

Soudain, comme mû par une brusque urgence, je rattrape, puis manque de bousculer Roger qui est toujours dans le couloir.

Le vieil homme s'arrête et secoue la tête.

Je l'ignore et me précipite jusqu'à ma chambre. Le mobilier est spartiate, mais confortable.

Un grand lit une place où sont disposés plusieurs coussins et un jeté de lit en velours. Une table de chevet, une grande armoire du même style victorien.

Je suis surpris par la forte odeur boisée qui y règne.

J'ai encore dû m'asperger de parfum plusieurs fois ce matin, oubliant que je l'avais déjà fait.

Je trouve un crayon dans ma table de chevet, retire mon petit carnet rouge de la poche intérieure de ma veste et entreprends de dessiner sur une page vierge.

Je dois avoir l'air en transe.

Je griffonne vite, de peur d'oublier ses jolis traits.

**

Jennifer

Vendredi soir est arrivé vite. Maintenant je ne suis plus du tout sûre d'avoir envie d'aller à ce dîner. L'euphorie et l'adrénaline que m'avait procurées ma rencontre pour le moins insolite avec cet Axel se sont dissipées, me laissant avec pour seul sentiment, le trac.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à cet homme que je ne connais pas ?

Et d'abord, comment suis-je censée m'habiller ?

Debout devant ma psyché, je m'interroge encore sur ma tenue à quarante-cinq minutes de mon rencard.

J'hésite en positionnant une petite robe bleue électrique sur mon corps sans l'enfiler. Je grimace à la vue de mon reflet dans le miroir.

Est-ce que ce n'est pas un peu trop déshabillé ?

En même temps, je ne pourrais qu'être plus couverte que la dernière fois qu'on s'est vus.

Et lui aussi !

Je pose, à plat sur mon lit, la robe que j'ai dans la main, à côté d'une autre, rouge un peu plus longue.

Incapable de me décider, je me mets à chantonner en pointant les tenues de mon index.

Ce-se-ra-toi-que-je-pren-drai-au-bout-de-trois. Un. Deux. Trois !

Mon doigt tombe sur la robe bleue électrique. Finalement, j'enfile la rouge.

Bah oui, il m'a vue en petite tenue la dernière fois, il faut bien rééquilibrer un peu, non ?

Et puis, je ne vais quand même pas me faire commander par un index !

Après m'être recoiffée et avoir retouché mon maquillage, j'enfile des escarpins noirs à talons hauts.

Je me dirige ensuite vers la porte d'entrée, emportant ma pochette ainsi que mes clés au passage.

J'ai cinq minutes d'avance.

J'en aurais donc dix de retard au restaurant.

Parfait !

**

Je pousse la porte de l'établissement.

La première chose qui me tape à l'œil, c'est que je suis assortie aux banquettes du restaurant.

Et aux bougies.

Et aux serviettes.

Et aux verres.

En fait, tout est quasiment rouge autour de moi.

La seconde chose que je constate, c'est qu'Axel n'est pas encore arrivé. À moins qu'il ne soit parti aux toilettes.

— Bonjour Mademoiselle, vous désirez une table ? Une personne ?

Le serveur porte un costume trois-pièces et une cravate. Rouge, évidemment.

— Euh... Non. Deux, j'attends quelqu'un.

Il me conduit à une petite table ronde au fond de la salle, éclairée par une bougie et ornée d'un soliflore contenant une rose. Rouge.

Il apporte des petits apéritifs pour me faire patienter.

C'est quand j'ai fini de vider la coupelle de cacahuètes que je me rends compte qu'Axel a une demi-heure de retard.

En fait, à partir de trente minutes, ça n'est plus du retard, c'est de l'absentéisme ! C'est ce que me rabâchait tout le temps le directeur dans mes années lycée.

Il faut bien que je me rende à l'évidence : il m'a posé un lapin.

À moins qu'il ne soit étendu inconscient dans les toilettes. Mais j'ai vu plusieurs personnes y entrer et en ressortir, et aucune n'avait l'air d'avoir enjambé un cadavre.

Autrement dit, il m'a *vraiment* plantée !

Malgré tous les signes, j'ai encore du mal à m'y faire. C'est la première fois qu'on me fait un truc pareil !

À quoi bon m'inviter, si ce n'est pour ne pas venir ? Je ne lui avais rien demandé.

N'aurait-il pas pu se contenter de *ne pas* me donner rendez-vous ?

Sans trop y croire, je récupère mon téléphone dans ma pochette, en quête d'une éventuelle explication.

Le chiffre 0 à côté du symbole de l'enveloppe et du combiné indique que je n'ai reçu aucun message ni appel. Je vérifie quand même ma boîte de réception ainsi que mon journal de communications, par acquit de conscience. Rien.

Merde !

Je me sens tout à coup bien seule dans le restaurant bondé.

À côté de moi, si près que je pourrais subtiliser une frite à mon voisin sans qu'il s'en aperçoive, un jeune couple se contemple en se tenant les mains depuis plusieurs minutes, si bien que leurs assiettes doivent maintenant être froides.

Je balaye le reste des tables du regard.

Tout le monde est accompagné et en pleine conversation.

Pour me donner une contenance, je replonge le nez dans mon téléphone et envoie un message à Vanessa.

* *Ça va ?*

* *Oui et toi ? Pourquoi tu m'envoies un texto ? Tu n'es pas censée être en plein rencard ?*

* *Il n'est pas venu.*

* *Quoi ? Non !!!???*

** Si !!!*

** Merde !*

** Ouais.*

** T'es où ?*

** Sur une banquette rouge. Parfaitement fondue dans le décor.*

** ???? Viens nous rejoindre. On est au Podium.*

** Non. Pas envie.*

** Si, t'en as envie !*

** Comment tu peux savoir ce dont j'ai envie ?*

** De toute façon tu t'es préparée ! T'as mis quoi, hein ? Une heure et demie ? Deux heures pour te préparer ? Tu ne peux pas déjà rentrer chez toi !*

En fait, il m'a fallu presque trois heures si je compte le temps passé à jouer à trou-trou pour choisir ma tenue et celui à remettre tout dans ma penderie.

** T'as enfilé ton jogging, t'es venue jusqu'à la salle de sport, tu ne peux plus reculer, tu dois courir !*

** C'est de ton psy ?*

** Non, de mon prof à la salle de gym. Faut que je te le présente ! Miam ! On t'attend !*

Je range mon téléphone dans ma pochette.

Après tout, à quoi bon prendre racine ici ? Autant que je rejoigne mes amies.

De plus, il est presque impossible de refuser une invitation de la part de Vanessa !

En fait, c'est même plutôt une convocation.

C'est bien pour ça que je l'ai contactée, non ? Parce que je savais qu'elle seule serait capable de me motiver.

Alors que je me lève pour quitter le restaurant, le serveur me bondit presque dessus. Je lui baragouine

quelques mots, prétextant une urgence.

— Qu’est-ce que je dois dire à l’autre convive s’il se présente ? demande-t-il gentiment.

D’aller se faire voir !

— Que je portais une superbe robe rouge et que je suis partie, main dans la main, avec Adam Levine^{[1](#)} ! répliquée-je en tournant les talons.

**

Je pars à pied pour rejoindre le *Podium*. Je me suis persuadée que ça me ferait le plus grand bien de prendre l’air. Maintenant que je sens les ampoules pointer dans mes chaussures à talons hauts après avoir traversé la moitié de la ville, je ne suis plus aussi sûre que c’était une bonne idée. Mais la douleur a le mérite de surpasser mon sentiment d’humiliation.

Et puis, il fait sombre, les rues sont vides, j’ai l’air paumée et je me sens idiote !

J’arrive enfin devant le bar. La rue est bondée. Les gens fument, discutent, ont l’air de s’amuser tout simplement.

À peine ai-je poussé la porte que je suis happée par l’atmosphère moite des lieux, résultant de la chaleur corporelle des clients, trop nombreux pour l’espace de l’établissement, et des puissants projecteurs disposés un peu partout.

La musique électro, trop forte, me tape sur le système.

Je cherche mes amies du regard, parmi les visages que les stroboscopes repeignent en une multitude de couleurs vives, allant du rouge au vert en passant par le violet.

Après une rapide inspection, je repère enfin Vanessa et Farah, installées à une table collée à la devanture du bar, comme des mannequins dans une vitrine.

Je m’approche, en luttant contre la douleur des ampoules. Elles me hèlent du bras avant que je ne les embrasse pour les saluer et prends place sur le dernier siège libre.

Mes yeux louchent sur les trois verres de cocktails posés sur la table. Deux sont bien entamés. Je

m’empare du troisième en demandant l’autorisation du regard.

— Vas-y, on l’a commandé pour toi. On se disait que t’en aurais besoin, acquiesce Farah.

Je ne me fais pas prier.

Le cocktail a une couleur rose artificielle. Je le bois à l’aide de la paille fluorescente.

La boisson est un peu trop sucrée à mon goût, mais je descends la moitié du verre avant de le reposer.

Vanessa et Farah m’observent sans faire de commentaires, semblant essayer de sonder mon état d’esprit.

Ça me fait sourire.

Je termine mon verre en moins de deux minutes.

La tête me tourne déjà. Je me rappelle alors que je n’ai avalé que quelques cacahuètes en guise de dîner et que leur goût salé donne soif !

— Alors, tu comptes nous raconter, ou tu vas terminer nos verres aussi ? plaisante Farah.

Pourquoi veut-elle toujours que je lui raconte précisément quand il n’y a rien à dire ?

— OK. J’ai choisi cette robe. Je me suis maquillée. J’ai mis des talons qui me torturent les pieds. Je suis allée au restau’. J’ai regardé les autres en mangeant des cacahuètes et je suis partie. Fin de l’histoire.

Farah lève les yeux au ciel.

— Mais comment tu te sens ? intervient Vanessa. Ça va ? T’es pas trop déçue ?

— Non, les cacahuètes étaient bonnes.

Cette fois, c’est Vanessa qui soupire en inclinant la tête sur le côté.

— Je ne sais pas..., non... Je le connaissais même pas. Comment je pourrais être déçue ? C’est juste que je ne comprends pas très bien...

— Tu l’as appelé ?

— Ça ne va pas, non ? Tu veux que Manon me tue ou quoi ?

— Il a peut-être eu un vrai empêchement.

— Et c'est à moi de l'appeler ?

— Peut-être qu'il n'a pas pu te téléphoner...

— Oui, peut-être qu'il a eu un grave accident de voiture puis qu'il a été capturé par des extra-terrestres et qu'enfin on lui a volé son portable. Dans ce cas, ce type est le plus poissard que je n'ai jamais rencontré ! Je ne vais pas l'appeler !

Je détourne le regard pour bien signifier que la discussion est close.

Soudain, je *le* vois.

La surprise me paralyse momentanément.

Que fait-il ici ?!

— Quoi ? demande Farah qui a remarqué que quelque chose ne va pas.

— Apparemment les extra-terrestres l'ont libéré, murmuré-je sans pouvoir détacher les yeux du point que je fixe.

Mes amies se retournent pour chercher du regard ce qui accapare mon attention.

Elles découvrent un grand homme, svelte mais carré, vêtu d'une veste de costume qui accentue encore sa stature, d'un tee-shirt blanc à col V et d'un pantalon élégant. Il porte une montre clinquante. Il a de jolis yeux clairs dont la douceur contraste avec ses traits anguleux.

— Mignon, déclare Vanessa.

Farah lui donne un léger coup de coude dans les côtes.

— Quoi ? C'est vrai qu'il est canon ! Il est déjà très con, il ne peut pas avoir tous les défauts de la terre ! Il faut bien lui accorder cette qualité.

Je ne bronche pas, toujours sous le choc. Peut-être qu'au fond de moi, je m'étais imaginé qu'il avait vraiment une raison valable pour ne pas être venu.

Quelle idiote !

Axel n’a rien remarqué des réactions que son entrée dans le bar a provoquées. Il se dirige d’un pas assuré vers le comptoir et s’assied sur un tabouret haut, toujours dans mon champ de vision.

La colère commence à prendre le dessus sur la surprise. Comment ai-je pu être séduite, même un petit peu, par cet homme ?

Il faut dire que les circonstances étaient particulières... Oui, c’est ça ! Il m’a eue par surprise.

C’est de la triche !

— Ça fait trop cliché si je lui jette mon verre à la figure ?

— Quel verre, ma chérie ? Tu as déjà tout bu !

Un point pour Farah.

— Tu peux aussi lui renverser le sien sur la tête, ajoute Vanessa.

Deux points pour Vanessa.

Le barman lui sert une bière.

Interloquée, j’ai du mal à détacher les yeux de lui, comme si je cherchais dans son attitude une explication à son comportement envers moi.

C’est alors qu’Axel tourne, par hasard, la tête dans ma direction, les lèvres plongées dans la mousse de son verre.

Nos regards se croisent.

Je reste interdite.

Axel m’observe un instant, intensément, puis me décoche son sourire en coin ravageur avant de reporter son attention devant lui.

J’y crois pas !

Aucune gêne dans son regard, pas même de surprise ou de culpabilité. Rien !

En fait, il m’a regardée comme il m’avait scrutée la première fois, de ses yeux perçants, sans ciller.

Je détourne moi aussi la tête.

— Non, mais vous avez vu ça ? Il fait comme si rien ne s’était passé ! Comme si c’était naturel de poser un lapin à une fille et normal de la retrouver par mégarde dans le bar où il a finalement décidé de sortir !

— Au moins, il ne se défile pas. Il aurait pu te baratiner, mais non.

— T’es de quel côté, toi ? Et depuis quand tu défends les hommes, d’abord ?

— Depuis qu’ils ont d’aussi jolis yeux... Aïe !

Farah vient de redonner un coup de coude dans les côtes de Vanessa. Un peu plus fort, cette fois.

Alors qu’elles sont en train de se chamailler gentiment, la serveuse apporte un autre verre à table et le dépose juste devant moi.

— Euh... non, ce n’est pas moi qui ai commandé ça.

— C’est de la part du jeune homme assis au bar là-bas.

Je suis le doigt de la serveuse qui pointe Axel. Ce dernier me fait un petit signe de tête en levant sa bière dans ma direction.

Je détourne rapidement les yeux.

À quoi il joue, bon sang ?!

Farah et Vanessa pouffent de rire, évidemment.

— Je ne vois vraiment pas ce qu’il y a de drôle !

— C’est quand même dingue ! Il te plante, ensuite il t’offre un verre ! C’est original ! À moi, on me l’avait jamais fait ce coup-là !

— Je crois qu’il tient vraiment à se faire renverser un cocktail sur la tête, bougonné-je. Franchement, il joue avec le feu. Celui-ci, je l’ai pas payé, j’aurai encore moins de scrupules !

Je touille ma boisson sans la goûter. Je ne lui ferai pas ce plaisir.

— Tu devrais aller le voir ! lance Vanessa tout excitée et gesticulant sur son siège.

— Ça ne va pas, non ? Je n’ai rien à lui dire ! Ce mec est un malade !

— Il se baladait en boxer dans une maison de retraite, ça aurait dû te mettre la puce à l'oreille, me rappelle Farah.

Je déteste Farah quand elle a raison.

— Il fait quoi dans la vie ? questionne Vanessa, songeuse.

— Aucune idée. Poseur de lapin professionnel, ça existe ?

— Tu ne lui as pas demandé ?

— Non, la première fois qu'on s'est rencontrés, on était trop occupés à se déshabiller et à ne pas périr dans un incendie !

— Il est super classe ! s'exclame-t-elle en le détaillant du coin de l'œil. Il fait très homme d'affaires, vous trouvez pas ?

Je hausse les épaules.

— Oh, il t'a encore regardée ! Allez, va le voir ! trépigne-t-elle.

— Calme-toi, on dirait une ado en chaleur, lui fait remarquer Farah.

— Mais quoi ? Allez ! S'il t'a offert un verre, c'est sûrement qu'il regrette. C'est une façon de s'excuser. Tu devrais aller le voir et te déhancher dans ta robe rouge pour le narguer un peu plus ! C'est peut-être à cause de ta tenue qu'il a changé d'avis.

— Et je devrais être flattée, là ?

— Oui ! Il aurait pu t'ignorer tout simplement. Il s'en veut, c'est déjà bien, non ?

Si je pousse plus loin le raisonnement de Vanessa, cela voudrait dire que je suis plus séduisante maintenant que je suis en robe que quand il m'a rencontrée en sous-vêtements.

Pas sûr que ce soit un compliment...

Je soupire.

Que je le veuille ou non, je vais devoir passer devant lui. Ma fichue vessie est en train de me laisser tomber !

— Bon, je vais aux toilettes. Farah, essaye de faire en sorte qu'elle ne lui saute pas dessus avant mon retour, OK ?

— Attends, oublie pas ce que je t'ai dit ! Remue bien le popotin !

Je lève les yeux au ciel et me mets debout.

Je jauge la distance à parcourir jusqu'aux toilettes.

Elles me paraissent bien loin, à croire que le propriétaire du bar a fait agrandir l'établissement depuis la dernière fois que je suis venue.

Salaud !

Lorsque je m'approche du comptoir où est accoudé Axel, j'essaye d'accélérer un peu le pas, mais ma robe mi-longue et moulante maintient mes genoux serrés l'un contre l'autre. Je dois ressembler à un manchot déambulant sur la banquise.

Comment peut-on remuer les fesses dans ces conditions ?!

Il faudra que je pense à demander des cours à Vanessa. En plus, depuis que j'étais assise, j'avais oublié à quel point j'avais mal aux pieds.

En arrivant à son niveau, je fais tout mon possible pour ne pas regarder dans sa direction tout en ayant l'air le plus naturel du monde. Sauf que ma démarche ne doit pas ressembler à une attitude très normale, à moins de vivre chez les manchots.

Je retiens ma respiration lorsque je passe juste dans son dos... Ce dos que j'ai contemplé avec audace quelques jours plus tôt...

Alors que ce souvenir me distrait, la voix d'Axel me ramène à la réalité. Il m'interpelle avant même de se retourner.

— Vous n'aimez pas la boisson que je vous ai commandée ?

Il me regarde maintenant.

Waouh !

De près ses yeux sont encore plus hypnotiques et son sourire en coin, on ne peut plus déstabilisant. J'ai envie de sourire aussi alors que je voulais l'étrangler il y a deux secondes. J'oublie instantanément toutes

les insultes que je m'étais préparée mentalement à lui débiter si jamais il avait le culot de m'adresser la parole.

— Je m'appelle Axel, dit-il.

À mesure que ses lèvres s'étirent, une petite fossette se dessine au coin de sa bouche.

Je laisse échapper un gloussement nerveux.

— Alors on fait comme si vous ne m'aviez pas plantée il y a deux heures au restau', c'est ça ? Vous êtes dur à suivre !

Il ne répond rien.

Il m'a semblé remarquer une lueur de... déception ou de tristesse dans son regard, mais je me demande si je ne l'ai pas imaginée parce qu'il a déjà repris son air imperturbable.

— J'ai fini par vous retrouver. C'est le principal, non ?

J'arque un sourcil.

Est-ce qu'il essaye de me faire croire qu'il a écumé tous les bars de la ville en espérant tomber sur moi ?!

Il aurait peut-être pu commencer par chercher là où il m'avait donné rendez-vous !

— Pourquoi vous ne viendriez pas vous asseoir à côté de moi, maintenant, pour que nous fassions connaissance ? Ce serait plus spontané, non ?

Ah, Monsieur veut de la spontanéité !

Je regarde le comptoir, mais tous les verres sont malheureusement vides.

Une gifle ? C'est spontané, non ? Oui, mais sûrement un peu trop « *je me faisais tout un monde de notre rencard et je suis complètement anéantie* ».

— Je sais déjà tout ce que j'ai besoin de savoir à votre sujet !

— Je ne crois pas, non.

Merde ! Comment peut-on être aussi imbu de sa personne ?

— Et moi, j'ai encore beaucoup de choses à apprendre sur vous, ajoute-t-il.

— C'est vrai ! Première leçon : je ne supporte pas qu'on me laisse en plan alors qu'on avait rendez-vous. Je vous conseille de bien la retenir celle-ci, parce que je crois bien pouvoir affirmer, sans trop m'avancer, qu'elle est valable pour beaucoup de femmes !

Je tourne les talons, plutôt fière de ma répartie ainsi que de mon petit effet. J'ai réussi à lui clouer le bec au moins quelques secondes, mais tente de me rattraper en m'agrippant par le poignet. Son contact m'électrise. Une sensation étrange s'empare de moi. Ma raison qui me suggère de m'éloigner le plus loin possible de cet homme dangereux entre en conflit avec une réaction chimique qui pousse mon corps à aller vers lui.

Mon orgueil l'emporte.

Sous le coup de l'émotion, je me dégage violemment. Le beau mec, surpris, manque de perdre l'équilibre sur son haut tabouret et un carnet rouge, qui devait être posé sur ses genoux, tombe à terre, ouvert.

Je m'en veux immédiatement de m'être montrée trop brusque. Surtout parce que je ne voulais pas avoir l'air si impliquée. J'aurais souhaité donner l'impression d'être au moins aussi indifférente à cet homme qu'il semble l'être à ma personne.

Je me baisse pour ramasser le calepin. Axel en fait de même et nos mains se touchent accidentellement au moment où nous essayons tous les deux de nous emparer de l'objet. Mais c'est autre chose qui attire, en premier, mon attention.

Je ne saurais dire si je me suis reconnue tout de suite ou bien si c'est la qualité du dessin qui a focalisé mon intérêt. En tout cas, je n'arrive plus à détacher mon regard de l'image.

C'est moi. Dessinée sur cette page, en noir et blanc. Aucun doute. Les détails sont saisissants. Mes yeux paraissent si réels et si brillants. Et mes cheveux semblent en mouvement.

Surprise et intriguée, je n'ai pas pensé à retirer ma main qui est toujours sous celle d'Axel. Je commence seulement à sentir sa chaleur sur ma peau et la sensation est en train de se propager dans tout mon corps.

Alors que la coutume aurait voulu que l'autre retire immédiatement sa main en s'excusant, je suis surprise qu'Axel, loin d'écarter ses doigts, ait resserré son emprise sur ma main, intensifiant mes émotions.

Sous le contact de ses doigts qui m’enveloppent, je me mets à frissonner. Cet instant d’intimité improbable entre les deux inconnus que nous sommes encore l’un pour l’autre ne me paraît pas si étrange. Et c’est justement ce qui rend la situation bizarre. Sans parler de ce dessin qui me représente trait pour trait ! En fait, c’est plus que ça, je ne me suis jamais vue aussi belle.

Mon sourire, mes traits fins, mes grands yeux...

C’est une image valorisée de ma personne que j’ai sous le nez.

Je commence à rougir. Sans trop savoir si ce sont nos mains qui se touchent ou le portrait si beau qu’il a fait de moi qui me procurent cette sensation. Sûrement un peu des deux. L’obscurité ambiante contribue à notre rapprochement. Mais quelques secondes plus tard, je reviens à la réalité.

Il n’a pas retiré sa main, mais moi non plus !

Que va-t-il penser de moi ?

Je me détache, un peu honteuse. J’ose couler un regard vers lui et pour la première fois, son expression ténébreuse a disparu. Il a l’air gêné lui aussi. Au moins autant que moi.

Est-il troublé par notre contact ?

Ou confus que j’aie pu voir son dessin ?

Nous nous redressons ensemble sans nous lâcher des yeux puis il se racle la gorge en refermant son carnet. Je ne sais plus quoi dire. Trop de sentiments contradictoires se mêlent dans ma tête.

— Excusez-moi. Je ne voulais pas vous faire perdre l’équilibre, finis-je par balbutier.

— Pas de problème.

Je regarde le calepin dans la main d’Axel, espérant qu’il va aborder le sujet. Mais je comprends à son visage de nouveau fermé qu’il n’en fera rien.

— Bien, dit-il en se rasseyant sur son tabouret. Je crois qu’il ne me restait plus qu’à vous souhaiter une bonne soirée.

Comment peut-on être aussi lunatique ?!

Il y a quelques instants, il me retenait par le poignet, voilà maintenant qu’il s’empresse d’écourter ce moment !

— Oui, bonne soirée, réponds-je, en repartant avec hâte vers les toilettes.

Ma vessie se fout apparemment totalement de ma vie sentimentale.

Une fois devant le lavabo, je me passe de l'eau fraîche sur le visage. J'ai besoin de m'éclaircir les idées.

En me regardant dans le miroir, je revois avec précision le dessin de moi dans le carnet.

Il a su capter mon expression et la reproduire à l'identique sur le papier. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais la vision de ce croquis m'a bouleversée. Ça me touche bien plus que je n'oserais l'admettre.

Selon moi, un tel portrait ne peut avoir été fait que par un homme doté d'une certaine sensibilité. C'est un aspect de la personnalité d'Axel que je n'aurais jamais soupçonné.

Et pourquoi m'avoir dessinée, moi ?

Les détails de mes yeux, de mes traits, laissent à penser qu'il m'a longuement observée. Pourtant, nous ne nous sommes rencontrés qu'une seule fois jusqu'à aujourd'hui.

Notre premier échange l'a-t-il plus marqué que ce que j'ai cru ? Le dessin sur son calepin laisse supposer que c'est le cas, mais, alors, pourquoi ne pas venir au rendez-vous qu'il m'a fixé ?

Je prends une profonde inspiration.

Tout ça n'a aucun sens !

Cet homme n'a aucun sens !

Si ça se trouve, c'est juste un tordu qui prend plaisir à jouer avec les femmes et à les dessiner avant de les trucider. Un psychopathe.

Super ! C'est tout ce qui manque à mon tableau de chasse de déséquilibrés !

Je secoue la tête pour terminer de recouvrer mes esprits avant de sortir des toilettes.

J'avance d'un pas assuré, la tête haute, prête à soutenir le regard d'Axel, telle Sharon Stone jouant avec les nerfs de Michael Douglas.

Bien sûr, j'ai toujours la démarche instable à cause de ma robe et de mes talons hauts qui me filent des

ampoules. Un manchot, certes, mais avec beaucoup d'allure ! Cependant, en m'approchant du comptoir, je vois mes fantasmes d'échanges intenses et passionnés s'évanouir subitement.

Il n'est plus là.

Axel s'est évaporé.

Je réalise alors que je n'ai jamais tenu le rôle de Sharon Stone, mais bien celui de Michael Douglas. C'est Axel le tueur au pic à glace. Et c'est clairement lui qui joue avec mes nerfs.

Interloquée, je rejoins mes amies à leur table. Une nouvelle tournée de cocktails est arrivée. Les filles ont dû prévoir le ravitaillement en voyant Axel détalé. Je me laisse choir sur la chaise.

— Dis, il ne serait pas un peu lunatique, ton Axel ? ose enfin Farah après une minute de silence.

— C'est pas mon Axel et il est carrément bipolaire si tu veux mon avis.

Puis je porte mon verre à mes lèvres. Mes amies comprennent le message et changent de sujet.

Le reste de la soirée, je n'écoute plus que d'une oreille la conversation des filles, m'obligeant à formuler quelques « *hum, hum* » à intervalles réguliers, par pure courtoisie.

C'est plus fort que moi, mes pensées sont accaparées par le « cas Axel ». Et il y a de quoi faire toute une dissertation.

Surpriiiiises !

Jennifer

J'ai flairé l'embuscade.

Vanessa qui me propose d'aller boire un verre après son boulot, mais qui me demande de la rejoindre chez elle, c'est louche. Au mieux, elle a en tête de me séquestrer jusqu'à ce que j'accepte de créer un compte personnel sur *Meetic*.

Au pire, elle a organisé une réunion tupperware, remplaçant les boîtes en plastique par des sex-toys.

Peu rassurée, je toque à la porte.

Quand mon amie vient ouvrir, je jette un regard derrière son dos. L'appartement a l'air vide. Pas de rassemblement libertin en vue.

C'est déjà ça.

— Entre, m'enjoint Vanessa après m'avoir embrassée.

J'avance prudemment dans la pièce, consciente que je peux encore me faire séquestrer.

Mon amie habite un petit studio dans un vieil immeuble délabré. Malgré le goût certain de la locataire en matière de décoration d'intérieur, de mon œil d'experte, je ne peux m'empêcher de constater la vétusté des lieux.

— Comment tu peux vivre ici ? Je pourrais te dénicher un appart dix fois mieux que ça pour le même prix !

— Je le trouve très bien, moi. Je m'y suis attachée. De toute façon, je n'y suis pas souvent et j'ai absolument pas le temps de déménager !

Je hausse les épaules, sachant que je n'arriverai pas à la faire changer d'avis.

C'est en entrant dans le coin salon que je découvre l'objet du traquenard.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça s'appelle un bébé, ironise Vanessa.

— Je vois bien, marmonné-je, en regardant le transat dans lequel Louise gesticule. Mais tu peux pas me faire venir ici chaque fois que tu dois la garder ! protesté-je.

— Mais j'suis pas douée avec les enfants ! J'sais pas comment on fait, moi !

— Parce que moi j'en ai douze, peut-être ? Et pourquoi tu acceptes de la garder, alors ?

— Bah..., j'ai dit à Manon qu'elle devrait aller se faire faire un massage et un soin du visage parce qu'elle avait une sale tête...

J'ouvre la bouche, m'apprêtant à lui demander si elle lui a vraiment dit ça dans ces termes précis avant de me raviser.

Évidemment qu'elle l'a fait. C'est Vanessa.

— Je pensais pas qu'elle en profiterait pour me refiler la gosse ! C'est pas pour ça qu'on a inventé la fête des grands-mères ?

Je hausse les sourcils en m'asseyant sur le canapé deux places.

— Oui, on leur offre un bouquet de fleurs et un gribouillis du petit une fois par an, en contrepartie elle le garde tout le reste de l'année quand on a besoin d'elle, non ?

— Et les marraines, ça sert à quoi à ton avis ?

— À couvrir la gamine quand elle fera le mur à l'adolescence.

— Tu crois ?

— Évidemment. Regarde celle de Cendrillon. C'est bien ce qu'elle fait, elle lui sert d'alibi et l'aide pour se rendre au bal. Pourquoi crois-tu que Manon m'ait choisie pour marraine ? Si elle voulait quelqu'un pour s'occuper de sa gamine, elle vous aurait prises, toi ou Farah.

« Ne m'en veuillez pas, mais... je crois que je vais demander à Vanessa d'être la marraine, je me dis que ça pourrait l'aider à prendre un peu de responsabilités. »

C'était là, en fait, les mots exacts de Manon. Mais je ne relève pas.

Louise se met à brailler et devient toute rouge. Vanessa, assise à mes côtés, ne bouge pas et me fixe

d'un air suppliant. Je soutiens son regard, attendant qu'elle fasse quelque chose.

— Moi, tant que tu n'as pas l'âge d'aller au bal, je ne peux rien faire pour toi, ma chérie, déclare la baby-sitter en se penchant vers Louise. Et si tu veux que je sois sympa et que je te laisse sortir au cinéma avec ton petit ami à quinze ans ou que je te prête mon maquillage, tu as intérêt à être sage.

Amusée, je lève les yeux au ciel. Puis, je me mets debout, détache Louise et la prends dans mes bras.

Le bébé se calme instantanément.

— Tu vois, t'es faite pour ça !

— N'en rajoute pas, toi.

— Des nouvelles d'Axel ? me demande-t-elle de but en blanc.

Pour un peu, j'en aurais fait tomber la petite.

— Non, hoqueté-je. Pourquoi tu veux que j'en aie ? La dernière fois qu'on s'est vus, il m'a posé un lapin. Puis, quand on s'est retrouvés par hasard, il s'est barré sans dire au revoir,

Le message est clair !

Je mens. En fait, rien n'est clair dans ma tête, et si je n'ai effectivement pas eu de nouvelles de lui, il n'empêche qu'il a accaparé mon esprit depuis notre dernière rencontre il y a trois jours, bien plus que je ne veux bien le montrer.

— Je ne sais pas. Quand je vous ai vus discuter l'autre soir, j'avais l'impression qu'il se passait quelque chose.

Je fais la moue.

— Peut-être... Je sais pas... Il avait fait un portrait de moi dans son carnet, c'est bizarre, non ?

— Quoi ?!

Je n'avais pas encore abordé le sujet avec mes amies.

— Oui, effectivement, c'est étrange ! Joli, le dessin ?

— Digne d'un étudiant aux beaux-arts. Ce mec me fait à moitié flipper !

— Oh, Jen ! Arrête ! Il a fait un très beau portrait de toi... C'est bien ton visage qu'il a dessiné ? s'inquiète-t-elle tout à coup. Pas une autre partie de ton corps ?

Je ris, provoquant les gazouillis de Louise que je suis en train de bercer.

— Non, ce n'était que ma tête.

— Bon, alors ! De quoi tu te plains ? Tu lui plais, c'est certain ! Il est peut-être simplement timide ou un peu allumé. Les artistes sont comme ça.

Je reste sceptique.

— En tout cas, tu sais maintenant qu'il est habile de ses mains ! s'esclaffe Vanessa, avec les yeux qui frisent.

Je fais semblant de boucher les oreilles de Louise.

— Bon, on n'était pas censées boire un verre ?

— Je reviens, acquiesce Vanessa avant de se diriger vers sa kitchenette, ouverte sur le salon.

— J'ai du jus de fruit, du café et... le lait en poudre de Louise !

— Un jus de fruit, ce sera parfait, merci.

— Au fait, il faut que je te dise, je crois que j'ai fait une gaffe l'autre jour..., annonce timidement Vanessa en posant deux verres et une bouteille de jus multivitaminé sur la petite table basse en face de nous.

Je repose instinctivement la petite Louise dans son transat, comme si mon subconscient voulait s'assurer que j'aie les mains libres, me préparant à devoir étrangler Vanessa pour ce qu'elle est sur le point d'avouer.

J'ai reconnu sa voix de gamine qui a fait une grosse bêtise.

La dernière fois que je l'aie entendue, Vanessa m'a confié avoir couché avec un de mes ex. Elle s'est justifiée en prétextant qu'elle n'est pas physionomiste et qu'elle ne l'avait donc « *pas vraiment reconnu, au départ* », bien que je sois sortie avec Anthony pendant deux mois. J'en suis toujours à me demander comment on peut ne « *pas vraiment* » reconnaître quelqu'un.

— Qu'est-ce que t'as encore fait ?

Des deux femmes dans cet appartement, j'ai bien le sentiment d'être l'unique baby-sitter.

— Bon, m'en veux pas, OK ? Et n'oublie pas qu'il y a un bébé innocent dans la pièce...

— Vanessa !

— J'ai donné ton nouveau numéro de téléphone à Jérémy.

— Pardon ? Tu peux répéter ? J'ai cru entendre que tu avais donné mon nouveau numéro de portable à mon ex. Celui-là même que toi et Farah m'aviez conseillé de larguer parce qu'il était trop possessif, et celui à cause de qui j'ai justement dû changer de numéro !

— Je sais. Je suis tellement désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris ! Je suis tombée sur lui par hasard et on a discuté. Il avait l'air d'aller mieux et j'savais pas comment lui dire non...

À défaut d'étrangler mon amie, je me masse les tempes.

— Tu noteras que cette fois, j'ai donné *ton* numéro et pas le mien !

Je rouvre les yeux et la foudroie du regard.

— C'est peut-être un peu trop tôt pour faire des plaisanteries ?

— C'est même trop tôt pour oser m'adresser la parole !

— Oh, je suis désolée ! Tu vas me faire la gueule longtemps ? demande Vanessa en reprenant une intonation infantile.

— Jusqu'à ce que Louise soit en âge d'aller au bal.

— Je vais me rattraper ! Demande-moi ce que tu veux ! Au fait, il ne t'a pas appelée ?

Je fais non de la tête.

— Peut-être qu'il ne le fera pas.

— Y a plutôt intérêt, sinon gare à tes fesses ! Et s'il te plaît, apprends à dire non, c'est pas si compliqué !

— Promis.

Je secoue la tête, esquissant un demi-sourire.

— Je n’y crois pas. Comment tu fais pour tomber sur mes ex à chaque coin de rue ? Moi, j’les croise jamais !

— Je ne sais pas..., je te jure que je le fais pas exprès !

— Tu dis qu’il avait l’air d’aller bien ?

— Oui. Mieux. En même temps la dernière fois que je l’ai vu, il pleurait sur ton palier...

Louise se remet à crier. Par réflexe, Vanessa se tourne vers moi.

— Même pas en rêve ! Après ce que tu m’as fait, tu oses encore me demander de jouer les baby-sitters à ta place ? T’es gonflée !

— Oh, ça va, j’ai compris.

Vanessa se résigne à récupérer la petite. Elle la porte maladroitement jusqu’au canapé.

— Manon t’a précisé que tu devais la rendre en un seul morceau ? me moqué-je gentiment.

Mon amie me tire la langue. Je lui souris puis me lève et attrape mon sac à main.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je m’en vais !

— Non Jen, tu peux pas me faire ça ! Ne me laisse pas toute seule avec elle !

Elle dévisage la petite comme si c’était une bombe à retardement.

— Manon ne revient que dans une heure et demie !

— J’ai des choses à faire.

— Ah oui ? Comme quoi ?

— Comme changer de numéro de téléphone.

Vanessa me supplie du regard.

— Arrête, s’il te plaît ! Reste ici !

— Tu t’en sors très bien, n’t’inquiète pas. Ça ira.

Je me dirige vers la porte d’entrée à grandes enjambées.

Vanessa me suit tant bien que mal avec le bébé dans les bras, perchée sur ses talons aiguilles.

Ballottée, Louise régurgite un peu de lait sur les extensions de la jeune femme qui tombent en cascade sur ses épaules. Horrifiée, elle s’arrête net, fixant ses mèches de cheveux souillées avec dégoût.

Je me retiens de ne pas exploser de rire.

— Elle est malade ! Je vais appeler Manon tout de suite !

— Ça va pas non ! Tu vas l’inquiéter pour rien et elle a besoin de se détendre. C’est toi qui l’as dit ! Louise a juste vomi un petit peu. Cesse de la secouer comme un Orangina et tout ira très bien ! Bon, allez, je vous laisse, dis-je en posant ma main sur la poignée.

— C’est ça, va-t’en, espèce de dégonflée.

Puis s’adressant à Louise, elle ajoute :

— T’as vu, tata Jen ne veut pas rester avec nous.

— Mais tata Jen n’est pas ta marraine, et tata Jen n’était pas censée te garder aujourd’hui.

— Parce que tata Jen n’est pas gentille !

— C’est vrai. Tata Jen va donc te laisser avec ta gentille marraine. Et dis-lui qu’elle m’appelle dans la semaine si elle a survécu..., mais seulement une fois qu’elle se sera débarrassée de tout ce vomi, d’accord ? demandé-je en fixant le visage potelé de Louise et ses grands yeux étonnés depuis le palier.

— Très drôle, répond Vanessa, feignant de boudier, avant de me claquer la porte au nez.

Je vis en plein centre-ville et apprécie l’effervescence qui y règne la plupart du temps.

Je m’arrête au passage pour acheter le dernier tome de ma saga favorite du moment dans la petite

librairie qui fait l'angle entre la rue où j'habite et le boulevard principal de la ville.

Je souris en pensant à ce que dirait ma mère.

Elle trouve que vivre toute seule et m'abreuver de romans à l'eau de rose, ça fait vraiment vieille fille.

Mais je m'en fiche !

Si j'adore lire des histoires d'amour, blottie dans mon canapé, j'aime encore plus l'idée que ça ne lui plaise pas !

Pour ennuyer leurs mamans, certaines filles se dévergoncent, se droguent ou enchaînent les coups d'un soir.

Moi, je me contente de dévorer des bouquins. Je n'ai plus que ça pour m'émanciper, parce que ma mère fait déjà tout le reste. Ça, et trouver le gendre idéal. Celui qu'elle ne pourra pas critiquer et avec qui je pourrai lui prouver que, oui, on peut avoir une relation stable avec quelqu'un. Sur ce point, j'ai encore du chemin à faire avant de réussir à surprendre ma mère.

J'ai entretenu une plus longue relation avec le *Jake* de la saga, dont le tome 4 vient de paraître, qu'avec n'importe lequel de mes ex.

En entrant dans mon appartement, je m'apprête à me préparer une infusion aux fruits rouges pour accompagner ma lecture, mais je me ravise au dernier moment, me servant un verre de vin blanc.

Tout est une question d'équilibre.

Je retire mes chaussures, enfle une tenue confortable, m'installe sur mon canapé en face de la grande baie vitrée donnant sur l'agitation extérieure du boulevard et qui apporte un peu de la vie urbaine dans le loft.

Calée au milieu de coussins moelleux, je me déculpabilise en me promettant de sortir en boîte ce samedi soir avec les filles et m'autorise ainsi la lecture des cent premières pages.

À la page 86, je suis interrompue par la sonnerie de mon téléphone portable.

J'ai reconnu le signal sonore de réception de textos.

Ça peut bien attendre !

J'ai la flemme de me lever pour aller chercher mon Smartphone dans mon sac et me refuse à laisser Kat dans une si mauvaise posture.

Je tente de me concentrer sur la suite de ses péripéties, mais je suis obligée de relire plusieurs fois les mêmes lignes, sans toutefois réussir à en saisir le sens.

Une partie de mon esprit se demande si je n'aurais pas reçu un SMS d'Axel. L'autre essaye de lutter contre sa bêtise, si bien qu'il ne me reste plus assez de neurones pour ma lecture.

À contrecœur, je referme mon bouquin et me lève, priant pour que ce ne soit pas un message de ma mère.

Lorsque je découvre que mon contact est un numéro inconnu, mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Axel ?

Je parcours fébrilement le texto.

Jérémy.

C'est signé Jérémy.

Évidemment.

Qu'est-ce que je m'étais imaginé ?

Qu'est-ce qu'il disait, déjà ?

Ah, il cherche un nouvel appartement et se demande si je pourrais le conseiller. À moins que je ne trouve la situation trop bizarre.

Oui, c'est bizarre !

Surtout quand on sait que nous envisagions d'en prendre un pour nous deux, il y a peu de temps.

Je tape rapidement :

** Bonsoir Jérémy. Pas de problème. Je serai à l'agence demain toute la journée, si tu veux passer.*

J'hésite avant de l'envoyer.

Une formule de politesse pour finir ? Bises ? Je t'embrasse ?

Non ! Pas question !

Et pourquoi pas hâte de te revoir, non plus ?

Non, non, non !

J'appuie sur la touche d'envoi.

La réponse ne se fait pas attendre.

** Super. Ça me fera plaisir de te revoir. À demain.*

** À demain.*

Jérémy aurait-il encore des sentiments pour moi ? A-t-il vraiment besoin d'un appartement ou est-ce un prétexte pour me rencontrer ?

Je suis un peu perdue. Mais je dois bien avouer que je serai moi aussi contente de le revoir, pourvu qu'il ne me fasse pas une crise de jalousie ! J'apprécie qu'il m'ait demandé mon avis avant de débarquer à l'agence. Cela fait-il partie du changement qu'évoquait Vanessa ? Jérémy aurait-il gagné en maturité ?

Une nouvelle sonnerie m'avertit de la réception d'un texto. Je m'apprête à lire un message de mon ex, mais réalise dès les premiers mots que ça ne vient pas de lui.

Je me redresse d'un coup et regarde fixement mon écran.

Axel.

** Comment allez-vous ?*

Je réfléchis.

Drôle d'entrée en matière.

** Bien, et vous ?*

** J'ai très envie de vous revoir.*

Ça a le mérite d'être clair et direct...

** Pour me poser un lapin ou partir sans dire au revoir ?*

Je me ronge les ongles en attendant sa réponse. J'ai peut-être été un peu trop brutale moi aussi. Je vais le faire fuir, c'est sûr ! D'un autre côté, je suis pour la franchise. Un couple ne peut décemment pas commencer à se mentir avant même d'être formé et il a l'air, lui aussi, d'apprécier la sincérité !

** Pour pouvoir vous admirer à nouveau.*

Bon, là, je ne sais clairement plus quoi répondre.

Le pouce en suspension au-dessus de mon clavier, je regarde le bouquin ouvert sur le sofa, comme si Kat allait en sortir pour venir à ma rescousse. Je sais qu'elle n'est pas forcément un exemple à suivre, mais quand même, elle et Jake en sont au tome quatre, alors que moi et Axel n'avons même pas entamé le premier chapitre.

Perdue dans mes pensées, je n'ai pas eu le temps de trouver une réponse adéquate que déjà Axel enchaîne.

** Vous portez quoi en ce moment ?*

....?!

Mes yeux se posent sur mon jogging miteux. En une fraction de seconde, j'oublie tous mes beaux principes sur la franchise et l'honnêteté.

Il y a des cas de force majeure où le mensonge s'impose.

** La robe rouge que je portais l'autre soir.*

** Chez vous ?! Toute seule ?! À 23 heures ?! C'est pour être déjà prête pour demain matin ?*

Jamais satisfait, celui-là !

Pour qui il me prend ? Je ne suis pas une menteuse ! En l'occurrence, oui j'en suis une, mais il ne peut pas le savoir et il n'a pas le droit de douter de ma parole !

** En vérité, je suis toute nue, mais je n'osais pas vous le dire. Et qu'est-ce qui vous dit que je suis seule ?*

Je jubile. Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir répondre à ça, hein ?

** Ça fait six minutes que l'on échange des SMS, vous êtes nue et vous répondez dans les vingt secondes qui suivent, j'en déduis que vous avez les mains libres.*

** Quel rapport ?*

Puis je me dépêche de taper un nouveau message, craignant sa réponse au précédent :

** Laissez tomber, je ne préfère pas savoir, Monsieur le détective.*

** C'est la première fois qu'une fille nue m'appelle Monsieur le détective.*

** Pourquoi ? Les filles habillées ont l'habitude de vous appeler comme ça ?*

** Non. C'est juste que j'adore écrire « fille nue ».*

Un nouveau message de sa part fait son apparition avant que j'aie le temps de répondre au précédent.

** Fille nue fille nue fille nue fille nue fille nue fille nue fille nue fille nue...*

Je réponds en gloussant.

** C'est limite pathologique !*

** Vous voudriez me soigner ?*

** Je ne suis pas infirmière.*

** Je vous offrirai une blouse blanche. Je suis certain que ça vous ira très bien.*

Je me rends enfin compte que la conversation est en train de déraiper et que la situation m'échappe complètement. Je tente de me ressaisir.

** Je ne suis pas infirmière, mais j'ai un travail. Et je vais devoir aller me coucher si je veux être efficace demain.*

** Message reçu. Essayez de ne pas trop froisser votre robe rouge en dormant.*

** Très drôle ! Je ne vais pas dormir avec.*

** Et vous allez dormir comment ?*

** À vous de le deviner, Monsieur le détective.*

** Nuisette ? Juste un tee-shirt ?*

** Un indice : c'est quelque chose qui vous plaît apparemment.*

** Fille nue fille nue fille nue fille nue fille nue Jennifer nue Jennifer nue Jennifer nue Jennifer nue...*

** Vous me faites peur ! Bonne nuit !*

** Bonne nuit. Je vous rappelle très bientôt.*

Je garde encore quelques instants mon téléphone dans la main. Puis, comme celui-ci ne vibre plus, je le dépose sur la table.

En allant me coucher, je me déshabille complètement en pensant à Axel, comme pour atténuer mon mensonge. Je m'allonge sur les couvertures et m'endors presque aussitôt, un léger sourire au coin des lèvres.

Le lendemain, en arrivant à l'agence, je constate le sourire radieux de Farah qui n'est habituellement pas du matin.

Et elle n'est même pas en train de faire le ménage !

Elle a lissé sa crinière brune, ce qu'elle se refuse à faire régulièrement. Elle plaisante souvent là-dessus en affirmant qu'elle a déjà perdu plusieurs lisseurs dans sa chevelure volumineuse et qu'elle ne les a jamais retrouvés !

Tant de changements m'obligent à lui poser LA question.

— OK, comment il s'appelle ? demandé-je en déposant mon sac à main sur le comptoir à l'accueil. Non, en fait, oublie, je me fous de savoir son prénom ! Dis-moi juste comment il est et ce que vous avez fait hier soir !

Farah essaye de nier en secouant la tête, mais le sourire béat qu'elle affiche encore trahit ses pensées.

— Quoi ? Pourquoi tu veux pas me raconter ?

Je n'ai jamais connu mon amie et associée aussi pudique au sujet d'une de ses relations.

— J'ai un peu peur de ta réaction, en fait...

Elle triture entre ses doigts le pendentif doré en forme de croix qu'elle porte toujours autour du cou.

— Pourquoi ? Tu sors avec un de mes ex ?

— Ça va pas, non !

Elle a répliqué avec une telle ferveur que mes sentiments balancent entre le soulagement et la vexation.

— Alors où est le problème ?

— Y en a pas. Il s'appelle Maxime, il est beau, marrant et sympa.

— Et c'est ça que tu as peur que je désapprouve ?

— Non, seulement je sais que la question d'après sera : « qu'est-ce qu'il fait dans la vie » ?

J'ai rarement vu Farah aussi mal à l'aise.

— Tu sais, si t'as pas envie de me dire ce qu'il fait...

— Non, c'est juste que c'est pas très... orthodoxe, tu comprends ?

Je fais oui de la tête, même si je me demande où elle veut en venir.

— C'est... illégal ?

— Mais, non, t'es folle !

— Ah bon ! Tout va bien alors ! C'est toi qui me fais peur avec tes sous-entendus !

— Disons que c'est un peu... bizarre.

— Ah non ! Les psychopathes, c'est chasse gardée, compris ? plaisanté-je.

Mais Farah conserve un air crispé malgré son sourire.

— Bon alors, tu te décides à me le dire, oui ou non ? Je te le répète, si tu préfères garder ça pour toi, je

comprends...

— Il est dans le monde du porno, me coupe Farah.

— Oh.

Quelle surprise !

Je ne m’attendais pas à ça. Pourtant, étant donné l’essor du milieu ces dernières années, notamment grâce à Internet, il doit bien y avoir du monde qui bosse là-dedans. Mais je ne m’étais jamais imaginé en côtoyer un jour, comme si tout ce monde-là habitait dans un univers parallèle qui ne pouvait pas rencontrer le mien.

— C’est un secteur très lucratif. Et de toute façon, il songe à quitter le milieu. Il a fait des études, ajoute-t-elle comme si elle cherchait à se justifier.

— Mais..., est-ce qu’il est... acteur ?

— Non, non, non ! Il est dans la production seulement.

— Bon. OK.

— Quoi, c’est tout ?

— Bah quoi ? Du moment qu’il ne te demande pas de jouer dans un de ses films, ça me choque pas plus que ça. Vanessa qui couche avec Anthony, ça, c’était un vrai scoop !

Elle est visiblement soulagée.

— C’est vrai ? Tu trouves pas ça trop spécial ? Tu sais, en dehors de son travail, c’est un homme cultivé et plutôt classe.

— Je te crois. L’important, c’est que tu sois bien avec lui.

En fait, passée la surprise, je n’arrive pas à trouver cette activité vraiment dérangeante.

Après tout, c’est légal et il existe un vrai marché pour ce genre de films. Le nouveau petit ami de Farah a le sens des affaires. Sur ce point au moins, ils semblent faits l’un pour l’autre.

— Merci de ne pas en faire toute une histoire... et d’avoir résisté à la tentation de me faire des blagues douteuses.

Zut ! Je venais justement d'en trouver une bonne !

— Pas de problème. Je sais me tenir !

— J'espère que je pourrai te le présenter.

— Bien sûr. Du moment qu'on ne lui rend pas visite à son travail !

— Jen !

— Oh, pardon, ça m'a échappé. Avoue que c'est pas facile ce que tu me demandes, non plus !

— Va bosser !

— OK, j'y vais ! réponds-je, en levant les mains en signe de capitulation. Ah au fait, ne t'étonne pas si tu vois Jérémie franchir la porte. Il doit faire un saut pour que je lui propose des apparts.

— Euh... J'ai dû louper un épisode. Je croyais que tu ne l'avais pas revu depuis que tu avais changé de numéro et que tu n'allais plus dans les endroits que vous fréquentiez pour l'éviter.

— Vanessa lui a donné mon numéro. Elle dit qu'il a changé. Et c'est vrai qu'il avait l'air plus serein quand on s'est échangé quelques messages hier soir.

Farah croise les bras sur sa poitrine en me toisant.

— Je vais juste lui montrer des appartements, c'est tout.

Elle s'apprête à répliquer, mais je l'en empêche.

— Pas de commentaire. Si j'ai pas le droit de faire de blagues sur ton nouveau copain, tu n'as pas le droit de faire de remarques sur mon ex !

— D'accord. En tout cas, tu fais bien de m'avoir prévenue, j'aurais pu appeler les flics !

**

Je ne me suis jamais sentie aussi quelconque, terne et... épaisse.

Jérémy vient de débarquer dans mon bureau avec une chemise blanche, un jeans, une barbe de trois jours, la montre Calvin Klein que je lui avais offerte à Noël dernier, agrippée au même bras, une rousse incendiaire.

Je repense instantanément aux impressions de Vanessa :

« *Il a beaucoup changé.* »

Tu m'étonnes !

Comment se fait-il que dans les parages de cette créature somptueuse, je passe, comme n'importe quelle femme normalement constituée, pour un être insignifiant alors que Jérémy, au contraire, a l'air resplendissant à ses côtés ?

— Je vous en prie, asseyez-vous, finis-je par articuler, encaissant le choc tant bien que mal.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Jérémy a su ménager le suspense. Mon ex et sa rouquine prennent place sur les sièges devant moi. J'ai beau la regarder sous toutes les coutures, aucun bourrelet ne se forme lorsqu'elle est installée sur la chaise.

C'est physiquement impossible !

Cette fille n'est pas humaine, c'est la seule explication plausible.

Je me racle la gorge et reprends en rentrant le ventre :

— Bien, que puis-je faire pour vous ? demandé-je, faisant de mon mieux pour afficher mon plus beau sourire commercial.

Le couple me décrit le parfait nid douillet qu'ils souhaiteraient acquérir. Jérémy a cru bon de poser sa main sur la cuisse de la rouquine pour être sûr qu'aucun doute ne subsiste quant à leur relation. Je reconnais bien là son caractère possessif.

Pendant ce temps, je continue à me poser des questions. J'ai cru qu'il venait à mon agence pour reprendre contact avec moi, mais en réalité, il voulait me voir crever de jalousie.

Personne ne lui a dit que c'est un truc de filles ?

Ce sont les femmes qui utilisent ce genre de sournoiseries. S'il me pique mes combines, que me reste-t-il à moi ? Feindre l'indifférence ? C'est bien ce que font les hommes dans ces cas-là ? OK, je peux y

arriver !

Je commence à leur proposer des biens susceptibles de correspondre à leurs critères tout en m’efforçant de sourire, notamment à la rouquine.

Je suis bien plus subtile que ça. Je suis tout à fait capable de sympathiser avec la nouvelle amie de mon ex que j’ai, par ailleurs, plaqué.

« *Ne pas la détester. Apprendre à la connaître. Rester cordiale* », me répété-je comme un mantra.

— Nous avons aussi celui-ci, situé dans le quartier Charles de Gaulle, un T3, entièrement rénové l’année dernière...

— Mouais...

Ne pas la détester. Apprendre à la connaître. Rester cordiale.

— Sinon, ce bel appartement vient tout juste d’être proposé à la location..., dis-je en leur montrant de nouvelles photos.

La rouquine soupire avant que je n’aie pu commencer à vanter les mérites du logement.

Ne pas la détester. Apprendre à la connaître. Rester cordiale.

— Je n’aime pas la couleur des murs du salon et la cuisine a l’air trop petite, bougonne-t-elle, telle une petite fille capricieuse.

Ma décision est prise.

Je la cerne maintenant suffisamment pour pouvoir affirmer que je la hais. N’a-t-elle jamais entendu parler de rouleaux de peinture ? Et une cuisine de quinze mètres carrés, trop petite ? Qu’est-ce qu’elle compte y mettre ? Tous ses meubles... ainsi que l’intégralité de son ego ?

Le reste de l’entretien, je le consacre à me retenir de ne pas me jeter sur la rouquine en la traitant de sombre idiot, superficielle et capricieuse qui ne devra pas venir pleurer quand Jérémy fouillera dans son téléphone pendant qu’elle prendra une douche !

Mais bien sûr, ce style de filles, ça n’a pas besoin de se laver, ça sent toujours bon, c’est toujours propre ! Je n’y peux rien. Cette femme, ou cet extra-terrestre déguisé en femme, fait remonter à la surface toutes mes mauvaises expériences.

La rouquine, c'est typiquement le genre qui vous met sans arrêt mal à l'aise. C'est celle qui, à l'école, vous fait déjà passer pour une cruche parce qu'elle a toujours les meilleures notes et qu'elle arbore de jolies taches de rousseur, là où vous poussent des boutons d'acné. Plus grande, elle attire les hommes sans même l'avoir fait exprès alors que vous vous pomponnez pendant des heures pour votre premier rencard qui s'avère en fait s'intéresser à votre meilleure amie. Et sur la plage, elle vous ridiculise tout bonnement, se pavanant en bikini.

Je n'aime pas les filles trop minces. Elles me dépriment. Et quand je déprime, je mange du Nutella. Pour lutter efficacement contre l'obésité, le ministère de la Santé devrait interdire à ces femmes trop bien foutues de défiler sur la plage, en instaurant, par exemple, un quota de cellulite à respecter pour pouvoir se déshabiller dans les lieux publics.

— Vous avez d'autres questions à nous poser ? demande la rouquine de sa voix fluette.

Est-ce qu'il vous arrive de manger du Nutella ? Si elle ose dire oui, je ne réponds plus de rien !

— Non, j'ai tout ce qu'il me faut pour bien travailler. Je vous rappellerai.

Jérémy a à peine bronché de toute l'entrevue, se délectant probablement de l'effet qu'a la rouquine sur son ex-petite amie.

Une fois tous les deux sortis de l'agence, Farah vole à mon secours.

— Ça va ? Tu vas bien ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Pour rien.

Je me dirige vers la machine à café.

— Elle est jolie, non ? demandé-je à Farah.

— Euh... Ouais...

— Et puis elle a de l'allure et elle est... gentille.

— Tu la détestes, c'est ça ?

— Je la hais.

Je déguste mon café et elle replonge le nez dans son dossier avant de déclarer quelques instants plus tard :

— De toute façon, le roux, ça ne va avec rien. Regarde Garfield !

Et nous nous mettons toutes les deux à glousser d'un rire nerveux et incontrôlable, nous libérant ainsi de notre stress respectif. Nous avons tout le mal du monde à reprendre notre sérieux lorsqu'une nouvelle cliente passe la porte.

Trois jours, les 392 pages du tome 4 des aventures de Kat et Jake et un pot de Nutella de 800 grammes plus tard - le magasin n'avait plus de pots de 1 kg en stock - , et la semaine touche à sa fin.

Je me rends à la maison de retraite, comme tous les vendredis, heureuse de revoir Léon. Il a un côté rassurant et apaisant, sans surprise. Et en ce moment, c'est exactement ce qu'il me faut. Entre mon ex-fiancé mal dans sa peau qui se pavane, fier comme un coq, avec une rouquine sublime à son bras, Manon qui devient de plus en plus mère poule alors qu'elle représentait la femme indépendante et Farah, de confession catholique, qui sort avec un homme qui réalise des films pornographiques ; j'ai désespérément besoin de la stabilité de mon grand-père.

Hélas, mes dernières illusions sont réduites à néant dès que j'arrive sur le parking de l'établissement. J'ai d'abord l'impression de rêver. Mais, non, c'est bien mon papy chéri souffrant d'arthrose qui est en train d'embrasser de sa bouche édentée une autre pensionnaire derrière un arbre du parc. J'en oublie un instant de couper le contact de ma voiture.

Quelques secondes plus tard, je recouvre mes esprits, retire la clé du démarreur et attends. C'est tout ce qu'il me reste à faire.

Je patiente le temps que mon grand-père ait fini de fricoter avec sa copine pour descendre de ma Mini. S'il y a bien quelque chose qui me mettrait plus mal à l'aise encore que la scène qui est en train de se dérouler sous mes yeux, ce serait de devoir en parler avec mon papy. J'en frissonne rien que d'y songer.

Tout mon univers semble s’effondrer ces derniers jours. Mes proches que je pensais bien connaître me surprennent par leurs comportements : Jérémy, Farah... papy ! Ça me dérange.

D’abord parce que je n’aime pas trop les changements, mais aussi et surtout, même si c’est difficile à admettre, parce que leur point commun est de vivre de nouvelles expériences, de nouveaux émois — même mon grand-père — pendant que je suis en train d’attendre le dernier volet de ma saga à l’eau de rose !

Je les envierais presque. En vérité, je les jalouse déjà complètement !

Mon téléphone sonne. Je décroche machinalement.

— Bonjour ma chérie ! C’est ta mère. Comment vas-tu ? Tu n’es pas venue au gala samedi dernier ! Qu’est-ce qui t’est arrivé ? Tu es à la maison de retraite ? Tu passes tous tes vendredis après-midi là-bas, Jen ! Ce n’est pas normal pour une fille de ton âge, me gronde-t-elle.

— Tu voulais me dire quelque chose, maman ?

— Oui. Comme tu n’es pas venue au gala de charité samedi dernier...

— Je t’avais dit que je ne viendrais pas, maman.

— Bref. Je n’ai pas eu l’occasion de te présenter Alain et j’aurais bien voulu le faire dimanche. Un déjeuner à la maison. Tu ne peux pas refuser ! Tu passes bien tes vendredis avec Léon, tu peux quand même accorder ton dimanche midi à ta vieille mère ! Bon, il faut que je te laisse. J’ai un rendez-vous. Je vais être en retard. À dimanche !

Elle a raccroché avant même que j’aie pu lui répondre. Au moins, il y a quelqu’un dans mon entourage qui ne change pas. Même si elle n’est pas vraiment un modèle de stabilité...

Quand je relève la tête, Léon et son amie sont partis.

Je descends de ma voiture et entre dans le bâtiment.

Mon grand-père est assis, l’air de rien, dans un fauteuil du salon, devant un journal ouvert qu’il ne fait même pas semblant de regarder.

— Bonjour Papy.

— Ah Jennifer ! Tu es venue tôt aujourd’hui !

Trop tôt !

— Oui. J’ai une visite en fin d’après-midi, je ne pourrai pas rester trop longtemps.

Je prends place en face de lui et nous commençons à discuter de choses et d’autres tout en faisant mon possible pour chasser la vision de mon grand-père en train de flirter avec la vieille dame.

Léon évoque un ancien ami dont il vient d’apprendre la mort, mais j’ai l’impression que son regard est attiré par quelque chose derrière moi.

Je me retourne et découvre la femme qu’il étreignait dans le parc. Elle est belle, malgré son âge. Une peau de porcelaine, des yeux expressifs qui croisent les miens. Elle reporte soudain son attention vers ses mots croisés, imitant l’attitude de quelqu’un plongé dans la réflexion.

J’ai tout à coup l’impression d’être de trop. Moi qui pensais faire plaisir à Léon en venant lui rendre visite régulièrement, je me demande à présent si ce n’est pas *lui* qui s’oblige à me recevoir pour ne pas me vexer.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il parce que j’ai tourné la tête.

— Rien.

Mon grand-père n’insiste pas. Il reprend la conversation comme si de rien n’était, d’un ton banal, mais je n’arrive plus à le regarder de la même façon.

Mon portable posé en évidence sur la table se met à vibrer.

Léon jette sans arrêt des coups d’œil à la femme derrière moi pendant qu’il parle alors je profite de sa distraction pour lire le message que je viens de recevoir.

** Vous êtes très belle aujourd’hui. Signé : Monsieur le détective.*

Je commençais à croire qu’il avait perdu mon numéro !

Je rougis instantanément et balaye discrètement la salle du regard.

Il est là.

Sur ma gauche.

Quelques tables plus loin.

Il me décoche un sourire coquin. Mon cœur s'emballe, me prouvant qu'au fond, j'avais vraiment espéré qu'il serait là cet après-midi.

J'attrape mon téléphone et le pose sur mes genoux. Sous la table, je tape :

** Aujourd'hui ? Ma robe rouge ne vous plaisait pas ? Signé : la fille pas toute nue.*

Je fais semblant de m'intéresser à la discussion en hochant la tête à l'intention de Léon qui continue à parler, d'un ton monocorde, comme s'il récitait sans en comprendre le sens, en regardant derrière moi.

** Si. J'ai malheureusement dû partir. J'en suis désolé.*

** Vraiment ?*

** Je ne mens jamais.*

** Mais vous posez des lapins.*

** Ce n'était pas intentionnel.*

Pas intentionnel ? Comment le fait de ne pas venir à un rendez-vous sans prendre la peine de s'excuser peut être non intentionnel ?

** On pourrait peut-être se voir tout à l'heure ? Juste après que vous soyez sortie d'ici, je vous suivrai. Comme ça, vous serez certaine que je ne vous laisserai pas en plan.*

** Si je ne vous attends pas, sachez que ce sera intentionnel !*

** Ce serait normal. Mais vous êtes quelqu'un de spécial.*

Je souris et m'en veux aussitôt.

Léon est en train de parler de son ami défunt !

— Ça a dû te faire un choc.

— Hein ? Quoi ?

— Ton ami... vous aviez l'air proches.

— Euh... Oui. C'est vrai.

J'ai l'impression de l'avoir réveillé.

Tandis que le regard de mon grand-père recommence à dévier vers ce qui semble être l'unique objet de ses pensées, j'ose, de mon côté, un coup d'œil furtif sur la gauche.

Axel est en train de griffonner sur son carnet, l'air concentré.

Il relève soudain la tête pour m'observer et me détailler ostensiblement. Troublée, je le laisse faire. Ses yeux font maintenant des allers-retours entre son calepin et moi.

Après avoir scruté mon visage, son regard descend un petit peu et il devient légèrement plus sérieux. Je devine qu'il est en train de dessiner mon décolleté. Je rougis un peu plus.

Malgré tous ses efforts, il a de plus en plus de mal à me fixer sans ciller. Je jubile à l'idée que le masque d'impassibilité qu'il s'oblige à porter est en train de se fissurer rien que pour moi.

J'envoie un texto discret à Farah afin qu'elle me remplace pour la visite de l'après-midi. J'ai décidé d'accepter la proposition d'Axel. Je n'ai rien de mieux à faire, j'ai terminé mon bouquin et n'ai plus de Nutella. La seule chose que j'ai, c'est la flemme d'aller faire des courses et le cafard à l'idée de rentrer seule chez moi en sachant que même Léon s'éclate à la maison de retraite !

Avis de disparition

Jennifer

Bien décidée à prouver que je peux également avoir une vie sociale débridée, j'attends Axel à la sortie.

Lorsque je l'aperçois enfin, il porte une tenue élégante et branchée dans le même genre que celle qu'il arborait au bar l'autre soir.

Je suis toujours aussi impressionnée par la classe et la prestance qu'il dégage quand il me rejoint sur le parking.

Il avance vers moi d'un pas assuré puis s'arrête à quelques centimètres de mon visage pour me contempler.

Un peu gênée, je me racle la gorge.

— Bien. Que voulez-vous faire ?

— Un tour au centre-ville ? On prend votre voiture.

Ça sonne plus comme un ordre que comme une proposition, mais j'apprécie qu'il prenne les choses en main.

Nous nous installons dans ma Mini-Cooper, moi au volant, lui sur le siège passager.

Nous roulons depuis cinq bonnes minutes, Axel ne m'a pas lâchée des yeux. J'ai de plus en plus de mal à me concentrer sur la route.

— Quoi ? finis-je par demander.

— Rien. Je vous regarde.

Je souris en rougissant.

— Ça vous dérange ?

Je secoue la tête.

Non, c'est même plutôt agréable de se sentir si séduisante, c'est juste que je n'ai pas l'habitude qu'on me reluque ainsi, de plus, il n'est pas très bavard. Difficile de savoir ce qu'il pense quand il me regarde de cette manière.

Est-ce qu'il cherche à pénétrer mes pensées, mes secrets les plus intimes ?

Parfois, je me dis que ses yeux perçants, si magiques en seraient capables. Mais peut-être essaye-t-il simplement de m'imaginer toute nue ? Impossible à dire. Bien qu'étant donné sa légère obsession, la dernière option est plus que plausible. Ce qui ne m'ennuie pas vraiment, d'ailleurs.

Je me gare juste en face de notre destination et il descend pour m'ouvrir la porte.

Galant en plus de ça ! Ce n'est pas pour me déplaire.

Il est un peu tôt lorsque nous entrons dans le bar où nous avons choisi d'aller, et il n'a pas encore fait le plein des fêtards du vendredi soir.

Du coup, nous nous installons le plus loin possible des seuls clients. Deux ivrognes. Des habitués sans aucun doute. Mais, vu leur état d'ébriété, ils seront sûrement rentrés et effondrés sur leurs lits dans moins d'une demi-heure. Il m'en faudrait plus pour perdre mon enthousiasme.

Ce soir, je vais m'amuser, me laisser aller !

Après tout, je suis Jennifer Camara, la fille qui enchaînait les fêtes à l'université !

Le serveur vient à nous, son petit calepin à la main.

Axel demande deux Summer Spritz ^[2], une boisson dont je n'ai jamais entendu parler.

Rapidement, le jeune homme revient avec notre commande.

J'attrape mon verre et sans même y avoir porté mes lèvres, je devine qu'Axel a très bon goût, que je ne sors pas assez souvent et que je prends toujours la même chose.

Un cocktail inédit. Cet homme a tout compris.

C'est exactement ce dont j'avais besoin.

Sans s'en apercevoir, Axel vient de gagner le droit de m'embrasser langoureusement devant la porte de chez moi. Ou de chez lui, puisque nous avons pris ma voiture pour venir jusqu'ici, je devrai bien le ramener, non ?

Dans ses yeux, je me sens séduisante, presque irrésistible. Il ne me lâche pas du regard tandis qu'il me complimente, l'air de rien.

Axel ne me récite pas une liste de louanges apprise par cœur. Non, il les distille, au fur et à mesure. On dirait qu'elles sortent naturellement, comme s'il pensait réellement ce qu'il disait. Il s'offre même le luxe de me faire des compliments personnalisés.

C'est un virtuose de la drague !

Je l'autoriserai à me peloter un peu dans la voiture.

Je passe un excellent moment en sa compagnie et ne vois pas les heures défilier, racontant ma vie qui semble réellement l'intéresser. Il rebondit même à certaines de mes remarques et je lui pardonne de m'avoir demandé deux fois où se situait mon agence immobilière.

— Je vous ai déjà dit que vous étiez sublime, aujourd'hui ?

Oui, il me l'a déjà dit.

Je lui pose quelques questions sur sa vie auxquelles il ne répond pas vraiment, s'arrangeant pour que la conversation tourne toujours autour de moi.

C'est agréable d'être le centre d'intérêt, même si je n'en ai pas franchement l'habitude.

Axel doit maintenant en savoir autant sur moi que Jérémy ou que n'importe quel autre de mes ex qui passaient leur temps à s'apitoyer sur leur sort.

Lorsque je reprends conscience de notre environnement, les deux ivrognes sont partis dessaouler et ont été remplacés par une horde d'étudiants bruyants. Je reviens à la charge :

— Et vous ? Je ne connais absolument rien de vous...

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Je ne sais pas... Par exemple, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Essayez de deviner.

Je tente de compiler le peu d'informations que j'ai de lui et fais semblant de réfléchir.

— Eh bien..., vous vous promenez à moitié nu dans une maison de retraite, vous dessinez très bien, vous posez des lapins et vous vous habillez comme un entrepreneur... Vous êtes difficile à cerner.

— Disons que je suis polyvalent. J'aime bien cultiver le mystère.

— Ça marche pour séduire les filles ? deviné-je.

— Je ne sais pas, qu'en pensez-vous ? demande-t-il, taquin.

Ça fonctionne carrément !

— Mieux que d'abandonner une femme au restau, en tout cas !

— Aïe ! Touché !

Il porte une main à son cœur, feignant d'être blessé.

— Vous ne voulez pas qu'on sorte un peu prendre l'air ?

J'accepte. Il est devenu impossible de suivre une conversation dans le tumulte ambiant.

En gentleman qui se respecte, Axel s'en va payer la note au gérant du bar tandis que je remets mon Perfecto.

Dehors, l'air s'est rafraîchi.

Nous marchons très près l'un de l'autre. Nos épaules se touchent de temps à autre, lorsque, perchée sur mes talons, je dévie légèrement de ma trajectoire, provoquant des tamponnements accidentels - pour la plupart - contre le cadre solide d'Axel. Nous rions maintenant comme des enfants en nous donnant des petits coups d'épaule.

— Où est-ce qu'on va ? demandé-je alors que nous marchons depuis un bon quart d'heure dans le quartier historique de la ville.

— Aucune idée. Je vous ai dit que vous étiez sublime, ce soir ?

Je souris.

Il me l’a déjà dit au moins trois fois !

— J’adore ce secteur. Je n’habite pas très loin. Un peu plus au nord...

— Allons-y. Je serais curieux de voir où réside un agent immobilier.

— Quoi ? Maintenant ? À pied ?

— Pourquoi pas ? dit-il en haussant les épaules.

— Mais ma voiture est garée à côté du bar et vous n’avez pas pris la vôtre, il faudra bien que je vous redépose chez vous...

— Venez.

Je n’ai pas le temps de terminer la liste de mes arguments qu’il me prend déjà par la main.

Je souris alors qu’il me guide.

Depuis combien de temps ne me suis-je pas laissée aller de la sorte ?

D’habitude, dans une relation, c’est plutôt moi qui conduis l’autre. J’apprécie de ne pas avoir le contrôle de la situation pour une fois.

— Où est-ce qu’on va déjà ? demande Axel après qu’il nous ait fait nous engager dans une ruelle sur la droite.

Nous rions.

— C’est par là, lui indiqué-je.

Nous continuons à converser pendant que nous marchons, main dans la main.

En sa compagnie, je me sens bien, insouciant.

Je lui parle encore de moi, de mes proches. Il m’écoute attentivement comme s’il n’en avait pas ras le bol de m’entendre radoter sur les extravagances de ma mère, qu’il a affirmé *déjà* adorer.

Ce *déjà*, apparemment anodin, a résonné dans mes oreilles comme une promesse de continuité à cette jolie soirée.

— Voilà, on y est. C’est là, déclaré-je en m’arrêtant devant mon immeuble.

Comme la nuit est tombée, la façade est à peine éclairée par les lampadaires. On ne distingue qu'une immense masse sombre.

— Impressionnant, ironise Axel.

— Il l'est encore plus de jour, et l'intérieur est à couper le souffle, je vous assure.

— Je suis censé vous croire sur parole ?

Est-ce une façon subtile de m'inciter à le faire monter chez moi ? Si c'est le cas, il ferait mieux de se la jouer plus direct.

À cette heure avancée de la nuit et après un nombre indéterminé de cocktails alcoolisés, je n'ai plus les idées assez claires pour saisir le sens caché de ses déclarations.

— Vous voulez entrer un moment ? m'entends-je répondre en tripotant les clés que j'ai sorties de ma poche.

— Oui. Je suis curieux. Vous parlez tellement bien de votre appartement !

— C'est une déformation professionnelle.

Nous entrons dans l'immeuble et prenons l'ascenseur pour atteindre le quatrième étage.

— J'espère qu'il ne tombera pas en panne, celui-ci, plaisanté-je tandis que des images de notre première rencontre — et de son corps musclé — me reviennent en tête.

— J'espère que si, rétorque-t-il d'une voix suave.

Il a décidément un don pour sortir ces petites phrases qui me filent des électrochocs instantanés dans le bas-ventre.

Soudain, il se rapproche de moi.

Je déglutis, incapable de bouger.

De toute façon... je n'ai pas envie de reculer !

Nos visages ne sont plus qu'à quelques millimètres l'un de l'autre. Il fixe mes lèvres, paraissant s'imaginer la texture et le goût qu'elles peuvent avoir. J'en fais de même.

Le souffle coupé, je regarde sa bouche charnue s'approcher de la mienne.

Je ferme les yeux pour mieux apprécier la sensation de notre contact imminent.

La première fois qu'il pose ses lèvres sur les miennes, il les effleure à peine avant de se retirer. J'en redemande et avance à mon tour ma bouche vers la sienne. Il m'accueille cette fois avec un baiser plus langoureux, intensifiant la brûlure dans mon estomac.

Alors que nous continuons à nous embrasser passionnément, je passe mes mains derrière sa nuque et il me serre un peu plus fort dans ses bras. Je pousse un petit gémissement.

Encouragé, il resserre encore son étreinte, si bien que je sens, à présent, chaque partie de son corps entrer en contact avec le mien. Alors que sa langue s'engage plus profondément dans ma bouche, il me plaque contre la paroi de l'ascenseur et ses mains se mettent à caresser mes fesses par-dessus ma jupe, m'arrachant un nouveau geignement.

Il me répond cette fois par un soupir intense.

Nous sommes toujours collés l'un à l'autre lorsque les portes s'ouvrent sur le couloir du quatrième. Nous nous détachons à contrecœur.

Je sors de l'ascenseur, cherche mes clés dans mon sac à main.

Axel profite que je suis occupée à enfoncer la clé dans la serrure pour se plaquer derrière moi, me faisant de nouveau frissonner. Son souffle chaud caresse la peau fine de ma nuque tandis que ses mains descendent le long de mes hanches.

Troublée, je dois m'y reprendre à plusieurs fois pour ouvrir la porte.

J'allume la lumière.

Je l'éteins aussitôt.

Merde !

Pourquoi je l'ai invité chez moi ce soir ? En un coup d'œil, j'ai repéré le pot de Nutella vide abandonné sur la moquette du salon à côté de mouchoirs en papier usagés et de mon vieux pyjama miteux de déprime ; l'accoutrement que je porte quand je me morfonds toute seule chez moi. Une tenue de circonstance car elle est aussi démoralisante que mes idées noires !

Il ne faut pas qu'il voie ça le premier soir ! Non, en fait, il faut que jamais personne n'en ait connaissance !

Axel se cogne le pied dans le buffet disposé à l'entrée.

— Aïe ! On ne pourrait pas rallumer ?

— Non ! m'exclamé-je trop fort. Non, l'électricité ne marche plus, me ressaisis-je, un peu plus bas. Ça vient de disjoncter. Ça fait ça souvent.

Axel s'apprête à protester, mais je l'embrasse farouchement pour le faire taire et l'entraîne dans ma chambre.

La pièce doit être dans un état correct.

Quand j'ai un coup de blues, j'utilise mon canapé comme *salle à manger - chambre à coucher - salle de bains*. En fait, je fais une toilette rapide avec des lingettes pour bébé. Je sais ! Pas terrible...

J'entre dans la chambre, tirant Axel par le bras. J'allume la lumière en grimaçant.

Ouf.

Le lit est fait. Ça sent le parfum d'intérieur. Pas de vêtements compromettants en vue.

Il doit se demander pourquoi l'ampoule de la chambre, *elle*, fonctionne encore, mais il ne relève pas tout de suite l'incohérence et lui saute dessus avant qu'il ne le fasse.

J'entreprends de déboutonner sa chemise, anticipant une nouvelle salve de questions *Monsieur le détective*.

Il paraît oublier aussitôt le problème des plombs qui ont sauté. A priori il n'avait gagné que le droit de m'embrasser et de me peloter, quand nous étions au bar. Mais ses doigts experts et les deux derniers verres d'alcool que j'ai ingurgités ont raison des trois agrafes de mon soutien-gorge.

Il se déshabille en un temps record. Sa nudité et son excitation on ne peut plus manifeste font céder la dernière barrière textile entre nous, à savoir mon tanga en dentelle rouge.

Je me jette sur le lit king size, prête à passer aux choses sérieuses. Étendue sur le matelas, j'entends à peine le bruit de l'emballage du préservatif qui se déchire.

Mes battements de cœur pulsent dans mes tympans. Je n'ai plus vraiment conscience de mon

environnement. Seules comptent maintenant la brûlure que je ressens à l'intérieur et celle que les doigts et la langue d'Axel ont laissée sur ma peau.

Il me regarde intensément de ses yeux bleus foncés brillants de désir avant de reprendre ses délicieuses caresses, me faisant languir encore un peu avant de me pénétrer.

Avant de me pénétrer... Avant de me pénétrer...

Je me mords la lèvre inférieure et plante mes ongles dans son dos.

Si je repense à ça encore une seule fois, je sens que je suis capable d'avoir un orgasme là tout de suite !

Je suis déjà au bord de la jouissance.

Jamais un homme ne m'a fait autant d'effet. Enfin, Axel accède à mon dernier vœu et je m'abandonne avec ivresse et délectation.

**

Lorsque je me réveille, je découvre que je suis seule dans mon lit.

Après avoir allumé la lumière, je constate qu'il n'y a que moi dans ma chambre.

J'enfile une nuisette et vais voir dans le salon.

Vide.

La cuisine, idem.

Les toilettes, libres.

Je suis seule dans mon appartement...

Un coup d'œil à mon portable me confirme que je suis seule *tout court*. Pas la moindre trace, pas le moindre message d'Axel. Je prends conscience du futoir qui règne dans le salon et me demande si ça ne l'aurait pas fait fuir.

Que s'est-il passé ?

J'essaie de remettre de l'ordre dans mes pensées en me préparant un grand bol de café que j'avale d'un trait, espérant diluer l'alcool qui coule encore dans mes veines et me file la migraine. Puis j'analyse la situation, me remémorant chaque détail de la soirée en quête de celui qui aurait donné l'envie à Axel de prendre ses jambes à son cou ce matin.

À la lumière du jour, les événements de la veille prennent un sens différent. Je me rends compte, par exemple, que je n'ai absolument rien appris de lui. A part que c'est un bon coup. Ce que j'ai pris pour de l'écoute attentive hier soir m'apparaît maintenant comme une manière volontaire de ne rien dévoiler de sa personne. Je ne sais toujours pas ce qu'il fait dans la vie.

Peut-être un collègue du nouveau petit ami de Farah ?

Ni où il réside, encore moins s'il a de la famille, des frères et sœurs, des parents. Vivants ? Morts ? Et sa façon habile de me séduire que j'ai trouvé si singulière et subtile la veille se révèle être, après réflexion, uniquement la preuve flagrante qu'il s'entraîne beaucoup !

Je viens de coucher avec *serial baiseur*. Pourquoi est-il parti au réveil ?

Merde !

Je me comporte vraiment comme une imbécile !

Comment ai-je pu tomber dans le panneau ?

Le pire c'est qu'il n'a rien fait pour cacher ses habitudes de goujat. Je me suis monté la tête toute seule. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

Et à l'alcool qu'il m'a fait boire.

C'est bien connu que ça désinhibe.

Et aux frasques de mon papy.

N'importe qui aurait eu la même réaction que moi.

Et à Jérémy.

De quel droit m'humilie-t-il en public ? Sur mon lieu de travail, en plus !

Et sa rouquine.

Parfaite sous tous rapports ! Comment ne pas éprouver un sentiment d'infériorité ? J'ai eu besoin de combler par de l'affection, forcément. Le coup classique.

C'est ça ! Tout est de la faute de la rouquine ! Je m'en serais doutée !

Le reste du week-end, Axel ne donne pas signe de vie.

Je tente de me persuader que je m'en fiche, que j'ai passé un bon moment avec lui mais que je ne suis pas plus éprise que ça. Le hic, c'est que mon corps ne semble pas au courant que je m'en fous royalement et passe son temps à tourner en rond, les yeux rivés sur mon téléphone portable. Même le déjeuner avec ma mère et Alain le dimanche midi n'a pas réussi à me divertir.

On est lundi et toujours pas de nouvelles de lui. Je commence à m'inquiéter.

Me rappellera-t-il un jour ?

Trois jours de black-out total, je songe sérieusement à déposer un avis de disparition à la gendarmerie !

Sauf que... je ne connais même pas son nom de famille.

Je passerais pour une folle.

Ou une nympho.

Ou une nympho-cinglée.

Ce que je suis sûrement, vu que j'ai couché avec un mec dont je ne sais absolument rien !

En arrivant à l'agence immobilière, je fais part de mes tourments à Farah :

— Écoute, tu aurais dû t'en douter ! Il t'a déjà posé un lapin pour votre premier rencard. Alors bien sûr qu'il est parti avant que tu te réveilles !

Bon, OK, elle n'a pas tout à fait tort. Ce que je déteste toujours autant, d'ailleurs.

Mais quand même, là, c'était carrément cruel !

Elle n'y va pas de main morte. Qu'est-ce qui lui prend ? Je ne vois qu'une déduction possible.

Farah a elle aussi des problèmes sentimentaux.

— OK. Tu m'expliques ?

— Oh, excuse-moi ! C'est pas ce que je voulais dire, s'en veut-elle aussitôt.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? C'est Maxime ?

Elle acquiesce d'un hochement de tête.

— Vous vous êtes disputés ?

Elle secoue la tête maintenant.

Elle joue à ni oui ni non ?

— Mais encore ?

— Il faut que tu me promettes de garder ça pour toi, dit-elle d'un ton conspirateur.

Ouh ! Ça sent mauvais !

— Samedi soir, il m'a invitée à l'inauguration d'une *galerie* d'art, poursuit-il tout bas. Les tableaux étaient du genre... gênant. Que des nus ! Je savais plus où me mettre ! Y en avait partout. J'ai regardé mes chaussures toute la soirée...

J'ai bien envie de lui répliquer qu'elle devait s'y attendre, elle aussi, étant donné la profession de Maxime. Mais je m'abstiens.

Farah a vraiment l'air très mal. Bien plus que moi.

En fait, ça me soulage un peu. Non pas que je me délecte du malheur de ma copine, mais je dois avouer qu'il aurait été plus difficile de me réjouir de son bonheur, à ce moment précis.

— ... Pendant la soirée, une pimbêche guindée est venue me voir. Elle a glissé discrètement dans la conversation, avec son air de *Madame* : je vous trouve très courageuse, je ne sais pas si j'assumerais de sortir avec un homme qui a une telle filmographie à son actif. L'idée qu'on ait pu voir mon petit ami dans ce genre de... situations... je ne sais pas... je ne serais pas très à l'aise.... Elle s'est mise à rire bêtement après ça.

Je hausse les épaules.

— Farah, tu savais ce qu'il faisait comme métier. Et cette fille est juste jalouse...

Ça ne m'étonnerait pas qu'elle soit rousse tiens !

— Tu comprends pas ! Elle a dit ça comme s'il avait *joué* dans des films !

— Oooh ! Et tu crois que c'est vrai ?

— Écoute, il faut que tu m'aides. J'ai besoin d'en avoir le cœur net.

— Je veux bien, mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Elle va chercher son sac à main dans la petite armoire derrière le comptoir. Farfouille pendant une bonne minute avant d'en tirer une pile de DVD qu'elle revient poser sur mon bureau.

— Je suppose que s'il l'a fait, c'est dans une de ses réalisations. Je ne sais pas... pour... remplacer un acteur malade, par exemple ? Ça doit bien arriver, non ?

Je ne suis pas experte en la matière, mais oui, je suppose que ces comédiens tombent malades fréquemment. Un gros rhume est très vite arrivé, surtout quand on joue nu, dans un hangar pas chauffé. Et puis, les phénomènes de contagion doivent être quelque peu décuplés dans le milieu...

— Du coup, j'ai loué tous les films qu'il a réalisés que j'ai pu trouver !

Je scrute la pile de DVD devant elle.

— Tu vas te faire douze films X ?!

— Non, *tu* vas les regarder ! Je peux pas faire ça. J’y arriverai pas.

... ?!

Je ne réponds pas tout de suite, attendant le moment où mon amie me dira : Mais non, je plaisante !

Mais rien ne vient.

Pas la moindre ébauche de sourire.

Merde ! Elle est vraiment sérieuse !

— Certainement pas ! Ne compte pas sur moi ! T’es folle ? J’sais même pas à quoi il ressemble !

— J’ai apporté une photo de lui justement.

J’écarquille les yeux quand je vois mon amie sortir une photo d’identité de sa poche.

Elle a tout prévu !

— Tu pourrais pas simplement regarder le générique pour voir si son nom apparaît dans la catégorie *acteurs* ?

— J’y ai pensé, mais tu sais bien que ces acteurs utilisent toujours un pseudonyme !

Ah bon ?

Je prends un des DVD dans la pile sur le bureau.

Je lis un nom au hasard. *Rocco Love*.

Ah oui, effectivement, il y a des chances pour que ce soit un pseudonyme. Sinon il faut faire un procès aux parents !

— Et lui poser la question ? Tout bêtement ? Tu crois pas que ça serait plus simple ? Surtout pour moi !

— Tu ne lui as même pas demandé son nom de famille, à Axel !

— J’vois pas le rapport !

— Allez, s’il te plaît ! J’ai vraiment besoin de savoir. S’il a réellement joué dans un de ces films, c’est qu’il m’a menti. Même si je lui pose directement la question, comment être sûre qu’il dit la vérité ? Y a

que toi qui peux m'aider, me supplie-t-elle.

Elle me regarde avec un air de chien battu, tout en triturant son pendentif en forme de croix.

Je capitule comme à chaque fois que Farah m'implore avec ces yeux-là.

— OK, ça va. Je vais le faire.

Elle me saute au cou et me colle un baiser appuyé sur la joue.

— Merci ! Merci ! Je te revaudrai ça ! Demande-moi n'importe quoi pour ton Axel, je le ferai !

— Ne rêve pas ! Je ne vais pas te ramener une vidéo de lui à poil !

Farah sourit puis redevient tout à coup sérieuse, comme si elle prenait conscience de l'enjeu. Je devine son angoisse.

— Et si jamais je le voyais dans un de ces... chefs-d'œuvre, ce serait vraiment grave ?

— Ça voudrait dire qu'il m'a menti et que je ne peux pas avoir confiance en lui, répond-elle, le visage fermé.

— Mais s'il ne le fait plus ? On a tous le droit de faire des erreurs, non ?

— Des erreurs, oui. Mentir, non !

Au fond, je me demande si mon amie n'espère pas un peu qu'il ne lui ait pas tout dit de son passé. Comme ça, elle aurait un prétexte pour le quitter.

Farah dit s'inquiéter de la réaction de ses proches s'ils apprenaient qu'elle sort avec un réalisateur de films X, mais je sais bien que c'est à elle que l'activité de Maxime pose le plus de problèmes éthiques. Pourtant, il semble la rendre heureuse.

Espérons qu'elle saura faire la part des choses.

Regarder des DVD cochons pendant trois heures d'affilée a des avantages, mais aussi des

inconvenients.

D'abord, pour me laisser me... *concentrer*, Farah s'est occupée de tous mes rendez-vous, y compris celui de madame Basson, qui en prend un toutes les semaines.

Elle dit chercher une maison depuis deux ans, mais nous avons bien fini par comprendre qu'elle cherchait surtout de la compagnie.

En soi, ce serait plutôt triste et nous serions prêtes à l'accueillir gentiment si cette vieille femme n'était pas la pire mégère que nous ayons jamais connue !

Parfois, si les gens sont seuls, c'est qu'il y a de bonnes raisons ! J'ai donc échappé aux sarcasmes de madame Basson et à une après-midi de labeur. Ça, c'est pour la liste des avantages.

Côté inconvenients, je ne peux plus regarder mon tube de rouge à lèvres sans en éprouver de l'excitation, ni croiser un client à la machine à café sans l'imaginer tout nu.

Évidemment, je passe les films en accéléré, mais contre toute attente, certains s'avèrent presque plus stimulants en avance rapide.

Je devrais peut-être en parler à Maxime le jour où je le rencontrerai...

Pour l'instant, je n'ai vu ni son visage ni aucune autre partie de son anatomie dans aucun des DVD que j'ai visionnés.

Ouf !

Je suis en train de regarder *Desperate Sex Wives*, dont le scénario ressemble à s'y méprendre à celui des *Visiteuses*, lorsque mon portable se met à vibrer sur mon bureau. Des images torrides accaparent instantanément mon esprit à ce simple son.

Il faut vraiment que je fasse une pause.

* *On se voit ce soir ?*

Tiens, un revenant !

Pour qui il se prend ? Et pour qui il me prend, *moi* ?

J'ai bien envie de refuser.

Je *dois* refuser.

Je *vais* refuser.

J'attrape mon portable pour l'envoyer bouler, mais c'est comme si mon pouce se retenait de taper le message. Est-ce que ça ne serait pas l'occasion de lui demander les réponses à toutes les questions que je me pose sur lui ?

Oui, je vais faire ça.

Je vais le revoir, mais uniquement pour lui fixer un ultimatum. Il devra me donner des détails sur sa vie et des explications sur son comportement, sinon je le dégage ! Je trouve mon propre prétexte très convaincant, mais mon entrejambe tout émoustillé trahit mes véritables intentions.

* *OK. Chez moi. 21 heures.*

Le temps de ranger un peu.

* *C'est où déjà chez toi ? Une adresse ?*

Qui a dit que les femmes n'avaient pas le sens de l'orientation ?

* *12 Square Arthur Rimbaud.*

Soudain, mon attention est attirée par un homme sur l'écran.

Il porte une casquette, mais... mes yeux ne cessent de faire des va-et-vient entre la photo d'identité posée sur mon bureau et l'image sur mon ordinateur.

Ça lui ressemble...

Ouais, on dirait presque son sosie...

Une minute...

Oh, non ! C'est lui !

Au secours ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à Farah ?

Stop ! Ne pas céder à la panique ! Il faut que je me calme. Il fait peut-être seulement de la figuration. Un livreur qui donne un colis à la femme à moitié nue. Rien de plus naturel. Il va lui faire signer un reçu

et s'en aller.

J'ai vu trop de films de ce genre durant les dernières heures pour croire vraiment à ce scénario, mais je me raccroche à cette idée, priant pour qu'il ne se déshabille pas.

Il retire sa veste.

Il a peut-être seulement chaud. Oui, il doit faire chaud chez la dame, sinon elle ne serait pas vêtue ainsi. Il va lui faire signer ce fichu reçu, remettre sa veste et partir.

À l'écran, Maxime s'approche de la femme et commence à l'embrasser tout en la caressant sous sa nuisette.

Quoi ?! Et le colis alors ?! Et le reçu ?!

Je me refuse à en voir plus. J'éjecte le DVD en appuyant à l'aveugle sur le bouton. De l'autre main, j'ai caché mes yeux pour ne pas avoir à regarder... des trucs dont Farah devrait être la seule à avoir connaissance ! Je remets le DVD dans son boîtier et le pousse le plus loin possible de moi.

Je me prends la tête entre les mains.

Hors de question d'annoncer ça à Farah ! J'en suis incapable. Elle sera trop déçue et trop gênée !

C'est mon amie, je n'ai pas envie de la voir anéantie et honteuse.

Non, je ne peux pas lui dire ça !

De toute façon, je ne suis pas certaine à 100 % que ça soit lui.

Il a peut-être un frère jumeau dont il ignore l'identité et qui fait justement lui aussi dans le porno ?

Ça arrive plus souvent qu'on ne le croit !

Et puis, je n'ai pas vu la suite... Peut-être qu'il remet les mains dans les poches de son jeans et repart après avoir fait signer ce fichu reçu à la jeune femme !

Je réfléchis un instant, puis pousse un profond soupir en laissant retomber mon front sur le bureau.

Il faut que je lui dise.

Farah me fait confiance.

De toute façon, je ne sais pas mentir. À l'instant où je la croiserai, ma collègue m'arrachera les vers du nez ! Si seulement je pouvais trouver un truc pour rendre la révélation moins brutale. Je n'ai même pas une rouquine à accuser !

La plaie !

Pourquoi est-ce que j'ai accepté de faire ça, déjà ?

Dire que je suggérais à Vanessa d'apprendre à dire non...

Et moi ? Quand est-ce que je m'y mets ?

**

Axel

Je suis assis par terre, adossé au tronc d'un grand chêne du parc qui encadre la maison de repos.

Mon portable dans la main, mon carnet rouge sur les genoux, je recopie l'adresse que Jennifer vient de m'envoyer. Je n'ai plus qu'à espérer que je n'oublierai pas de l'ouvrir ce soir.

Vous faites des progrès, m'a dit le docteur Delman.

Des progrès, vraiment ? J'ai plutôt le sentiment de régresser. Mais qu'importe, puisque je ne suis pas certain d'avoir envie de guérir complètement. Dire que j'occupais un poste à haute responsabilité dans la finance il y a encore quelques mois. Aujourd'hui, mes journées se résument à discuter avec de vieux grincheux et à prendre des cours de cuisine. Tout à l'heure, j'ai réussi à me souvenir de trois ingrédients à aller chercher dans le frigo.

Le fameux progrès dont parle le docteur Delman. Alors que la veille, je n'étais parvenu à retenir que deux produits entre le moment où j'ai quitté la cuisine et celui où j'ai atteint les réfrigérateurs entreposés à la réserve, à l'arrière.

Mon *accident* a endommagé ma mémoire immédiate. Je me souviens en revanche parfaitement de ma vie d'avant : mon travail, dont j'ai gardé le style vestimentaire, mes nombreuses conquêtes, ma réussite sociale... Je refuse de devenir un autre homme.

Certes, j'ai des petits soucis de mémoire, et alors ?

N'est-ce pas ce que j'ai toujours voulu, au fond ?

J'ai toujours été celui qui était capable d'escroquer un client légalement sans éprouver le moindre sentiment de culpabilité. Je flirtais avec des filles, couchais avec elles, oubliais leurs noms le lendemain matin. Finalement, mon accident ne m'a apporté qu'un prétexte pour pouvoir faire tout ça sans que quiconque ne puisse me le reprocher. Si je n'étais pas athée, j'en viendrais à me demander si un diable ne me punirait pas pour toutes mes frasques passées. Ou plutôt si un ange n'aurait pas accédé à mes vœux les plus intimes. Je veux prendre ce qu'il m'arrive comme une chance.

Ma famille m'a délaissé.

Tant mieux, je n'ai pas besoin de ces ringards. Ils m'ont placé dans cet établissement car, vivant seul, je représente, paraît-il, un danger pour moi-même.

Je peux oublier que j'ai mis quelque chose sur le feu, aller quelque part et ne plus savoir où je me

rends en cours de route...

Il n'y avait pas d'autre endroit où m'envoyer, car il existe très peu de centres spécialisés pour les personnes comme moi.

Même pour les riches !

J'attends donc ici qu'une place se libère dans un établissement parisien. Les exercices du docteur Delman sont censés me permettre de retrouver peu à peu mon indépendance en attendant. Mais les améliorations évoquées par le médecin ne sont pas assez fulgurantes à mon goût.

Je suis impatient.

Il ne me manque plus que de pouvoir vivre à nouveau seul pour être tout à fait heureux. Je n'ai plus de responsabilités, plus de comptes à rendre à personne. N'est-ce pas la liberté à laquelle aspire chaque homme ?

Je me suis fixé des règles pour profiter au mieux de ce *don* qui m'a été octroyé : je ne dois m'encombrer d'aucun sentiment, d'aucune attache.

J'ai l'impression de démarrer une nouvelle vie où aucun de mes actes n'a de conséquences. Seule ombre au tableau : cette femme que j'ai rencontrée à la maison de retraite. Son image persiste dans mon esprit.

J'étais persuadé qu'après avoir couché avec elle, je l'oublierais comme toutes les autres, mais son souvenir accapare mes pensées.

Putain !

Je n'arrive pas à me rappeler que j'ai mis du parfum il y a moins de trente secondes, mais cette femme que j'aimerais oublier, qu'il *faudrait* que j'oublie, squatte la dernière parcelle disponible dans ma mémoire, sans y avoir été invitée !

Je me rappelle parfaitement notre nuit torride.

Trop parfaitement.

Dans les moindres détails.

Le grain de sa peau, son odeur, son goût...

Sentant l'excitation pointer dans mon pantalon, je chasse vivement ces pensées obscènes de mon esprit.

De toute façon, le problème sera bientôt réglé, je vais passer une seconde nuit avec elle et je finirai bien par me lasser. Je tente de m'en persuader, mais ma perte de mémoire n'affecte que les événements qui viennent de se produire. Le plus souvent, je peux oublier les trente dernières secondes de ma vie, voire plusieurs minutes, mais jamais plus.

Une petite voix au fond de moi essaye de m'avertir.

Plus tu verras Jennifer mon pote, plus elle t'obsédera !

Comme à mon habitude, je choisis de l'ignorer. De toute façon, je n'arrive pas à lutter contre cette envie irrésistible de la revoir. Au pire, elle devinera bien qu'il y a quelque chose qui cloche chez moi et partira en courant. Je m'étonne d'ailleurs qu'elle s'intéresse encore à moi. Elle m'a appris que je lui avais posé un lapin. Je ne me souvenais même plus que je lui avais donné rendez-vous.

Quelle femme supporterait ça ? Sans doute ne l'avais-je pas noté dans mon carnet ou avais-je oublié de l'ouvrir et de le lire.

Je pourrais aussi mettre des alertes sonores sur mon portable, mais le docteur Delman le déconseille, car je dois entraîner ma mémoire.

Et puis, il faudrait déjà que je n'oublie pas constamment mon téléphone !

En plus, j'ai dû lui poser vingt fois les mêmes questions. Je ne peux quand même pas sortir mon calepin pendant un rencard et écrire un rapport tout en prenant un verre avec elle !

C'est sûr, cette histoire avec Jennifer sera bientôt du passé.

Je tente de me convaincre que c'est une bonne chose, mais ne peux m'empêcher de tourner les pages de mon carnet pour revenir à celle où je l'ai dessinée.

Mes doigts glissent sur le papier, tracent le contour de son visage angélique, s'attardent sur ses lèvres.

Putain ! Il faut que je me sorte cette fille de la tête ! Il faut que je sorte d'ici !

Comment occuper mon esprit à autre chose dans un endroit pareil ?

Pendant que j'accuse la maison de repos d'être coupable de mes sentiments, la petite voix revient à la charge :

« Écoute, cet endroit n’y est pour rien ! Tu pourrais être à des milliers de kilomètres avec toutes les activités du monde, que ça ne changerait rien ! Tu l’auras toujours dans la tête mon gars ! »

Oui. Je l’ai dans la peau.

Je la ressens jusque dans mes organes.

Jennifer

Il est 21 heures 30.

Je m'impatiente en attendant toujours Axel chez moi.

Note pour plus tard : si nous sommes toujours ensemble à Noël, lui offrir une montre !

Encore ensemble à Noël ? On n'est même pas ensemble maintenant, alors qu'on avait rendez-vous !

Il est temps de redescendre sur Terre !

Je me reproche ma bêtise, en faisant les cent pas dans mon loft. Pour l'occasion, j'ai revêtu ma robe bleue électrique. Celle dans laquelle je ne me déplace pas comme un manchot... et qui sera plus facile à relever... Pour ça, il faudrait qu'il se dépêche un peu !

Je sens ma libido, pourtant boostée par des heures de visionnage pornographique, retomber à mesure que les minutes s'égrainent.

Je vérifie mon téléphone portable pour la énième fois.

Pas de message.

Pas d'appel.

J'ai envie de HURLER de frustration.

C'est si compliqué de passer un coup de fil ? Ou de taper quelques mots sur un clavier ? Ce n'est pas sorcier ! J'ai même réussi à le faire pendant que je matais un film porno, tout à l'heure !

À court de Nutella, je me suis attaquée à mes ongles. J'ai une crampe à la main à force de tenir mon portable. Je relève les yeux vers la pendule.

21 heures 45.

Je soupire, ne sachant plus très bien si j'aimerais que le temps passe plus vite ou au contraire qu'il recule.

Si, réflexion faite, je voudrais qu'il ne soit que 20 heures 45. Comme ça, Axel ne serait pas encore en retard et je n'aurais pas perdu toute dignité !

La sonnerie de l'interphone m'arrache à mes pensées. Je me lève d'un bond, lisse ma robe, humecte mes lèvres. J'ai retrouvé le sourire en un clin d'œil. À peine trois quarts d'heure de retard ?

C'est pas si grave.

Il a sûrement été retenu au travail ou pris dans la circulation... Le pauvre.

Il doit être affreusement embarrassé après le lapin qu'il m'a posé la première fois...

Je décroche le combiné.

— Jen ? Je ne te dérange pas ? T'es seule ?

Farah !

Je lui ouvre et m'écroule sur mon canapé. Elle me retrouve avachie lorsqu'elle entre dans l'appartement.

— Je te dérange ! T'attendais quelqu'un ? s'exclame-t-elle en découvrant ma tenue.

Elle esquisse un pas en arrière, faisant mine de repartir.

— Reste. Il ne viendra pas.

— Axel ?

— Ouais.

— Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez lui ?

— Sa montre !

Farah décoche un léger sourire. Je remarque seulement alors ses yeux bouffis.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? C'est cette histoire de films olé-olé qui te met dans cet état ?

— On s'est disputés. C'est fini.

Elle renifle.

— Oh, je suis désolée.

Je prends mon amie dans mes bras.

— J’avais prévu une bouteille de champagne pour mon rendez-vous, ça te tente ?

Farah hoche la tête alors que je me suis déjà levée pour aller la chercher.

— Moi aussi, je suis désolée pour toi et Axel.

Je feins l’indifférence.

— Pff. Il faut pas, j’ai passé plus de temps à l’attendre depuis notre rencontre qu’avec lui ! À part peut-être quand on est restés bloqués dans le même ascenseur ! C’est bien qu’il y a un truc qui cloche !

Je remplis deux flûtes à ras bord.

— Ce que je ne comprends pas, c’est pourquoi il me rappelle à chaque fois, s’il n’a pas envie de me voir ?

Farah hausse les épaules. Visiblement, elle n’en sait pas plus que moi.

Mon portable se met soudain à sonner. Aussitôt, je me jette dessus, sous le regard narquois de ma copine.

Au moment où je découvre le message sur l’écran, Farah voit mon excitation retomber comme un soufflé.

— C’est pas Axel, c’est ça ? devine-t-elle.

— Non. C’est un texto de Jérémy. Apparemment, lui et la rouquine c’est du passé. Je lui manquais trop.

Je relève la tête. Nous nous regardons et reprenons à l’unisson :

— Elle l’a largué !

Évidemment, une rouquine, ça ne se fait jamais larguer !

Nous éclatons de rire.

— Les hommes sont si prévisibles ! constate Farah après avoir retrouvé son calme.

Je hausse un sourcil.

— Oui. Bon. Je te le concède, pas ton Axel, mais les autres, si !

— Maxime me semble être tout sauf prévisible, osé-je à voix basse.

— C’est un menteur ! C’est une caractéristique assez présumable chez les hommes, je trouve !

Je n’insiste pas, redoutant les accès de colère de mon amie, tout aussi tonitruants que ses éclats de rire.

C’est au tour du téléphone de Farah de sonner.

La propriétaire du portable part frénétiquement à sa recherche dans son sac à main.

J’en profite pour lui rendre son sourire moqueur de tout à l’heure.

Si les hommes ont des réactions prévisibles, il semble bien que dans certains cas, les femmes aussi adoptent toutes un comportement similaire.

— Max ?

— Manon.

Elle bascule son téléphone sur haut-parleur et les sanglots de la jeune maman emplissent l’appartement.

Au milieu des reniflements, spasmes et larmes, nous comprenons que Manon est au bord, ou plus exactement en plein milieu, de la crise de nerfs, ne supportant plus d’être enfermée à la maison à jouer les mères parfaites.

Chacune notre tour, nous décrivons notre situation, rendant celles des autres un peu plus tolérables.

Fous rires, larmes de joie, de peine et gorgées de champagne au goulot.

— Virtuelles pour Manon ! les absents ont toujours tort ! déclare-t-elle, provoquant une nouvelle crise de rire se succèdent à un rythme effréné.

À la fin de la soirée, Farah décroche le titre de la relation la plus cocasse, Manon l’oscar de la femme la plus courageuse-et-pleurnicheuse-en-même-temps, et j’obtiens un César d’honneur pour avoir réussi à entretenir une relation – certes courte – avec l’homme invisible !

Révélations et complications

Jennifer

Je me réveille avec la gueule de bois. Du moins, c'est l'impression que j'ai. Pourtant, je n'ai bu que du champagne hier soir. J'ai toujours pensé que ce n'était pas une boisson très alcoolisée...

Ou peut-être que ce sont les bulles qui me font un drôle d'effet...

Ou bien je suis juste crevée d'avoir bavassé toute la nuit avec les filles...

À moins que je n'aie pas assez mangé hier...

Peut-être que le *fiasco Axel* me file la migraine...

Peut-être que je ferais mieux d'arrêter de me prendre la tête et d'avaler du paracétamol !

Je me redresse dans mon lit, grognant de l'effort surhumain que cela implique. Je bâille exagérément puis passe une main dans mes cheveux ondulés. Mes doigts restent coincés dans mes mèches brunes emmêlées.

Je grimace.

Ma chevelure mi-longue est pleine de nœuds, rappelant celle d'une poupée victime des expériences d'une fillette sadique. Je lisse une mèche entre mes doigts et la place devant mes yeux rougis et encore à moitié clos pour l'étudier. D'un point de vue strictement capillaire, j'ai tout hérité de ma mère. Celle-ci ne cesse de me répéter que mes *ondulations sensuelles et sauvages* sont une arme de séduction redoutable. Mais lorsque j'essaye de les dompter en chignon pour une soirée spéciale, j'en doute. Et ce matin plus que jamais.

J'aperçois de mes yeux bruns, voilés par la fatigue, des résidus non identifiés dans mes cheveux. Peut-être des éclaboussures de champagne séchées ou des sécrétions lacrymales de Farah qui s'est sans doute mouchée dans ma crinière.

Réflexion faite, il y a plus pressé que ma migraine.

Il me faut une bonne douche.

Et deux couches de shampoing démêlant !

Tout en continuant à bâiller, je me lève et me dirige d'un pas traînant vers la salle de bains. Je passe devant le miroir. Mon visage n'a rien à envier à l'état lamentable de mes cheveux. Le mascara qui a coulé en dessous de mon œil accentue encore mes cernes. Du moins, j'ose espérer que les affreux traits noirs qui marquent deux grosses poches sous mon regard sont bien des restes de maquillage car j'aurais beau dévaliser *Sephora*, je n'aurais jamais assez d'anticernes pour cacher tout ça !

Je tiens ma mauvaise circulation sanguine de mon père.

Ou de ma grand-mère.

Ou de mon arrière-grand-mère.

En tout cas, du côté paternel. Ma mère est catégorique. Tout comme pour la cellulite.

Bon, pour être honnête, sur ce coup-là, je ne suis pas sûre de pouvoir accuser mon père non plus, ni même les femmes de la famille de ce dernier.

Je parierais sur l'ADN dévastateur du Nutella !

Je retire mon vieux pyjama de déprime et le pose sur une étagère à côté du lavabo plutôt que dans le panier à linge sale.

Il pourrait encore servir aujourd'hui.

Aujourd'hui ?

Quel jour on est, d'ailleurs ?

Ah oui, vendredi.

Espérons que Farah se soit réveillée plus tôt que moi pour ouvrir l'agence !

Je me dépêche tout de même de me préparer dans l'hypothèse où ma collègue serait aussi victime des effets des bulles de champagne.

Lorsque je passe la porte de l'agence immobilière, je retrouve Farah, fidèle au poste, en train d'essuyer de la poussière imaginaire à l'aide de son chiffon fétiche.

Là, sur le seuil de la porte, j'ai alors une révélation : ça n'aurait pas pu marcher entre Maxime et elle. Farah est bien trop à cheval sur la propreté !

Le rapport est bien là ! Les hangars froids, poussiéreux, les microbes qui se transmettent à la vitesse de l'éclair, les poignées de main avec les acteurs... Il aurait fallu qu'elle installe un sas antibactérien à l'entrée de son appartement.

J'inscris cet argument dans un coin de ma tête pour quand il sera temps de rassurer Farah sur le bien-fondé de sa séparation.

Je culpabilise un peu de leur rupture puisque c'est moi qui ai dû rapporter les *exploits* de son Jules.

Mais pour l'instant, Farah n'en est pas aux regrets, elle est dans la phase grand nettoyage, au sens propre, comme au figuré.

Elle fait le ménage dans sa vie.

Je ferais bien d'en prendre de la graine.

Pourquoi chez moi les soucis riment avec pyjama de déprime, exil sur canapé et gavage au Nutella, tandis que chez d'autres, à l'instar de Farah, un coup de blues est synonyme de maniaquerie, grosse remise en question et...

Oh ! Mes yeux se posent sur le crâne entièrement rasé de mon amie.

... *nouvelle coupe* ? *Waouh* !

Comment j'ai fait pour ne pas remarquer ça dès que je suis entrée ?

— Ça te va bien, cette nouvelle coiffure !

On ne dit pas le contraire à une copine sortant à peine d'une relation amoureuse compliquée.

N'empêche que cette nouvelle tête lui va bien, pour de vrai ! Elle paraît rajeunie et ressemble à une Rihanna sûre d'elle et rebelle. La couleur ébène de son crâne brille autant que les bibelots qu'elle astique depuis plusieurs minutes.

— Ah oui, ça..., j’avais envie de changer de tête.

Elle a répondu sur le ton désinvolte de la fille qui s’est juste coupé les pointes. Sauf que chez elle les pointes en question font vingt centimètres !

Et quand est-ce qu’elle a pu avoir le temps de changer de tête ?

Je note mentalement de redemander son numéro de téléphone à mon amie au cas où elle aurait changé de coordonnées et déménagé pendant la nuit !

Au moins, elle semble avoir gardé le même job !

— Je me suis dit que ça serait plus facile d’entretien, poursuit-elle du même ton détaché.

Je ne bronche pas, argument incontestable oblige.

Je marque une minute de silence. En souvenir de celle qui fut la seule personne à comprendre mes galères capillaires : ma copine Farah avec ses cheveux crépus. Puissent-ils reposer en paix.

Ou mieux, mener une seconde existence sur la tête de fêtards ayant fait l’acquisition d’une perruque afro à la Jackson Five !

Amen.

Ma minute de nostalgie passée, je m’installe à mon bureau pour travailler. Il faut bien le faire de temps en temps, et l’activité aura le mérite d’occuper mon esprit.

Après trois bonnes heures de gestion administrative, entrecoupées de quelques appels téléphoniques, j’ai la sensation d’avoir les idées aussi rangées et claires que mon bureau.

J’entraperçois quelques instants ce que ce doit être de vivre dans la tête de Farah.

C’est pas mal...

Calme...

Très calme...

Mais éreintant !

Et puis on fait quoi, quand on est une Farah et qu'on a remis chaque chose à sa place ?

Je déteste cette sensation de vide que je ressens en ce moment. L'image d'un pot de Nutella géant s'imprime dans ma tête.

Pas si facile de jouer les Farah...

Que ferait-elle à ma place maintenant ? Je ne vais quand même pas me tondre les cheveux, si ? N'importe quoi !

Je deviens folle de seulement songer à une bêtise pareille !

Le crâne rasé c'est comme les robes bustier, les piercings et la ponctualité : ça va très bien à certains, mais sur moi, il y a manifestement incompatibilité !

Pas besoin d'en avoir fait l'expérience pour être convaincue. Un petit peu d'imagination suffit. J'ai juste besoin de me visualiser avec la boule à zéro pour décréter que ce n'est définitivement pas une bonne idée.

Même la vision, pourtant fort plaisante, de la tête de ma mère s'étirant de plusieurs kilomètres en me découvrant ainsi ne peut pas me faire hésiter.

Trop moche !

Pourvu que je ne doive jamais subir de radiothérapie !

Quoi !?

Voilà que je deviens complètement superficielle !

Au secours !

Fidèle à ma philosophie de vie basée sur l'équilibre entre les bonnes et les mauvaises actions, je décide de rendre visite à mon grand-père, avant que mon cerveau ne commence à douter de ma vertu.

J'avertis ma collègue de mon intention de quitter l'agence pour l'après-midi. Information que le bourreau de travail accueille avec le sourire. Voire du soulagement.

Je sais pertinemment que j'aurais à peine refermé la porte derrière moi que mon associée dégainera son chiffon.

Quand elle est dans cet état-là, rien ne l'arrête.

Je songe un instant que ce n'est pas très sage de la laisser seule pour tenir le bureau, elle serait capable d'essayer un client ! Mais le bras de Farah commence à fourmiller d'impatience et je n'ai finalement pas le cœur à la priver de son ménage.

En chemin, j'appelle Léon pour le prévenir de ma venue, histoire de ne pas revivre le même scénario que la dernière fois.

Ou pire.

Les deux amoureux, nus dans la chambre de mon papy !

Brrr...

J'en ai des frissons rien que d'y penser. Je ne serai pas à la maison de retraite avant quinze minutes au moins. Largement de quoi se rhabiller, même quand on souffre d'un peu d'arthrose.

Par habitude, je me remets du rouge à lèvres tout en conduisant.

Mon grand-père, distrait par sa nouvelle petite amie, ne le remarquera sûrement pas, mais qu'importe.

Alors que j'arrive sur le parking de la maison de repos, des trombes d'eau s'abattent sur ma voiture, résultats d'une matinée de chaleur écrasante.

Je me gare au plus près du bâtiment, mais je n'ai pas de parapluie et les quelques mètres qui me séparent encore de l'abri suffisent à tremper mes vêtements et mes cheveux.

J'entre dans l'établissement avec précipitation. Des gouttes d'eau ruissellent de mes cheveux et mouchettent la moquette dans l'entrée.

On pourrait me suivre à la trace.

La réceptionniste assise à l'accueil ne lève même pas les yeux. J'avance vers le grand salon où j'ai convenu de rejoindre Léon.

J'ai mis toutes les chances de mon côté : appel quinze minutes en avance + rendez-vous dans un lieu de

vie ouvert à tous les résidents = limitation du danger de tomber sur une situation gênante.

Sauf que je n'avais pas prévu que mon tee-shirt blanc soit trempé par la pluie.

Pour le coup, c'est moi qui risque de provoquer un moment embarrassant !

Le tissu mouillé est plaqué sur ma poitrine généreuse et est devenu transparent, dévoilant mon soutien-gorge rouge. Dans ma tête, j'entends la voix de ma mère me sermonner.

Oui ! Je suis au courant que sous du blanc ça ne se fait pas, mais je n'avais plus que ça à me mettre. Et oui, c'est vrai que ça n'arriverait jamais à Farah, évidemment !

Je chasse la voix de ma mère de mon esprit. Décidant d'assumer, j'avance la tête haute comme si de rien n'était, priant intérieurement pour que la grosse majorité des résidents soient à moitié aveugles. Je ne demande pas la lune, après tout, je suis dans une maison de retraite ! Heureusement, le grand salon est presque vide.

Léon est attablé au fond de la pièce et étudie le journal quotidien.

Une vieille dame tricote dans un fauteuil capitonné dans le coin à gauche.

Un monsieur roupille la bouche ouverte sur un autre siège.

À moins que...

J'avance, un peu inquiète et passe devant le vieil homme, les sourcils froncés. Un ronflement tonitruant me surprend et me fait sursauter.

Ouf, il est en vie.

Léon relève les yeux de son journal en entendant mes talons se rapprocher.

Son visage s'illumine.

Malgré son âge, il a conservé des traits enfantins : un peu joufflu, des fossettes et des yeux très clairs. Son crâne dégarni et son air innocent — mais j'ai appris à mes dépens qu'il ne fallait pas s'y fier — finissent de lui donner une allure de poupon qu'on a envie de cajoler.

Je l'embrasse sur la joue avant de m'asseoir en face de lui. Nous discutons du temps qu'il fait, des derniers ragots — que l'aventure de Léon avec une autre pensionnaire doit beaucoup alimenter même s'il se garde bien de m'en parler — et des actualités.

Un silence s’installe un peu plus tard et je laisse mon attention s’égarer un peu.

— Il n’est plus là, dit-il soudain de sa voix éraillée.

— Comment ? Qui ça ? répliqué-je en le regardant de nouveau.

— Le jeune homme. Axel... ou quelque chose comme ça...

Axel ?

Mon cœur fait des bonds dans ma poitrine. Je tente de rester calme malgré l’agitation qui s’est emparée de moi subitement.

Comment mon grand-père le connaît-il ?

Pourquoi me parle-t-il d’Axel ?

Et qu’est-ce qu’il veut dire par : *il n’est plus là* ?

Est-ce qu’il vient de passer et qu’ils ont failli se croiser ?

Est-ce qu’il me cherchait, *moi* ?

OK ! Il faut que je commence à réorganiser mes pensées. Une question à la fois.

— Tu connais Axel ? demandé-je sur le ton le plus détaché possible.

Espérons que le gène de discrétion ne soit pas héréditaire. Si mon intérêt pour Axel transparaît autant dans ma voix que celui de Léon pour sa nouvelle amie dans ses yeux, alors je peux aussi bien crier dans un mégaphone que j’ai couché avec lui !

Comme pour jouer un peu plus avec mes nerfs, mon papy prend tout son temps pour répondre.

Il se racle la gorge et est pris d’une soudaine quinte de toux.

— J’ai vu que t’es partie avec lui l’autre jour, dit-il enfin.

Pour la discrétion, je repasserai !

J’attends qu’il veuille bien m’en dire plus, mais je suis finalement obligée de le relancer :

— Mais tu lui as déjà parlé ?

— Ben oui, je lui ai déjà parlé ! Quand même, j’suis pas un sauvage ! Et puis, il nous faisait un peu de peine, ce petit, malgré son sale caractère... C’est quand même malheureux d’être dans cet état à cet âge...

De quoi parle-t-il ?

Quel état ?

Je choisis de poser une autre question, le temps d’essayer de comprendre ce qu’a voulu dire mon grand-père.

— Et pourquoi tu dis qu’il est parti ?

— Ben, il paraît qu’ils ont fini par lui trouver un centre spécialisé. Ils l’ont transféré hier soir à Paris, je crois.

J’ai de plus en plus de mal à suivre le fil de la conversation. Manifestement, nous ne sommes pas en train de parler de la même personne, ou bien mon papy Léon commence à devenir sénile.

— Je suis pas dingue, tu sais !

Je me rends compte que je le regardais avec un mélange de pitié et d’inquiétude, comme on contemple un fou.

Je me ressaisis.

Mon grand-père est encore très alerte pour quelqu’un de son âge. Ce n’est pas sa nouvelle copine qui dirait le contraire.

— Il t’en a pas parlé, pas vrai ? Pff... C’est un sacré numéro, ce gars-là !

— Parlé de quoi, papy ?

Maintenant, c’est à son tour de m’observer avec un air attendri et préoccupé.

— Il a des problèmes de mémoire. Il oublie plus de trucs que René, il paraît !

René, c’est un ami de Léon. Celui que j’ai failli enterrer tout à l’heure parce que je l’ai découvert, somnolant, la bouche ouverte.

J’ai beau faire des efforts, je n’arrive pas à faire la comparaison entre le vieux monsieur à moitié mort et Axel.

Je me retourne pour observer le retraité qui souffre d'un début d'Alzheimer.

Non, décidément, je ne vois pas le rapport. Mon grand-père doit se tromper.

— Un problème de mémoire immédiate apparemment, poursuit cependant Léon. Il oublie surtout les gestes du quotidien qu'il vient de faire. Une fois, il a vidé le ballon d'eau chaude en prenant je-sais-plus-combien de douches d'affilée ! Il vide sa bouteille de parfum tous les matins. Il oublie de prendre son petit-déjeuner ou il mange trois fois. Parfois même, il ne pense pas à s'habiller !

Ça y est, ça a fait tilt dans ma tête.

Oublier de s'habiller. Axel en caleçon dans l'ascenseur de la maison de retraite !

Tout ça est bien réel !

Ce que Léon est en train de me dire est vrai !

J'aurais préféré qu'il soit strip-teaseur !

Mon Dieu !

Comment ai-je fait pour ne pas m'en rendre compte !

Comme s'il devinait mes questions, Léon continue ses explications :

— Par contre, il se souvient très bien des choses qui sortent un peu de l'ordinaire et au bout d'un moment, il se rappelle des personnes ainsi que de leurs histoires. Il a seulement du mal à enregistrer le moment présent. Drôle de maladie, conclut-il en soupirant.

Je suis incapable de parler pendant quelques instants. Puis, j'essaye de me ressaisir. Je prends congé de mon papy en prétextant un truc à faire pour donner le change, mais il n'est pas dupe.

Dehors, l'orage a cessé.

Je remonte dans ma voiture et reprends la direction de chez moi.

Je regarde à peine la route, les images de mes différentes rencontres avec Axel défilant devant mes yeux.

Notre rencontre à la maison de retraite... il y résidait !

Son brusque changement d'attitude lorsque nous nous sommes séparés... une absence, très certainement !

Le fait qu'il n'ait pas de voiture... impossible de conduire dans son état, trop dangereux !

L'oubli de mon prénom et de nos rendez-vous... la maladie !

Le carnet où il m'avait dessinée... son outil pour pallier ses absences !

Toutes les pièces du puzzle s'imbriquent parfaitement. Comment ai-je fait pour être aussi aveugle ? Mais il reste des questions en suspens. Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? Et pourquoi ne pas m'avoir prévenue qu'il s'en allait ?

Les révélations de Léon remettent tout en cause. Je m'étais préparée à pleurer sur mon sort et à vociférer sur la goujaterie d'Axel pendant quelques jours jusqu'à ce que je l'oublie parce qu'un con comme lui ne vaut pas la peine que je me mette dans des états pareils. Voilà que maintenant j'apprends qu'il avait de bonnes raisons pour expliquer son comportement. Je ne sais plus où j'en suis, mais une chose est sûre : il ne va pas être aussi aisé d'oublier un homme qui n'est pas si salaud que ça.

J'en viendrais presque à espérer avoir la même maladie que lui pour pouvoir passer plus facilement à autre chose.

Coup de folie

Jennifer

Au volant de ma Mini, je me rends chez Vanessa en fredonnant l'un de mes morceaux préférés du moment.

J'ai baissé la vitre côté conducteur pour profiter de l'air rafraîchi en ce début de soirée.

Adam Levine des Maroon 5 s'époumone dans mon autoradio avant de s'évanouir dans la nuit tombante par le carreau à moitié ouvert.

Mes cheveux qui flottent dans l'air, j'essaye de profiter de l'instant, d'oublier pour un temps mes tracas et mes interrogations. Je ne me soucie même pas du vent qui ne manquera pas d'emmêler mes boucles.

Une fois par mois, nous avons pris l'habitude avec les filles de nous retrouver chez l'une d'entre nous pour dîner.

Ce soir, c'est le tour de la plus jeune.

Autant dire qu'on ne va pas beaucoup manger.

Je me suis resservie deux fois à midi. En prévision.

J'ai revêtu une jupe courte légèrement évasée, un haut imprimé à fleurs en mousseline, une veste en jean et une paire de sandales à talons hauts.

Je suis plutôt bien apprêtée, même si nous n'avons pas prévu de sortir, à moins qu'il ne faille aller faire quelques courses pour remplir le frigo de Vanessa.

Et puis, mes copines méritent bien que je fasse un effort vestimentaire.

En plus, j'étais trop heureuse de remettre mon petit top. J'ai enfin regarni ma penderie cet après-midi après avoir fait trois tournées de lessives. Je n'avais plus le choix, je venais de renverser du café sur mon *pyjama de déprime*.

Ma mère prétend que je suis paresseuse, une autre des nombreuses qualités soi-disant héritées de mon

père. Mais j’objecte que je travaille mieux dans l’urgence. Je ne suis jamais aussi efficace que lorsque je me retrouve au pied du mur. Déjà, à l’école, les meilleures dissertations que je rendais étaient celles rédigées d’une traite la nuit précédant la date butoir.

Ce soir, je me sens d’humeur festive. Quitter ma tenue négligée, me pomponner, changer d’air m’a fait le plus grand bien.

Tout à l’heure, j’ai même arrêté de songer à Axel.

À son comportement.

À ses yeux.

À ses mains.

À sa bouche.

Je n’ai plus vu son image pendant quelques instants alors que je faisais tourner une machine, tout en écoutant la télévision, tout en entendant parler ma mère au téléphone. Certes, il m’a fallu saturer mon cerveau de beaucoup de bruits en simultané pour arriver à le chasser de mes pensées.

D’ailleurs, son souvenir s’est immédiatement réapproprié mon esprit dès qu’un peu d’espace s’y est libéré. Mais je suis persuadée que c’est un début prometteur. Et j’espère bien que trois copines hystériques, enfermées dans un petit studio, parviendront à concurrencer le niveau sonore cumulé d’un tambour de machine à laver, d’une chaîne de télé diffusant des clips musicaux et de la voix perçante de ma mère.

Allez les filles, on peut le faire !

Ça n’est pas le voisin de Manon qui dirait le contraire. Il paraît qu’après s’être plaint du bruit que nos réunions faisaient parfois. Il s’offusque même des cris du bébé, la nuit. Maintenant que j’y pense, j’aurais peut-être dû lui demander d’amener Louise ! En plus, la petite aurait pu régurgiter à nouveau sur sa marraine. C’est un spectacle que je regrette de ne pas avoir immortalisé !

Je gare ma Mini devant l’immeuble de Vanessa et sors de ma voiture sans oublier la bouteille de vodka que notre amie m’a demandé de lui rapporter. Farah et Manon ont dû avoir droit aux gâteaux apéro et aux sushis.

Ou aux pizzas ?

Je tente de deviner avec quoi peut bien s'accorder la vodka... mais à part la pomme et le caramel, je ne vois pas très bien.

Soudain, je me demande de quoi j'ai l'air en train de me balader, seule, une bouteille à la main, et me dépêche d'entrer dans l'immeuble.

Vanessa m'ouvre la porte et m'accueille chaleureusement. Les invitées sont déjà toutes arrivées. Elle porte une robe noire ultra moulante qui épouse parfaitement sa silhouette svelte et contraste joliment avec ses extensions blondes. Elle me conduit dans le salon où les autres sont en pleine conversation.

Manon s'est maquillée pour l'occasion. Je me penche pour l'embrasser. La jeune maman est restée assise sur le canapé, pressant un coussin contre son ventre. C'est une technique qu'elle a inventée pour camoufler ses prétendues rondeurs post-grossesse. Au restaurant, elle utilise la même stratégie avec la nappe et lorsqu'elle se promène dans la rue, elle ne se déplace jamais sans sa poussette ou son porte-bébé, peu importe que Louise soit chez la nounou, pour dissimuler son ventre. En revanche, elle ne nous a pas encore dit comment elle faisait pour aller à la piscine.

Une bouée ?

Je salue aussi Farah, même si je l'ai vue toute la journée au travail. Puis, pendant que je retire ma veste en jean et me mets à l'aise, ma collègue reprend la narration de son anecdote. Elle reste debout et fait de grands gestes tout en racontant de son accent chantant :

— ... Ma tante m'a aperçue hier soir dans la rue. Elle n'est pas venue me voir, mais elle a tout de suite vu mon crâne rasé et, évidemment, elle s'est imaginé que j'avais un cancer, que je faisais de la chimio et que je l'avais dissimulé à tout le monde ! Et vous savez comment vont les nouvelles dans ma famille, hein ?

Nous acquiesçons, amusées.

— ... Donc, quinze minutes plus tard, ma mère était chez moi, pleurant toutes les larmes de son corps, brandissant la carte de visite d'un soi-disant *guérisseur de maladies incurables* et un tas de foulards pour cacher mon crâne !

— Euh... Pardon, mais comment ça peut exister, un guérisseur de maladies *incurables* ? ironise Manon.

— C’est ce qu’il avait fait imprimer sur sa carte ! Le pire, c’est que j’ai mis plus de temps à la convaincre que je n’avais pas de cancer que la rumeur n’en a mis pour faire deux fois le tour de ma famille. Et je vous rappelle qu’on est treize frères et sœurs, quand même ! J’ai passé ma soirée à faire des démentis ! J’ai même pensé un instant à faire une publication officielle sur Facebook ! Mais avec ma famille ça sert à rien. Butés comme ils sont, ils se seraient imaginé qu’on avait piraté mon compte ! Et comme si ça ne suffisait pas, une fois rassurée, ma mère s’est mise à m’engueuler comme c’est pas permis pour leur avoir foutu une trouille pareille et pour avoir osé tondre mes cheveux ! Selon elle, Dieu m’a donné des cheveux pour une bonne raison et je m’expose à son châtiment !

Heureusement qu’elle n’était pas au courant des activités de l’ex-petit ami de sa fille.

Vanessa nous sert dans de jolis verres à cocktails qu’elle a décorés d’une rondelle de citron. Il faut reconnaître qu’elle sait recevoir lorsqu’il s’agit de prendre l’apéritif.

Mais il n’était pas question de dîner ?

J’ai beau regarder sur la table, je ne vois que des chips. Dans la cuisine, le four est éteint, les plaques de cuisson aussi et aucune odeur de *vraie* nourriture n’embaume mes narines. Apparemment, la vodka se marie bien avec...

Rien !

Hormis... des chips au fromage !

Ah oui, et une tranche de citron !

Plus tard, la conversation dévie naturellement sur les déboires sentimentaux de Farah ainsi que les miens. Je leur apprends la maladie d’Axel.

— Waouh ! T’as vraiment le don pour dénicher des cas particuliers ! plaisante Manon.

— Le pauvre ! Ça doit être super dur pour lui ! le plaint Vanessa.

— Quoi, le pauvre ? Il aurait quand même pu lui dire, non ? Pourquoi il lui a menti ? Il n’avait pas le droit de lui cacher un truc pareil ! s’emporte Farah, manquant de renverser son verre qu’elle tient dans la main droite.

Je me demande si ma copine est en train d’essayer de prendre ma défense ou bien si elle a transféré

toute sa rancœur envers Maxime sur *mon* Axel.

— Tu nous as bien caché que tu avais un cancer, toi ! plaisante Vanessa pour détendre l’atmosphère.

L’effet est réussi. Farah sourit, s’apaise et s’assied enfin. Nous nous serrons toutes les quatre sur le canapé. J’ai soudain très chaud à cause de notre proximité, de plus, l’alcool joue en ma défaveur. Mais c’est une chaleur agréable, enveloppante et rassurante. Entourée de mes amies, discutant avec légèreté de leurs soucis, je me sens bien.

Alors que Farah s’est lancée dans un discours anti-Maxime, Vanessa met les pieds dans le plat :

— Tu devrais l’appeler.

— Quoi !? T’écoutes ce que je te dis ou quoi ? Ce type est le pire des salopards !

— Non. Il a juste fait une ou deux conneries quand il était plus jeune et il fait un métier que t’as un peu de mal à digérer. Personne n’est parfait. N’empêche qu’il était prêt à changer de carrière pour toi. Et surtout, t’es complètement accro à lui ! Ça crève les yeux.

Farah en reste bouche bée. Elle nous regarde, Manon et moi, par-dessus l’épaule de Vanessa. Nous ne bronchons pas et baissons les yeux.

— Alors vous pensez toutes ça ?

Silence...

Vanessa repart à la charge :

— Bien sûr qu’on l’a toutes vu. On te connaît assez pour savoir quand tu es accro à quelqu’un ! Et on ne t’a jamais vue comme ça.

Farah ouvre la bouche pour protester, mais finit par la refermer, vaincue.

— Vous êtes marrantes, vous croyez que c’est facile, vous ? dit-elle plus doucement. En plus, je ne peux décemment pas rester avec un mec que Jen a vu à poil ! blague-t-elle.

— J’ai bien couché avec un de ses ex, moi.

— Pas sûre que tu devrais t’en vanter, Vaness ! Et puis, je ne l’ai pas vu nu ! J’ai éteint avant !

— Ah ! Tu vois ! rétorque la blonde triomphante.

— Je vois quoi ?

— T’as plus d’excuse !

— D’excuse pour quoi ?

— Pour ne pas l’appeler. Allez ! lui lance-t-elle en lui tendant son téléphone qu’elle avait posé devant elle sur la table basse.

D’un geste vif, Farah récupère son portable des mains de Vanessa et le repose exactement à la même place.

— Je vais pas le faire maintenant !

— Et pourquoi pas ? la défie-t-elle.

— Parce que... parce que... parce qu’il travaille ! Il est sur un tournage à Paris pour tout le week-end !

Vanessa fait une moue dubitative.

— Je te jure ! Et pourquoi tu dis pas pareil à Jen, d’abord ?

Je lui jette un regard noir, feignant l’outrage. Celui qu’un militaire lancerait à son collègue qui viendrait de lui refiler une grenade dégoupillée.

— J’allais y venir !

Tous aux abris ! La grenade est prête à exploser !

— Attends, c’est pas toi qui disais qu’il fallait que j’arrête de vouloir sauver tous les mecs de la planète ? tenté-je de la désamorcer.

— Non, je dis que tu dois cesser d’être une épaule sur qui les hommes aiment bien pleurer. Axel n’a pas l’air du tout comme ça ! La preuve, il ne t’a même pas parlé de ses problèmes !

— Ça va Manon ? On t’ennuie avec nos histoires ? demande Farah à la jeune maman.

Merci pour la diversion ! C’est à ça qu’on reconnaît les vraies amies !

Mais la jeune maman en question ne parle pas beaucoup.

Inquiétant, en effet.

— Tu plaisantes ? Pas du tout ! Je savoure ! Une véritable conversation d’adultes ! Je profite du spectacle ! Il ne me manque que le pop-corn.

— T’as vraiment besoin de vacances, ma belle.

— J’ai une sale tête, c’est ça ?

— Non, m’empressé-je de rétorquer avant que Vanessa ne fasse une gaffe. C’est juste que tu trouves que ces deux gamines, ajouté-je en désignant les deux autres invitées du menton, ont une conversation d’adultes !

Ma réflexion a le mérite de déclencher l’hilarité générale. Je commence à avoir des crampes à l’estomac à force de rire, la vodka ayant le pouvoir de rendre tout plus drôle.

Ou plus triste.

En tout cas de décupler les émotions.

Une fois remise de ma crise de rire, Vanessa s’exclame, tout à coup, très sérieuse :

— J’ai une idée !

Ses yeux brillent d’une lueur familière. Celle que nous avons déjà pu observer au fond de ses iris lorsqu’elle nous a traînées dans un camp de nudistes pour les vacances d’été.

La même petite étincelle qui a pétillé dans son regard quand elle nous a remis à toutes des billets pour se rendre dans un club où des *chippendales* faisaient une représentation, le mois dernier.

La fameuse lueur que l’on perçoit aussi souvent chez... les fous.

Nous sommes tout ouïe, mais la blonde s’empresse de quitter la pièce d’une démarche qui se veut théâtrale, sauf qu’elle vacille sur ses talons hauts et manque de se tordre la cheville.

Qu’importe, elle redresse la tête tel un mannequin se relevant après une chute et qui arpente le reste du podium comme une star déambulant sur le tapis rouge.

Elle ne jette même pas un coup d’œil en arrière à notre intention.

— Est-ce qu’elle est partie vomir ?

— À mon avis, elle va revenir avec un mec à poil.

Simple déduction.

J’ai repensé aux strip-teaseurs et aux nudistes. Apparemment, Vanessa n’arbore cette expression dans les yeux que lorsqu’il s’agit de mecs à moitié, ou complètement, nus.

— Merde, et moi qui espérais qu’elle allait revenir avec un énorme couscous royal.

Farah ne s’est pas resservie deux fois à midi, c’est vrai.

Finalement, Vanessa ressort de sa chambre, tout sourire. Elle se poste debout devant nous, les mains sur ses hanches osseuses, l’air victorieux.

Nous la scrutons, cherchant ce qu’elle a bien pu faire.

— Est-ce que tu crois qu’elle a enlevé sa culotte ? glisse pas du tout discrètement Manon à mon oreille.

Je réfléchis.

Rectification : la vodka rend les choses plus drôles ou plus tristes *et* n’importe quelle théorie fumeuse plus plausible !

— N’importe quoi ! Je nous ai réservé une nuit d’hôtel à Paris ! On part demain matin !

Nous la dévisageons, incrédules. Je regarde, plus attentivement, mes voisines de canapé. Manon a la bouche ouverte et Farah fronce ses sourcils noirs.

— Quoi ? Ça va être super !

Farah est la première à retrouver l’usage de la parole.

— Dis, t’es au courant qu’on a une agence immo à faire tourner, Jen et moi ?

— Oh, ça va ! Demain c’est dimanche, et on sera de retour lundi midi !

— Et moi, j’ai un bébé ! Tu te souviens ? La petite dont tu es la marraine, ça te rappelle vaguement quelque chose ?

— C’est justement pour ça qu’il faut qu’on parte demain !

Dans le clan des copines du canapé, nous échangeons des regards déconcertés.

— C’est pour vous que je fais ça ! Toi, Manon, tu vas pouvoir décompresser un peu. Farah, tu pourras faire une surprise à Maxime, les mecs adorent ça ! Quant à toi, Jen, tu nous as bien dit que ton Axel avait été transféré à Paris ? Ce sera l’occasion d’avoir une vraie conversation avec lui ! Avec nous, tu ne pourras pas te débiter !

Visiblement, Vanessa a un métabolisme à part. Bon, ce n’est pas un scoop. Je sais bien que mon amie peut manger tant qu’elle veut sans prendre un gramme. D’ailleurs, je n’ai jamais compris pourquoi elle n’en profite pas pour se gaver. Mais ce que j’ignorais, c’est que ses neurones semblent réagir favorablement à l’afflux de vodka ! Alors que chez les autres, c’est l’effet contraire qui se produit.

La preuve, le clan du canapé est incapable de rétorquer.

— Et toi, tu y vas pour quoi ? finit par demander Manon.

— Moi ? Pour le shopping ! réplique Vanessa du tac au tac comme si c’était l’évidence même.

Quelques minutes et quelques verres plus tard, Manon téléphone à Grégoire pour lui annoncer qu’elle ne rentrera pas avant lundi.

Elle a décidé de dormir chez Vanessa, comme nous autres d’ailleurs, car nous sommes bien trop éméchées pour repartir en voiture.

Son mari a d’abord accueilli la nouvelle amèrement, mais il s’est vite ressaisi après le discours de sa conjointe sur les inégalités hommes/femmes.

Elle lui a asséné le coup fatal en lui rappelant la douleur de l’accouchement.

Résultat : elle part avec sa bénédiction ! Le come-back de la Manon féministe !

Pendant ce temps-là, Farah et moi tentons de rédiger un mail d’absence du bureau. Un message automatique qui sera renvoyé à tous les clients essayant de nous joindre pour leur notifier notre congé et les renseigner sur notre date de retour :

« Chers clients,

Nous avons le plaisir de vous informer... Euh, non, pardon nous sommes au regret, de vous informer que nous serons absentes du bureau jusqu’à lundi après-midi... ou jusqu’à la semaine prochaine si nous rentrons avec deux Apollons ! Nous vous prions donc de bien vouloir nous excuser (et sinon tant

pis, on n'en a rien à faire après tout de votre avis !) et vous suggérons d'aller habiter chez une amie ou de retourner vivre chez vos parents le temps que nous prenions en charge votre dossier. Nous tenons d'ailleurs à souligner que la colocation est une solution très économique !

PS : Madame Basson, nous vous suggérons d'aller exposer en détail toutes les demandes, dont vous avez bien voulu nous faire part très longuement, à nos concurrents de l'agence Century 21 en face de la nôtre.

Message important à la clientèle : La proposition ci-dessus n'est valable que pour Madame Basson et seulement elle. Nous incitons fortement le reste de notre clientèle à patienter jusqu'à notre retour et non à aller se présenter à l'adresse citée ci-dessus. D'ailleurs, ces derniers ont très mauvaise réputation.

Sincères salutations.

Bisous ! »

Alors que nous discutons encore, mon associée et moi, des quelques modifications à faire ou non.

Peut-être que le *bisous* à la fin n'est pas du meilleur effet ?

Hmm... M'en fiche !

Vanessa a apporté sa valise devant nous, ouverte à même le sol. Elle fait des allers-retours entre sa chambre et le salon en commençant à la remplir d'une flopée de robes de soirée, de bijoux et d'un...

Vibromasseur ?!

Elle prend aussi des vêtements pour nous qui n'aurons pas le temps de repasser chez nous,

— C'était pas ton lisseur que tu étais partie chercher ? fait remarquer Manon, fine observatrice.

— Ah oui ! Je me suis trompée ! pouffe la jolie blonde en faisant demi-tour.

Et dire que dans quelques heures, nous roulerons toutes les quatre vers Paris.

Escapade à Paris

Jennifer

Nous nous retrouvons toutes les quatre, serrées, à l'étroit dans ma Mini-Cooper. Nous avons décidé que la petite voiture serait plus pratique pour se fondre dans la circulation dense parisienne.

En plus, elle est équipée d'un GPS.

La veille, avant de nous endormir, nous avons essayé d'y enregistrer des adresses : « Centre-pour-jeune-homme-craquant-avec-trous-de-mémoire-et-menteur – Paris » et « Studio-hangar – réalisation de films X – Paris ».

Malheureusement, le GPS nous avait répondu :

Aucune adresse trouvée. Veuillez entrer un nouvel itinéraire.

Pff.

Ces GPS, jamais à jour !

Finalement, nous nous sommes convaincues qu'on finirait bien par retrouver les deux endroits toutes seules. Un centre spécialisé pour jeunes personnes atteintes de troubles de la mémoire et un plateau de tournage de films pornographiques, ça ne doit pas se trouver à tous les coins de rue.

Même à Paris.

En interrogeant des passants et en faisant quelques recherches sur Internet, nous finirons bien par y arriver. En revanche, il y a peu de chances pour que les deux adresses se situent l'une à côté de l'autre.

Question de sécurité, non ?

Manon a insisté pour s'installer au volant. Assise sur le siège passager avant, je me cramponne au tableau de bord en jetant des coups d'œil affolés au compteur.

— Dis, t'es au courant qu'il y a des limitations de vitesse, même sur l'autoroute ?

Elle se contente de me sourire et continue d'appuyer sur le champignon. Visiblement, elle se croit à un

de ses rallyes.

À l'arrière, Vanessa, ballottée par les secousses de la Mini qui n'est pas franchement taillée pour les excès de vitesse, a toutes les peines du monde à mettre du vernis sur ses ongles de pieds sans déborder.

À côté d'elle, Farah, dégrisée, a sa mine des mauvais jours.

— Je suis vraiment pas certaine que ce voyage soit une bonne idée ! vocifère-t-elle.

— Ça va, détends-toi ! Ça va être sympa, tu verras, et pourquoi ça ne serait pas une bonne idée ?

— Parce que les décisions prises avec deux grammes de vodka dans le sang sont généralement mauvaises ! Parce qu'on ne sait pas vraiment où on va ! Parce que Manon va finir par nous tuer, si, bien sûr, je ne décède pas avant des suites des inhalations de ton vernis et de ton dissolvant ! Tu veux d'autres raisons ?

— Arrête de faire ta rabat-joie ! Et puis cette nouvelle tête ne pouvait pas rester au fin fond de la Bretagne...

Mes instincts d'agent immobilier ont bien envie de rétorquer que Rennes n'est pas vraiment ce qu'on peut appeler le *fin fond de la Bretagne*, mais ma gueule de bois prend le dessus. Cette dernière ne souhaite pas du tout se lancer dans un débat. D'ailleurs, la majeure partie de moi est trop occupée à freiner avec le pied sur une pédale imaginaire, comme si cela pouvait pousser Manon à ralentir.

— ... Un crâne rasé, c'est fait pour se balader à Paris ! conclut Vanessa sur un ton théâtral.

— Sérieusement, c'est absolument nécessaire d'avoir les ongles de pieds vernis ? insiste Farah en baissant un peu sa vitre pour respirer de l'air frais.

— Oui ! On se déchausse dans les cabines d'essayage ! Et une fois, les rideaux fermés, tes pieds qui dépassent, c'est tout ce qu'on voit !

Vanessa a définitivement réponse à tout.

Farah capitule, non sans avoir levé les yeux au ciel, et se renfonce dans la banquette arrière. La voiture stoppe en urgence pour la quatrième fois en d'une heure. Cette fois, c'est Farah qui est prise de nausées. Gueule de bois plus course effrénée en Mini-Cooper ne font apparemment pas bon ménage.

À cette allure, Axel aura retrouvé la mémoire avant qu'on arrive à Paris, et les acteurs, sous la houlette de Maxime, se seront rhabillés. Finalement, la conduite sportive de Manon a permis de rattraper le retard

cumulé par les nombreux *arrêts-vomis*.

Après à peine quatre heures de route, nous parvenons en périphérie de la capitale. Ce qui ne change rien au comportement de la jeune maman dont le pied droit semble être soudé à l'accélérateur.

— Oh, merde ! Arrête-toi ! m'écrié-je.

— Quoi ? Quelqu'un a encore de l'alcool à vomir ? s'étonne Manon.

— Non ! Là ! Regarde les deux flics, ils nous font signe de nous arrêter !

— Merde !

— C'est ce que je disais !

Manon se range sur le bas-côté.

La voiture de police se gare juste derrière nous.

Alors que les hommes en uniforme descendent de leur véhicule pour rejoindre la Mini, je m'en prends à Manon.

— Je t'avais bien dit que tu roulais trop vite !

— Oh, ça va, Jen ! Je vais la payer, l'amende ! C'est pas la fin du monde !

Un gendarme toque à la vitre. Manon la baisse d'un air faussement innocent.

— Bonjour mesdames, papiers du véhicule et permis de conduire, s'il vous plaît.

Je farfouille dans la boîte à gants et tends la carte grise et l'attestation d'assurance à la conductrice. Cette dernière passe le tout avec son permis au jeune agent tandis que l'autre, moustachu, un peu à l'arrière, ne bronche pas.

— Vous savez à combien vous rouliez, madame ? demande-t-il sans desserrer les dents.

Moi je le sais !

— Euh... Non... Je suis désolée... J'avais l'esprit préoccupé, minaude Manon.

— Vous avez dépassé la limite autorisée de près de quarante kilomètres-heure, m'dame.

L'agent de police n'est pas si facile à amadouer.

— Restez là, je reviens, ajoute-t-il sur le même ton sévère.

— Ça fait combien de points en moins, quarante kilomètres-heure au-dessus de la vitesse légale ?

— Au moins trois, à mon avis.

— Aïe !

— Il t'en reste combien ? demandé-je à tout hasard.

— Quatre.

— Et tu te permets quand même de conduire aussi vite ?!

Elle n'a pas le temps de répondre que déjà le plus jeune des deux agents est revenu. Et, chose extraordinaire, il a l'air encore plus renfrogné.

— Je vais devoir rédiger un PV et vous enlever trois points sur votre permis. Vu le peu qu'il vous en reste, je ne saurais trop vous conseiller de faire un stage dans les plus brefs délais.

— Oui, bien sûr, je comprends.

Et puis, d'un coup, l'agent de police se met à faire du zèle. Est-ce l'haleine de Manon ou bien son ton peu convaincant lorsqu'elle s'est excusée ?

Mystère...

Toujours est-il qu'il lui demande de souffler dans l'éthylotest. Résultat : Plus de permis !

Alors le jeune fonctionnaire, qui n'est visiblement pas pressé de rentrer à la gendarmerie, fait subir le même sort à toutes les femmes du véhicule. C'est là que nous nous rendons compte que nous avons fini la bouteille de vodka bien plus tard dans la nuit qu'on ne l'avait cru. Il décide alors de confisquer la voiture car aucune de nous n'est en mesure de la conduire.

Vanessa essaye en vain de jouer de ses charmes. Puis elle abat sa dernière carte :

— Notre amie, ici présente, a un cancer ! C'est pour ça qu'on a autant bu hier, pour noyer notre chagrin ! Et aussi qu'on allait si vite ! Il faut qu'on la ramène à l'hôpital !

Farah met quelques instants à comprendre que l'on parle d'elle. Enfin, elle saisit et s'applique aussitôt à tousser. L'agent de police nous jette un regard torve avant de nous obliger à descendre toutes les quatre de la voiture.

— Je vais mettre votre véhicule en fourrière jusqu'à ce que quelqu'un puisse venir le récupérer. Vous aurez besoin des papiers pour le reprendre, récite-t-il sur un ton monocorde et blasé. Prenez ce dont vous avez besoin avant que je ne la fasse embarquer.

Nous avons du mal à croire ce qui nous arrive.

Résignées, nous nous emparons de nos sacs à main respectifs et de l'unique valise qui remplit le coffre.

— Ça va aller pour vous reconduire ? Vous voulez que je vous dépose quelque part sur mon chemin ? demande l'agent d'un ton obligé.

— Non, merci ! On va se débrouiller, monsieur ! déclare Vanessa, essayant de sauver le peu de dignité qui lui reste.

Il n'insiste pas et remonte dans sa voiture de patrouille, à côté de son collègue, pour appeler la fourrière.

Abattues, nous commençons à marcher sur le bas-côté, Manon traînant la valise à roulettes, lorsque Vanessa fait soudain demi-tour en direction de l'agent de police. Nous autres assistons au spectacle, incrédules.

— Qu'est-ce qu'elle fout, encore ?

— Peut-être qu'elle lui demande son numéro de téléphone. Vaness déteste qu'un mec lui résiste.

— Du moment qu'elle ne le gifle pas ! On va pas, en plus, faire un détour par la gendarmerie !

Après avoir parlé quelques secondes avec l'officier, la jolie blonde revient vers nous, l'air excédé.

— Ce type ne comprend rien à rien ! lance-t-elle alors que nous l'interrogeons du regard.

— Il n'a pas cédé à tes avances ? suppose Farah alors que nous reprenons notre marche, en file indienne, en bordure du périphérique.

— Des avances ?! N'importe quoi ! Je lui ai demandé s'il connaissait les adresses où on voulait se

rendre ! Et il m’a regardée comme si j’étais une folle !

— Attends, tu as vraiment demandé à un flic s’il savait où se trouvaient un centre pour malades atteints de troubles de la mémoire et un plateau de tournage porno ? s’amuse Manon.

— Bah oui ! Il aurait pu nous indiquer le chemin !

— Après le coup que tu lui as fait avec mon pseudo cancer, il n’a pas dû te croire !

— C’était plausible, pourtant ! Sauf que tu n’aurais pas dû te mettre à tousser ! T’étais censée avoir un cancer, pas un rhume !

— Excuse-moi de ne pas savoir imiter un cancer ! D’ailleurs, j’aimerais bien que tout le monde arrête de faire croire que j’en ai un. Toi et ma famille, vous allez finir par me filer la poisse !

— L’hôtel n’est pas très loin, annonce Manon qui a enclenché le GPS sur son téléphone portable.

— Enfin une bonne nouvelle.

— Euh... attends... J’avais laissé l’application sur le mode « voiture ». À pied, il faut quand même une bonne heure !

— Oh, c’est pas vrai !

— Si t’avais pas refusé la proposition de l’agent de police, on y serait peut-être arrivées plus vite !

— Ça va pas, non ? Tu me vois monter à l’arrière d’un fourgon de police ? Hors de question !

— Euh les filles... Je crois qu’on ferait bien de se dépêcher..., les interromps-je.

— Pourquoi ? T’es pressée de retrouver ton Axel ? me charrie Vanessa.

— Non. Parce que j’ai cru sentir...

Je n’ai pas fini ma phrase qu’une ondée s’abat sur nous.

— ... Une goutte d’eau.

— Merde ! Et dire que les Parisiens racontent qu’il pleut tout le temps en Bretagne !

Pendant trois quarts d'heure, nous alternons des phases de course et de marche rapide sous les klaxons des conducteurs qui passent sur la voie.

Les véhicules semblent s'amuser de voir quatre femmes en robe, jupe et débardeur d'été, trempées jusqu'aux os, les cheveux ruisselants, se promener sous la pluie, en bordure de route. Sauf Farah, évidemment.

Les voitures, insolentes, en rajoutent, de temps en temps, en nous éclaboussant, par mégarde.

Vanessa réplique aussitôt par une salve d'insultes.

Au pays des fous

Axel

Je suis forcé de le reconnaître, l'établissement privé a fait tout son possible pour ne pas ressembler à un lieu médicalisé.

Les chambres sont confortables et personnalisées.

Il y a des tapisseries, des tableaux, même de la moquette.

Le personnel porte des tenues *civiles*, pas d'uniforme ou de blouses blanches.

Et la salle de réunion où ont été conviés, ce matin, tous les patients, ou plutôt les clients, tient davantage de la salle de spectacle que d'une pièce pour un comité d'Alzheimer anonymes précoces. La jeune psychiatre a installé les chaises de telle sorte qu'elles forment un grand cercle. Elle s'est assise sur l'une d'entre elles et nous a intimé l'ordre de prendre place à côté d'elle.

Je me demande encore une fois ce que je fais là. Les autres ont l'air si déprimés... et déprimants !

Je me force à écouter quelques minutes les plaintes d'une certaine Isabelle qui se demande si elle n'aurait pas préféré mourir dans cet accident qui a endommagé sa mémoire.

Sérieusement ?!

Je me retiens pour ne pas bondir de ma chaise en hurlant sur cette pauvre folle. Malgré moi, je secoue la tête. Je sens un regard peser sur ma personne et, en tournant la tête, je me rends compte que la psychiatre me fusille du regard, telle une maîtresse d'école rappelant à l'ordre un élève turbulent.

Pendant ce temps-là, Isabelle, qui n'a rien remarqué, continue ses jérémiades.

Je ne peux m'empêcher de relever que la fausse maîtresse d'école est plutôt sexy, derrière ses airs revêches. Elle a de beaux yeux bruns en amande et une chevelure bouclée et brillante dans laquelle on aimerait passer les mains. Bien sûr, sa beauté n'a rien de comparable avec celle de Jennifer...

Et voilà !

J'ai tenu quinze minutes sans penser à elle ! Le matin, la brosse à dents dans les mains, je ne suis pas

foutu de me rappeler si je l’ai déjà utilisée ou si je m’apprêtais justement à y mettre du dentifrice, mais je suis incapable de me sortir cette femme de la tête plus de quinze minutes !

Bordel !

N’est-ce pas le comble pour une personne souffrant de troubles de la mémoire immédiate de ne pas réussir à oublier ce qu’elle voudrait ?

C’est presque comique.

Malgré moi, je souris à la plaisanterie.

Nouveau regard assassin de la jolie brune.

Il faut dire que Ludovic est en train de parler de sa tentative de suicide après s’être fait virer de son travail pour incapacité. Le pauvre raconte comment ses troubles de la mémoire l’ont empêché de passer à l’acte et à quel point il se sent bon à rien puisqu’il n’arrive même pas à se donner la mort correctement.

Bon Dieu !

Je n’ai aucune envie d’entendre toutes ces choses !

Les troubles de la mémoire affectent-ils aussi la dignité ?

Ces gens-là ont-ils perdu tout amour propre ? Je ne les comprends pas. Ou plus exactement je *refuse* de les comprendre. C’est sans doute ce que me dirait la psy.

Mais quelle différence ?

Je suis bien décidé à vivre, moi ! Et à prendre les choses du bon côté ! Heureusement pour moi, mon AVC ne m’a pas défiguré comme la plupart de ces malheureux. J’ai conservé la symétrie de mon visage. Je n’ai pas de paralysie partielle non plus. Est-ce si mal de m’en réjouir ? De vouloir m’en sortir ?

— Axel, c’est à votre tour. Racontez-nous, m’interpelle la psychiatre.

— Quoi ? Moi ? Non, merci. Je passe mon tour.

— Tout le monde a parlé, Axel, c’est à vous maintenant, insiste-t-elle.

— C’est que je n’ai pas grand-chose à raconter, je vous assure.

— Dites-nous ce que vous voulez, ce qui vous passe par la tête.

Bon sang ! Pourquoi ne veut-elle pas me lâcher ?

Pourquoi elle ne demande pas à cette Isabelle ou à ce Ludovic de reprendre la parole ? De toute évidence, ils ont encore des choses à dire et des larmes à verser.

— Je vais bien.

C'est tout ce que j'ai réussi à dire et ça résume bien mon état d'esprit, en fait. De toute façon, quels problèmes pourrais-je évoquer après des envies de suicide sans paraître futile ? Le fait que je mette trop de parfum le matin ? Que je suis obligé de souffler dans la bouche de mon voisin de couloir pour savoir si je me suis brossé les dents ? Que ma garçonnière me manque ?

— Vous en êtes sûr ?

Vraiment, cette femme me rappelle une maîtresse d'école. En un peu plus sexy.

Est-ce que je lui demande, moi, comment elle va et ce qui pousse une jeune femme, plutôt jolie de surcroît, à écouter toutes ces horreurs à longueur de journée ?

— Oui, certain. Je suis désolé.

Voilà que je m'excuse d'aller bien, maintenant !

Face à mon air renfrogné, la psy capitule, me laisse enfin tranquille et annonce la fin de la séance.

Reprise demain matin.

Mon Dieu ! Faites que le médecin en charge de mon dossier signe rapidement mon autorisation de sortie !

Mais la jolie brune ne baisse pas les bras aussi facilement. Alors que la plupart des pensionnaires se sont rués hors de la salle en se mouchant, j'ai presque atteint la porte, mon calepin rouge dans la main. Je ne m'en sépare presque jamais. La psy m'interpelle :

— Axel ? Pourrais-je vous parler en aparté quelques instants, s'il vous plaît ?

Je suis d'abord surpris, Mais accepte.

Difficile de faire autrement.

Nous retournons sur les chaises libres et la psy attend que tous soient sortis pour reprendre la parole.

Pendant ce temps, elle me scrute et m'examine comme un rat de laboratoire.

À moins qu'elle ne soit tombée sous mon charme...

— Je peux ? demande-t-elle finalement en regardant le carnet rouge que j'ai posé sur le siège à côté de moi.

Surpris et déstabilisé, je finis par accepter en haussant les épaules. Je me doute que si je refuse, elle ne pourra s'empêcher de me questionner et d'analyser ma résistance comme la preuve d'un problème plus profond. Ou une bêtise dans ce genre.

La femme s'empare du calepin et commence à le feuilleter silencieusement. Je me tourne les pouces et évite son regard.

— C'est qui ? demande-t-elle soudain.

Je me penche vers le carnet ouvert. Sur cette page, j'ai dessiné le visage de Jennifer.

— Euh... Une... amie.

— Une amie ?

— Oui.

— Elle va vous rendre visite ?

— Non.

— Pourquoi ça ?

— Je ne sais pas... Elle habite loin... Et qu'est-ce que ça peut bien faire de toute façon ? m'agacé-je.

La psy hoche la tête comme si elle était persuadée d'avoir touché un point sensible et qu'elle en était fière. Ce qui m'énerve davantage.

— Bon, OK. Qu'est-ce que vous voulez savoir, qu'on en finisse ? la provoqué-je.

— J'aimerais savoir pourquoi vous l'avez dessinée, elle ? Pourquoi, si elle compte autant pour avoir ce privilège, êtes-vous convaincu qu'elle ne vous rendra pas visite ? Et pourquoi vous vous entêtez à me

faire croire qu'elle n'est qu'une simple amie ?

— Écoutez, je ne suis pas comme tous ces gens que vous voyez d'habitude. Cette femme et ce type, tout à l'heure... j'ai oublié leurs noms... Moi, je considère ce qui m'arrive comme une chance. Pas de prise de tête. Pas de relations qui portent à conséquence. Tout ça me convient parfaitement. Je veux juste pouvoir rentrer chez moi et vivre ma vie comme je l'entends. C'est tout.

J'ai parlé sur un ton un peu trop nerveux.

Grave erreur.

Bien entendu, ça n'a pas échappé à la spécialiste. J'aurais voulu paraître plus posé, sûr de moi.

Ce que je suis, en fait !

Je ne sais pas pourquoi je me suis emporté de la sorte. La psy me détaille longuement une nouvelle fois, alimentant mon agacement.

— De toute façon, quelle femme pourrait bien avoir une relation sérieuse avec un mec qui oublie tout, tout le temps ? Vous pouvez me le dire ?

Je me tais immédiatement, soudain conscient que je viens de donner à la psy assez de matière pour une analyse de plusieurs mois. Mais elle n'ajoute rien, se contente de me fixer puis elle referme doucement le carnet et me le tend. Je m'empresse de le récupérer avant de me lever et de tourner les talons.

Alors que je m'apprête à passer la porte, elle m'interpelle une dernière fois.

— Vous savez, je crois que vous avez raison. Ce qui vous arrive est une chance. Une chance pour vous de vous rendre compte que finalement vous auriez pu aimer vivre une relation poussée avec une femme. On ne se rend souvent compte de ce qui nous manque que lorsqu'on l'a perdu. Tant que cette possibilité vous était offerte, l'idée de vivre une véritable relation avec une femme ne vous intéressait pas. Mais, aujourd'hui, alors que vous avez le sentiment que cette option vous est interdite, vous voyez les choses autrement. Ne croyez pas que ce soit incompatible avec votre état. Au contraire, les personnes souffrant de perte de mémoire immédiate ont besoin de repères affectifs.

— Excusez-moi, de quoi étions-nous en train de parler ? Avions-nous fini ? demandé-je.

La psy hoche la tête et je quitte enfin la salle. J'ai fait exprès de simuler une absence. Après tout, il faut bien que la situation ait quelques avantages. Mais je sens que la psy n'est pas dupe. Et son discours m'a bouleversé, plus que je ne veux bien l'admettre.

**

Jennifer

Je sors de la salle de bains, enroulée dans une serviette douce à l'effigie de la chaîne hôtelière.

Une bonne douche chaude, rien de tel pour vous revigorer !

Je me dirige vers la porte communicante entre ma chambre et celle attenante. Vanessa, à qui appartient l'autre pièce le temps de sa réservation, est étendue sur le lit. À ses côtés, toujours enveloppées dans leurs serviettes elles aussi, Farah et Manon regardent d'un air perplexe la valise ouverte sur la moquette. Je m'approche.

— Mon Dieu ! Ce que ça fait du bien de prendre une bonne douche après avoir été trempée par une pluie glaciale !

Silence.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive, les filles ?

Je m'attendais à ce que l'effet de la douche leur ait fait du bien à elles aussi.

Vanessa aurait-elle pris toute l'eau chaude ?

— On est juste en train de se demander ce qu'on va bien pouvoir se mettre...

Farah hausse ses sourcils épais en direction de la valise, ouverte au sol. Pour un peu, j'en aurais oublié que nous n'avions qu'un bagage pour quatre et que nous avions fait confiance à Vanessa pour le remplir.

Aïe !

Inquiète, je m'approche à petits pas de la valise, comme si elle était piégée. Je m'agenouille pour évaluer l'ampleur des dégâts. Du bout des doigts, je ressors une robe de soirée sophistiquée. Puis, une robe habillée digne d'un témoin de mariage. Une autre pailletée qui pourrait être portée par une danseuse de salon. À la fin de mon inventaire, je laisse retomber toutes les tenues dans la valise, dépitée. Je voudrais fusiller la blonde du regard, mais la coupable est toujours allongée sur le lit et se cache le visage avec les mains. Visiblement, elle n'a rien trouvé de mieux pour se défendre que de faire la morte.

— Bon, OK. On n'a plus qu'à essayer de faire sécher nos fringues ! Il est hors de question que je porte ça ! Surtout en pleine journée ! déclaré-je, les mains sur les hanches.

Farah et Manon reprennent espoir et se lèvent du lit de Vanessa. À l'aide d'un sèche-cheveux, nous

tentons de remettre nos tenues de voyage en état. Au bout d'une heure, nous avons réussi à sécher le bas d'un tee-shirt. Sauf qu'il sent le chien mouillé.

— Je crois que je préfère encore avoir l'air de m'être plantée de chemin pour le Festival de Cannes que de sentir ça, déclare Farah en grimaçant devant son haut.

Découragées, nous nous écroulons toutes sur le lit.

— Bon, les filles, on ne va pas rester ici toute la journée à se morfondre ! On est à Paris, la capitale de la mode ! On passera tout à fait inaperçues avec ce genre de robes, croyez-moi ! Au milieu de tous les excentriques, on aura toujours l'air de paysannes !

Inutile de préciser que ces paroles viennent de Vanessa qui s'est redressée tout à coup. Parce que nous avons une mission à accomplir et pour ne pas qu'une voiture à la fourrière, des points en moins sur le permis, des ampoules aux pieds et des fringues qui sentent le chien mouillé n'aient servi à rien, nous nous décidons finalement à nous habiller pour sortir de l'hôtel.

Farah a revêtu une robe trapèze, la seule dans laquelle son popotin voulait bien rentrer. Manon porte la robe à sequins et moi, celle à bustier. Heureusement que je suis plus petite que Vanessa car le bas est tellement court qu'on pourrait croire que j'ai mis un bandeau. J'ai peut-être autant intérêt à sortir drapée dans la serviette de toilette de l'hôtel ! La propriétaire des vêtements est la seule qui n'a pas l'air déguisée.

Vanessa, qui a pris les choses en main, a assuré qu'il fallait une coiffure en adéquation avec nos tenues.

Sinon, on aurait l'air bête.

Comme nous préférons qu'on nous prenne pour des starlettes évadées de la croisette plutôt que pour des idiots, nous avons accepté de passer chacune entre les mains expertes de la blonde.

Pendant que Vanessa négocie avec Farah pour lui mettre une perruque... Oui, elle n'a pas pris de jeans dans sa valise, mais elle a emporté une perruque, question de priorité ! Manon et moi entamons les mignonnettes laissées à la disposition des clients dans le minibar. Nous allons avoir besoin de tout notre courage pour sortir de la chambre.

Alors que nous sommes toutes les quatre prêtes, nous attendons encore un peu que la nuit commence à

tomber. Nos tenues passeront mieux le soir et avec un peu de chance, l'obscurité dissimulera notre accoutrement.

Sauf pour Manon, évidemment.

Impossible de passer inaperçue, travestie en sapin de Noël !

J'ai déjà prévu de marcher le plus loin possible de mon amie. Parfois, il faut savoir sacrifier une personne pour le bien du groupe !

Pendant que mes deux dernières amies patientent devant la fenêtre, épiant le coucher du soleil, Manon recherche sur Internet les adresses où pourraient se trouver Axel et Maxime. Elle déniche assez vite le centre spécialisé où doit résider le premier. Mettre la main sur le plateau de tournage de Maxime s'avère un peu plus compliqué.

Finalement, elle trouve les coordonnées sur le site Internet de la société de production.

La maison médicale où attend mon prétendant se situe dans un arrondissement chic de Paris, alors qu'au vu de l'adresse, Maxime doit être en banlieue, sur une zone industrielle.

Elle se charge maintenant d'établir l'itinéraire que nous devons prendre en RER et en bus. À ces mots, je déchante. J'avais zappé que je n'avais plus de voiture et que, par conséquent, nous allions devoir emprunter les transports en commun dans ces tenues !

Mon Dieu !

Si j'étais seule, je ferais demi-tour sur-le-champ, quitte à me taper deux jours de marche avec cette fichue robe et ces échasses ! Ce n'est même pas mon accoutrement qui me perturbe le plus, mais plutôt l'idée de retrouver Axel.

Ridicule !

Qu'est-ce qu'il m'a pris d'accepter cette proposition ?

C'est décidé, je ne boirai plus jamais !

Comment réagira-t-il en me voyant débarquer ?

A-t-il seulement envie de me revoir ? N'a-t-il pas d'autres problèmes à gérer en ce moment ? C'est sûr, je vais passer pour une tarée, et ma tenue n'y sera pour rien !

Soirée arrosée.

Confiance aveugle.

Excès de vitesse.

Course sous la pluie.

Soirée arrosée bis.

Effet de groupe.

Voilà comment mes amies et moi nous sommes retrouvées en robe de soirée dans un bus de la banlieue parisienne en pleine nuit.

Alors que Farah s’installe sur le siège d’à côté en tirant sur sa jupe pour tenter de la rallonger, je me demande si, tout compte fait, la rue que nous venons d’emprunter et où nous nous sommes fait copieusement siffler par des mecs douteux n’en était pas moins plus agréable que ce bus.

Deux gaillards costauds nous scrutent avec dégoût, deux rangées plus loin.

— Au moins, dans la rue, on pouvait s’enfuir, marmonné-je entre mes dents à l’attention de ma voisine.

En face d’elle, Manon et Vanessa n’en mènent pas large non plus.

Mais qu’est-ce qu’il nous est passé par la tête ?

Enfin, après un trajet qui nous a paru interminable, le chauffeur stoppe devant notre arrêt dans la zone industrielle. Évidemment, à cette heure tardive, nous sommes les seules folles à y descendre.

— C’est un drôle d’endroit pour une fête, mais vous allez voir, on va bien s’amuser ! claironne Vanessa en sortant.

Nous comprenons tout de suite que la blonde essaye de se donner une contenance auprès des autres passagers. Nous ne prenons pas la peine de répondre et nous contentons de lui emboîter le pas. Le froid qui s’insinue sous nos robes et nos jupes nous saisit immédiatement.

Le bus reprend sa route derrière notre dos.-Quelques instants plus tard, les phares du véhicule s’étant éloignés, nous nous retrouvons plongées dans le noir total.

Manon sort son portable pour s’en servir comme lampe-torche. Nous la suivons en file indienne en essayant de ne pas nous marcher dessus.

Enfin, nous nous arrêtons devant une sorte d’entrepôt en tout point semblable à ceux des alentours. Il faut dire que rien ne ressemble plus à un bâtiment industriel en tôle qu’un autre bâtiment industriel en tôle. Surtout quand ils sont seulement éclairés par la faible lueur d’un écran de portable. Mais Manon est catégorique :

— C’est là, déclare-t-elle à voix basse.

— Pourquoi tu chuchotes ?

— ... J’sais pas...

— Bah arrête ! Ça me fout encore plus les jetons ! fait remarquer Vanessa.

— Bon, Farah, à toi de jouer !

— Écoutez les filles..., je suis pas sûre que ce soit une bonne idée...

Nous ne lui laissons pas le temps de terminer sa phrase :

— Tu te fous de nous ! Hors de question qu’on ait fait tout ça pour rien ! râle Vanessa.

— En plus, le prochain bus ne passera pas avant vingt-cinq minutes. On va pas rester ici à se les geler pendant tout ce temps ! rétorque Manon.

Je suis en pleine réflexion :

— C’est bizarre... On n’entend rien...

— Et tu voudrais entendre quoi ?! Bon, vas-y, Farah, avant qu’on se fasse kidnapper par un

psychopathe !

Obtempérant aux ordres de la blonde, Farah titube jusqu'à la porte, seule ouverture dans la bâtisse. Sa démarche mal assurée est-elle due au manque de visibilité, à ses hauts talons dont elle n'a pas l'habitude, ou à l'alcool que nous avons bu à l'hôtel ?

Pour être franche, je commence moi-même à me sentir chancelante. Si ça se trouve, c'est moi qui ne suis pas très stable et qui perçois, à tort, tout mon environnement vaciller !

Farah frappe des tout petits coups sur la porte.

— Mais entre ! Qu'est-ce que t'attends ? T'as vu la taille de ce truc ? En plus, ils doivent être un peu trop occupés pour venir t'ouvrir !

Face à l'impatience de Vanessa, Farah se décide à pousser la porte qui n'est pas fermée à clé. Nous sommes tout de suite happées par l'effervescence qui règne à l'intérieur et dont on ne pourrait soupçonner l'existence du dehors. L'endroit ressemble à un *vrai* plateau de cinéma. Une dizaine de personnes, casques sur les oreilles ou caméras en main, s'affairent autour d'un décor de quelques mètres carrés, illuminés par de puissants projecteurs. Au centre, deux comédiens à moitié dénudés semblent attendre les consignes comme des figurines dans une maison de poupées. Personne ne paraît avoir encore remarqué notre intrusion.

Chance ou pas ? Bonne question !

Farah fait quelques pas en avant et tente de repérer Maxime au milieu de toute cette agitation puis une voix derrière nous nous interpelle :

— Ah ! Enfin, vous êtes arrivées ! On va pouvoir commencer !

Nous n'avons pas le temps de protester qu'un jeune barbu à lunettes nous conduit déjà vers le producteur qui nous tourne le dos.

— Ça y est, Max ! Les actrices sont là !

Vanessa pouffe de rire pendant que Manon prend un air outré. Plus loin, je vois Maxime se retourner et découvrir Farah. Il écarquille d'abord de grands yeux, puis son regard s'attarde sur sa tenue légère. Il essaie de retrouver une contenance, mais il est visiblement troublé par la présence de sa belle. Ils se dévisagent tous les deux avec émotion et je suis au bord des larmes. Je n'ai jamais pu m'empêcher de pleurer devant la fin d'un film romantique.

Oui, ce qui est en train de se passer est romantique, peu importe l'endroit où ils se trouvent !

Ce que j'aimerais qu'on me regarde avec cette intensité-là ! Les deux amoureux se jettent soudain dans les bras de l'un de l'autre et s'embrassent à pleine bouche. Les professionnels présents sur le tournage se sont brusquement arrêtés de courir dans tous les sens.

Ils baissent les yeux, paraissant gênés par cette soudaine démonstration de sentiments alors qu'ils remarquent à peine les corps à moitié dénudés des comédiens, comme s'il s'agissait de plantes vertes.

— Hum, hum, fait Manon dans son poing.

Farah se détache à regret des bras musclés de Maxime.

— Ce sont mes amies, elles m'ont accompagnée jusqu'ici, explique-t-elle.

Puis, s'adressant à nous :

— Vous voulez bien m'excuser une minute, les filles ?

Tandis qu'elle s'éloigne déjà, main dans la main avec Maxime :

— Mignon, déclare Vanessa.

— Ouais, c'est clair, ils sont trop mignons ! Ils vont super bien ensemble !

— Quoi ? Non, Jen ! Je parlais du comédien, là-bas !

Je lève les yeux au ciel. Comment peut-on être aussi peu sentimentale ?

— Je vais... rester un peu. Ils ont des mobil-homes derrière le plateau. Max me ramènera, nous annonce Farah avec des yeux pétillants.

— Oh ! Alors, il a aimé ta nouvelle coiffure, si je comprends bien ! plaisante la jeune maman.

— Faut croire.

— Bon. OK. Alors on ferait mieux d'y aller, nous, avant qu'un assistant nous demande de nous déshabiller pour entrer en scène ! Bonne soirée !

Nous tournons les talons, mais avant de sortir, Vanessa interpelle une dernière fois son amie :

— Oh ! Et si tu pouvais me dégoter le numéro du comédien là-bas...

Manon et moi l’encadrons, lui prenant chacune un bras pour la guider vers la sortie.

**

Est-ce l’effet de l’alcool, l’image attendrissante du couple Farah-Maxime ou le taxi que nous avons eu la lucidité d’appeler ? Je n’en sais rien, mais je me sens toute légère alors que je plaisante avec mes amies à l’arrière de la voiture.

— Je vous conduis où ? demande le chauffeur.

Manon sort son smartphone de son sac à main et, après l’avoir étudié, annonce avec gravité :

— Au centre mémoire Saint-Joseph, 18 rue Raymond Losserand.

Le chauffeur sourit et attend.

Manon arque un sourcil.

— Oh ! C’est pas une blague ! Pardon. Vu vos tenues, je croyais que vous alliez à une soirée !

Il rit, montrant dans le rétroviseur, deux rangées de dents blanches parfaitement alignées qui contrastent avec son teint hâlé. Manon reste de marbre. Le conducteur démarre alors la voiture et reporte son attention droit devant lui.

— 18, rue Raymond Losserand. C’est parti, dit-il en mettant le compteur en route.

Je vois subitement ma frivolité s’évanouir. J’ai envie de vomir tout à coup. Ma gorge s’est nouée, mon estomac s’est serré. En fait, toute ma tuyauterie intérieure semble s’être transformée en un ensemble de nœuds enchevêtrés, si bien qu’à cet instant, une radiographie de mes intestins doit ressembler à un bracelet brésilien géant.

Je ne me sens plus du tout prête pour ça. Comment va-t-il réagir en me voyant débarquer ? J’en ai fait l’expérience, les comédies romantiques, ce n’est pas pour moi. Avec moi, ça ne se termine jamais comme dans les films !

— Ça va, détends-toi, ou bien ils vont te garder là-bas ! tente de me calmer Vanessa en me caressant le bras.

— Pourquoi ? J’ai l’air de plus savoir où j’habite ?

— Peut-être pas. Mais tu as l’air vraiment malade ! intervient Manon.

— Arrête de me parler d’être malade ou je vais vomir sur toi !

— Tu peux, c’est la robe de Vanessa. Je m’en fous !

— Hey ! Personne ne va vomir ! s’insurge la propriétaire de la robe.

— J’espère bien, marmonne le chauffeur à l’avant.

**

Une demi-heure plus tard, le taxi s’arrête devant un grand établissement majestueux.

— Voilà, vous êtes arrivées.

— Merci.

— Vous êtes certaines que c’est ici que vous vouliez vous rendre ? demande une fois de plus le conducteur, incrédule.

— Vous êtes chauffeur de taxi ou inspecteur de police ? s’emporte légèrement Vanessa.

Vexé, il fixe son volant sans rien ajouter, en attendant que ses clientes règlent la course.

— En tout cas, vous êtes charmant ! lance la jolie blonde pour se faire pardonner avant de descendre.

Le chauffeur n’en demandait pas tant et affiche à nouveau un large sourire tandis qu’il reprend la route.

Une fois sur le trottoir devant l’immense bâtiment, je détaille le grand portail en fer forgé qui encercle le centre médical.

— Et on fait comment pour entrer là-dedans ?

— On escalade !

Perplexes, Manon et moi toisons Vanessa en haussant les sourcils.

— Bah quoi ? Vous croyez qu'on sonne à l'interphone et qu'ils vont laisser trois femmes pompettes, habillées comme des starlettes, pénétrer dans un centre médical pour aller réveiller un des patients en pleine nuit ?

Nous abdiquons.

Après de longues minutes humiliantes sur lesquelles aucune d'entre nous ne souhaite s'étendre, nous avons réussi à passer de l'autre côté de la clôture. Et à nous enfermer toutes seules comme des grandes dans le centre médical, ce dont nous sommes très fières !

— Bon, et maintenant ?

— Merde ! Arrêtez de chuchoter ! Vous me foutez la trouille !

— Il faut qu'on atteigne la fenêtre d'une chambre, déclare Manon en dirigeant la lueur de son écran de portable vers la façade de l'établissement.

— Perso, j'ai eu mon quota d'escalade pour la journée !

— Moi, pour les dix prochaines années, rétorque Vanessa.

— Oh ! Allez les filles ! On a fait le plus dur !

Manon avance vers une fenêtre.

— Elles ne sont pas très hautes et ne doivent pas être fermées de l'extérieur. C'est une question de sécurité. Elles sont condamnées de l'intérieur pour empêcher les patients de sauter ou de s'enfuir, mais le déverrouillage depuis l'autre côté est possible au cas où l'intervention des secours serait requise.

Vanessa et moi nous postons à côté d'elle.

— Faites-moi la courte échelle, ordonne la maman, tout en retirant ses escarpins à talons.

Manon ne s'est pas trompée, elle réussit à ouvrir la fenêtre et pénètre à l'intérieur.

En faisant le moins de bruit possible, elle nous aide à nous hisser dans la chambre à notre tour.

Les ronflements bruyants d'un patient nous font sursauter.

— On peut chuchoter maintenant, ou tu vas encore avoir peur ? murmure Manon.

— Oui, tu peux. Tu DOIS même ! J'ai pas envie qu'on me trouve dans la chambre d'un malade. Sortons de là ! chuchote Vanessa.

Nous nous dirigeons à pas de loup vers la faible lueur qui filtre en dessous de la porte. Nous l'entrouvrons et jetons un œil dans le couloir.

Tout est silencieux et désert. La luminosité qui nous a permis de nous orienter dans la chambre provient des lampes estampillées « issue de secours » qui parsèment ce long couloir. Rassurées, nous faisons quelques pas.

— Comment on va le retrouver ? On ne va pas ouvrir toutes les chambres et braquer les patients avec ton application « lampe-torche », si ?

— On pourrait. De toute façon, il y a toutes les chances pour qu'ils ne s'en souviennent plus demain ! plaisante Manon, ce qui lui vaut un coup de coude de ma part.

Soudain, des sirènes nous parviennent depuis l'extérieur. Nous retenons notre souffle.

— Putain ! On s'est fait griller ! On va se faire arrêter par la police ! panique Vanessa.

— Mais non ! C'est le SAMU, pas la police ! rétorque Jennifer.

— N'empêche que ça approche !

-

Quelques instants plus tard, le couloir est soudainement éclairé par une forte lumière et nous avons à peine le temps de nous cacher dans la chambre d'un patient que trois infirmières piquent un sprint dans l'allée. Nous les observons à travers l'entrebâillement de la porte que nous avons laissée volontairement entrouverte. Depuis notre cachette, nous revoyons passer les infirmières à vive allure en sens inverse, cette fois escortées par quelques intervenants du SAMU qui font rouler un brancard.

Le cortège médical s'arrête devant une chambre non loin de celle où nous nous trouvons, mais difficile à voir dans son intégralité par le simple entrebâillement de la porte. Par contre, leurs voix nous parviennent parfaitement. Le nom prononcé par l'une des infirmières me glace le sang.

Axel ! Que lui arrive-t-il ?

Oubliant toute prudence, j'accours vers le patient qu'ils sont en train d'installer sur le brancard. Je manque de tomber dans les pommes. Alex a les yeux révulsés, les traits défigurés par la douleur, mais c'est bien lui. Je laisse échapper un gémissement et me précipite à ses côtés pour lui prendre la main.

— Qui êtes-vous ? demande une infirmière éberluée.

— C'est sa fiancée ! répond à ma place Vanessa qui vient d'arriver dans mon dos.

*État d'urgence***Jennifer**

Je ne démens pas et l'état médical du patient dissuade les soignants de poser trop de questions.

Ils lui mettent un masque à oxygène. Puis, tout en aidant ses collègues à faire rouler le lit dans le couloir, un des médecins dit simplement :

— Bien. Si vous êtes sa compagne, vous pouvez venir avec nous dans l'ambulance, mais les autres doivent rester ici.

Sous le choc, je ne peux que hocher la tête. Étant donné les circonstances et parce qu'il ne veut pas perdre la face, le personnel du centre n'a pas osé faire de commentaires sur la présence des intruses dans leurs locaux.

Nous en profitons pour faire profil bas et suivre le SAMU jusqu'à la sortie, nous calant, du mieux possible avec nos talons hauts, sur la cadence rapide des urgentistes. Jamais un couloir ne m'a paru plus long ! Ni plus étroit !

J'ai l'impression de traverser un tunnel obscur et sans fin dont les parois opposées se rapprochent, menaçant de m'écraser. Mais, comme par miracle, nous atteignons enfin la sortie. J'accueille avec soulagement l'air nocturne qui me fouette le visage et s'engouffre sous ma robe de soirée. Avec adresse, les quatre soignants portant des gilets sans manches avec le logo « SAMU » embarquent le brancard à l'arrière de leur camionnette.

Un des hommes me fait signe de monter.

Hagarde, je m'exécute sans même un regard pour mes amies, restées au bord du trottoir.

J'ai à peine le temps de m'asseoir à côté de la civière que les portes se referment déjà en claquant et que le véhicule démarre en trombe, sirène hurlante.

Je suis pétrifiée.

Tous ces bruits me rendent nerveuse.

Pendant que deux des hommes se sont installés à l'avant du fourgon, un troisième s'affaire autour d'Axel, toujours inconscient.

Il le perfuse, vérifie ses pupilles, le branche à un appareil qui fait des « bip-bip » inquiétants...

J'observe, impuissante. Je n'ai même pas demandé ce qui lui arrivait. J'ai la sensation d'avoir perdu l'usage de la parole. Et est-ce que j'ai réellement envie de savoir ?

Tant qu'on ne m'a pas dit clairement que l'état de santé d'Axel est inquiétant, je peux encore me convaincre qu'il va bien, ignorer tant bien que mal le matériel médical, l'agitation du SAMU, son corps inerte...

Je réalise que c'est la deuxième fois que nous nous retrouvons tous les deux dans un véhicule de ce genre.

Après l'incendie à la maison de retraite et notre confinement forcé dans l'ascenseur, un pompier nous avait emmenés dans une camionnette rouge pour nous ausculter. Il avait cru lui aussi que nous formions un couple...

Je souris timidement en songeant à ce souvenir. Même si je connais maintenant les problèmes de mémoire d'Axel, je n'aurais jamais pu imaginer le voir dans un tel état. J'ai du mal à me convaincre que l'homme inconscient, allongé à côté de moi, est celui si sûr de lui, séducteur, épicurien, que j'ai côtoyé quelque temps et qui a accaparé mes songes.

Plongée dans mes pensées, je ne remarque pas que le véhicule s'est arrêté et suis surprise par la porte arrière qui s'ouvre à la volée sur deux des médecins urgentistes. Sans perdre une seconde, ils enlèvent le frein situé sur les roulettes et font descendre le brancard sur une petite rampe d'accès amovible.

Là encore, je me contente de suivre à distance. Tout ça me dépasse complètement. Les choses vont beaucoup trop vite cette nuit. Je suis prise dans un tourbillon d'événements.

Ce n'est pas comme ça que ça devait se passer. Nos retrouvailles devaient être romantiques ! Je veux bien faire quelques concessions, mais là, vraiment, c'est tout sauf romantique ! La colère commence à prendre le pas sur l'état de choc.

Pourquoi est-ce que c'est toujours à moi que ça arrive ?!

D'autres médecins, en blouse blanche ceux-là, prennent le relais après avoir échangé quelques mots avec leurs confrères du SAMU dans un jargon médical.

Je n'ai rien compris.

À moins que je n'aie fait exprès de ne rien comprendre.

Je suis dirigée vers la salle d'attente des urgences.—À en juger par les réactions des personnes présentes dans le hall, la robe de soirée n'est pas plus appropriée aux urgences que pour escalader un portail ! Je suis à peu près aussi à l'aise que si je me rendais à un enterrement en tenue de fête.

En m'entendant approcher, à cause du claquement de mes talons, les gens présents dans la pièce ont relevé les yeux vers moi et j'ai senti leurs regards courroucés peser sur moi jusqu'à ce que je me dégote une place assise. Je n'ai pas osé relever la tête, de peur de découvrir le jugement dans leurs expressions. Je me suis obligée à rester tête baissée, fixant le bout pointu de mes escarpins vernis jusqu'à ressentir les premiers symptômes de douleurs cervicales.

Sentant mon cou se raidir et me faire souffrir, j'ai fini par abdiquer et relever les yeux. Mais, à ma grande surprise, personne ne me regarde plus. Chacun semble perdu dans ses pensées.

À court d'activité, je tâche d'occuper mon esprit en imaginant l'histoire de chacune des personnes dans la pièce.

Qui est venu accompagner son fils qui s'est cassé une jambe ?

Qui a eu un accident de voiture et attend de savoir si son ami va sortir du coma ?

Qu'étaient-ils en train de faire avant que leurs vies ne basculent jusqu'à se retrouver en pleine nuit dans cet hôpital ?

Puis, je réalise qu'avec cette tenue, c'est moi qui dois alimenter la plupart des scénarios des autres...

— Mademoiselle Camara ? Mademoiselle Camara ?

Je reconnais enfin mon nom et relève les yeux vers la jeune femme en blouse blanche qui m'interpelle depuis le seuil de la porte.

— Euh... Oui, c'est moi.

La blouse blanche m'invite à la suivre. Nous nous éloignons de la salle d'attente.

— Votre fiancé est sorti d'affaire, mais nous allons devoir lui faire passer quelques examens demain pour comprendre ce qui a déclenché les convulsions. Est-ce que c'est la première fois que ça lui arrive ?

demande-t-elle tout en marchant.

Mon Dieu !

Entrer par effraction dans un centre médical spécialisé en robe de soirée, prétendre être la fiancée d'un des patients et se révéler incapable de répondre aux questions toutes bêtes des médecins. Ou comment avoir l'air d'une évadée d'un asile psychiatrique et finir en prison !

— Euh... Eh bien... Pas à ma connaissance...

— D'accord. Je vous emmène le voir, il est réveillé. On discutera de tout ça demain quand vous ne serez plus sous le choc. J'aurai aussi des documents administratifs à vous faire remplir, répond l'autre femme, conciliante.

Je lui emboîte le pas dans les couloirs jaune pisseux de l'hôpital, en me rappelant qu'il faudra absolument que je sois sortie d'ici avant demain matin !

Bordel ! Je ne connais même pas le nom de famille d'Axel ! Je vais me faire griller tout de suite !

— Voilà, il est ici. Il est encore un peu fatigué. Ne vous inquiétez pas si son discours ne vous paraît pas toujours cohérent, c'est normal, me précise la blouse blanche avant de me laisser seule devant la porte de la chambre d'Axel.

J'hésite quelques instants en fixant la cloison vert pâle.

De quoi je dois avoir l'air ?

Je passe déjà suffisamment pour une cinglée sans avoir besoin de scruter une porte fermée pendant des heures comme si j'ignorais le fonctionnement d'une poignée ! Inutile d'éveiller davantage les soupçons. Je prends une grande inspiration et me décide à entrer.

Axel est allongé sur son lit d'hôpital, les yeux clos. Je referme la porte derrière moi et m'approche aussi discrètement que mes escarpins me le permettent puis je tire un fauteuil et le pousse près du lit pour m'asseoir à côté de lui.

Je le détaille attentivement.

Il a l'air serein. On dirait presque qu'il sourit.

Je pose ma main sur la sienne, perfusée.

— Tu trouves pas que la blouse me va à ravir ?

La voix pâteuse d’Axel me fait sursauter. Je souris.

— Surtout le bleu layette, c’est hyper sexy, ironisé-je.

Il me rend un timide sourire. Ça semble lui demander un gros effort, si bien qu’on a l’impression que la scène se passe au ralenti. Il reprend la parole lentement, obligé de faire quelques pauses au milieu de son propos pour déglutir.

— Même si tu ne m’avais pas pris la main, je t’aurais reconnue tout de suite... Ils ont dit que j’allais être dans le brouillard quelque temps... et que ça n’allait pas arranger mes problèmes de mémoire. Mais si ma tête peut me trahir, mon corps lui n’oublie pas... Il a réagi tout de suite quand tu es entrée dans la pièce...

Waouh !

Je ne me souviens pas qu’on m’ait déjà dit quelque chose d’aussi beau. C’est exactement ce que je ressens. Rien que de sentir ses doigts s’entrelacer avec les miens me submerge d’émotion.

— Je dois t’avouer quelque chose. Au début, je ne voulais pas te parler de mes problèmes. Je ne voulais pas que tu t’apitoies sur mon sort ou que tu te sentes obligée de rester à mes côtés. Mais je suis heureux qu’on se soit finalement fiancés.

Mon cœur se met à faire des bonds dans ma poitrine. De toute évidence, Axel n’a pas encore toute sa lucidité. Je devrais lui dire la vérité.

Que nous ne sommes pas vraiment fiancés.

Que j’ai menti au personnel soignant. Mais je n’en ai pas le cœur.

Qui aurait le courage d’avouer à un homme alité et hospitalisé, venant de lui faire une si belle déclaration, qu’il lui a menti ? Et je ne suis pas plus téméraire que n’importe qui. Plutôt moins, en fait.

— Moi aussi, réussis-je à articuler difficilement, en fixant nos mains enchevêtrées.

— J’ai envie que tu ne me quittes plus jamais. Je veux t’avoir sous les yeux à longueur de journée, parce que t’es tellement belle et parce que, de cette manière, je ne pourrai plus t’oublier.

Bon, il est clair maintenant pour moi que les effets anesthésiants ne se sont pas encore complètement

dissipés. Le Axel que je connais n'a jamais été du genre romantique et serait bien trop fier pour tenir ce type de propos à une femme. Pourtant, une partie de moi a envie d'y croire et boit ses belles paroles.

Ne peut-il pas y avoir une part de vérité dans tout ça ? Son état de santé n'aide-t-il pas seulement à lui délier la langue ? Se pourrait-il qu'il pense toutes ces choses sans avoir jamais osé me les dire ?

Oui, ça paraît fou. Mais j'ai envie d'y croire malgré tout.

Est-ce que je ne mérite pas qu'on m'exprime ce genre de sentiments ? Si mon grand-père en a le droit, je le vaudrais bien aussi, non ?

Je ressens une pointe de culpabilité mais la noie très vite sous un déluge de prétextes plus ou moins valables : je ne peux pas lui avouer la vérité maintenant, je risquerais de le tuer.

Peut-être qu'il sait, au fond de lui, que nous ne sommes pas fiancés, mais que son inconscient s'arrange très bien de la situation.

C'est peut-être la dernière fois qu'un homme sera aussi épris de toi, alors profite-en !

Je me convaincs donc d'exploiter l'état d'esprit sentimental d'Axel.

— Moi je voudrais oublier avec toi, lui dis-je en rapprochant mon visage du sien. Je voudrais oublier tous les autres, oublier mes soucis dans tes bras, oublier le reste du monde, ne penser qu'à nous deux...

Mon Dieu ! Qu'est-ce que je suis en train de raconter ?

Certaines substances semblent avoir le pouvoir d'ôter toute inhibition. Je n'ai pas cette excuse, apparemment, s'adresser à quelqu'un dont on sait qu'il n'est pas totalement lucide procure les mêmes effets.

— Je peux te faire une promesse... Je t'oublierai tous les jours, me déclare alors Axel en déposant un baiser sur ma main.

Puis il relève la tête.

Nos yeux se rencontrent.

Nos bouches se touchent.

Nos langues se joignent.

Axel laisse échapper un gémissement alors que je me détache de mon fauteuil pour basculer sur lui. Encouragée, je colle davantage ma poitrine contre son torse avant de remarquer qu’il grimace. Un coup d’œil sous sa cuisse gauche. Je comprends. Je suis en train d’appuyer sur sa perfusion !

— Oh, excuse-moi ! Je suis désolée. Ça va ?

— Tu es tout excusée, réplique-t-il en m’installant à califourchon sur lui avec un sourire carnassier.

Il semble avoir soudainement repris des forces. Il glisse ses mains chaudes sous ma robe et remarque alors ma tenue sophistiquée.

— On fête quelque chose ?

— Je voulais faire honneur à ta blouse super sexy.

Il se contente de cette réponse et reprend l’exploration de mon corps. Mais le petit tuyau de sa perfusion s’emmêle dans les sequins de la robe. De rage, il arrache le pansement qui maintenait le tuyau et reprend ses assauts sous le tissu tout en continuant à m’embrasser farouchement.

— T’es sûr... que t’en as pas... besoin, de ce truc ? m’inquiété-je en tentant de récupérer mon souffle.

Je vais vraiment finir en taule !

— J’ai l’air en forme, non ?

Si j’en crois la proéminence qui pointe sous mon corps, je ne peux que confirmer. Alors que les doigts d’Axel se font plus précis, j’oublie instantanément mes craintes.

Et puis zut ! Il y a pire comme manière de mourir, de toute façon !

**

Axel s’est assoupi. La tête nichée au creux de son épaule, j’observe le torse de mon amant s’élever et redescendre au rythme de sa respiration.

Preuve qu’il n’est pas mort !

Je me sens bien, légère. Contre toute attente, j’ai passé un des meilleurs moments de ma vie que même les problèmes de perfusion, de lit trop étroit, de recherche de préservatifs et d’infirmières trop zélées n’ont pas réussi à gâcher. La blouse de patient s’est même avérée un atout non négligeable !

Je profite encore de quelques heures d’insouciance dans les bras d’Axel. Je n’ai pas envie de penser au lendemain pour l’instant. Et je finis par m’endormir moi aussi.

Au petit matin, alors qu’Axel récupère encore, je quitte la chambre pour me rendre à la machine à café dans le hall de l’hôpital.

Un petit remontant pour réfléchir ne sera pas de refus !

Comment vais-je me sortir de cette situation ? Ma relation avec lui a-t-elle un avenir ?

Mon gobelet en plastique fumant dans la main, je repars en direction de la chambre d’Axel. Je veux être là quand il se réveillera.

Alors que j’arrive à proximité de la chambre, je suis interpellée par une conversation houleuse entre une jeune femme et une infirmière qui se sont postées devant la porte d’Axel. Instinctivement, je recule de quelques pas, me plaque contre le mur et tends l’oreille. Je manque de lâcher mon café en entendant la visiteuse :

— ... Elle ne peut pas être sa fiancée ! Je SUIS sa fiancée !

Je reste un moment, figée, collée au mur, incapable de faire le moindre mouvement, ni même de penser. L’infirmière et *l’autre fiancée* continuent leur discussion houleuse. Mais si j’entends leurs voix, impossible en revanche de comprendre le sens de leurs paroles. L’écho qui résonne dans ma tête et qui martèle « *Je suis sa fiancée, je suis sa fiancée...* » couvre tous les sons extérieurs.

Je reprends peu à peu mes esprits et sens la surface froide du mur dans mon dos dénudé. Les odeurs caractéristiques de l’hôpital m’indisposent tout à coup puis je perçois le bruit de pas qui se dirigent vers moi.

Subitement, je me décide à fuir cet endroit hostile. Je dépose mon gobelet rempli de café à même le sol et me mets à courir dans la direction opposée de l’infirmière.

Je fuis la fiancée...

Je m’éloigne d’Axel...

Je cours si vite que je bouscule un membre du personnel et ignore ses interjections en continuant ma fuite. Décidément, les couloirs des établissements médicaux sont bien trop longs !

Haletante, les joues et les pieds en feu, j’atteins l’extérieur du bâtiment. Je fais le tour de la bâtisse pour me cacher à l’arrière. Alors que j’essaie de retrouver une respiration plus régulière, je prends toute la mesure de la situation.

Axel a une fiancée ! Une vraie !

Pourquoi ne m’en a-t-il pas parlé ?

L’avait-il oubliée ?

Et est-ce qu’il en a *oublié* d’autres ?

Comme il m’oubliera, moi...

Et, *elle*, où était-elle passée tout ce temps ?

Pourquoi refait-elle surface maintenant ?

Qui l’a prévenue ?

Je secoue la tête.

Trop de questions s’y disputent la priorité.

Je n’arrive plus à réfléchir.

Par où commencer ? M’éloigner d’ici !

Je n’ose imaginer de quoi je dois avoir l’air avec ma robe de soirée chiffonnée, mon chignon défait, les coulures de mascara et la démarche rendue boiteuse par mes pieds meurtris dans des escarpins pas vraiment conçus pour les courses effrénées. épitée, je sors mon téléphone pour appeler mes amies. Manon

décroche à la première tonalité.

— Faut que tu viennes me chercher !

À ce moment, les vannes s’ouvrent et toutes les émotions de ces dernières heures déferlent sous forme de sanglots que je ne peux contenir.

— Axel... Sa fiancée..., hoqueté-je entre deux spasmes.

— Quoi ? Jen, je ne comprends rien ! Essaye de te calmer.

J’entends la voix lointaine de Vanessa dans le téléphone qui demande : *Qui est mort ?*

— C’est Axel ? C’est grave, c’est ça ? dit alors Manon.

— Non... Axel... pas... mort... fiancée, éructé-je à cause de ma respiration difficile et de mes reniflements tonitruants.

— Je ne comprends pas, Jen, répète Manon d’une voix douce à l’autre bout du fil.

J’entends Vanessa grommeler à côté d’elle, et la seconde d’après, sa voix stridente retentit dans mon téléphone.

— Qu’est-ce qu’il se passe Jen ? Il est mort ?

— Non... Il a... une... fiancée.

— Vous vous êtes fiancés ?

Bon sang !

Je prends une grande inspiration et réussis à dire d’une traite :

— Non. Il était déjà fiancé. Avec une autre !

— Oh ! Est-ce qu’elle est morte ?

Aaargh !!!!

— Mais non ! Je l’ai vue. À l’hôpital. Elle venait lui rendre visite !

— Mais alors qui est mort ?

Bordel !

Cette fois, c'est Manon que j'entends râler au loin. Puis sa voix se fait plus claire dans l'appareil car elle a dû reprendre la main sur son téléphone.

— Bon, OK. Il a une autre fiancée. Mais est-ce qu'il t'a donné des explications ?

— Non ! Je n'ai pas eu le temps de lui parler ! Je me suis enfuie quand j'ai vu cette femme qui criait partout qu'elle était sa compagne. Venez me chercher ! S'il vous plaît ! les supplie-je.

— Oui ma chérie... mais avec quoi ?

Merde ! Ma voiture !

Je lâche un gros soupir dans le téléphone. J'en ai marre...

— C'est bon. Vanessa est en train d'appeler un taxi ! Tu ne bouges pas, on arrive ! Conclut-elle avant de raccrocher.

De toute façon, je n'ai nulle part où aller ! Je vais devoir attendre ici.

Pffff...

-

-

Le chauffeur de taxi ne roule pas aussi vite que Manon et l'attente me paraît interminable. Surtout que je n'ai rien pour m'occuper que mes pensées obscures. Puis, au bout d'une demi-heure, je reçois un texto de mes amies.

** On est là !*

Je quitte alors ma cachette qui n'en était pas vraiment une. Dans un tel accoutrement, on me remarquerait même au milieu du Carnaval de Rio ! Je me traîne vers l'entrée principale et le parking de l'établissement. Mon regard balaye l'endroit avant de repérer mes amies.

Soulagée !

— Bonjour, me fait le chauffeur, railleur alors que je m'approche.

Je lève les yeux vers lui pour lui rendre la formule de politesse et m’aperçois alors que c’est le même homme qui nous avait conduites, hier soir, devant le centre mémoire Saint-Joseph.

Évidemment !

Il fallait qu’on retombe sur le même ! Il y a vraiment une pénurie de chauffeurs de taxi dans cette fichue capitale !

— Ça vous arrive de dormir ou de prendre une pause de temps en temps ? lui lancé-je en m’installant à l’arrière entre Vanessa et Manon.

Mais le conducteur, ignorant ma moquerie, ne quitte pas son air goguenard :

— Je connaissais la tournée des bars, la tournée des boîtes de nuit, mais la tournée des établissements médicaux, j’avoue que c’est une première !

Nous allons, à coup sûr, alimenter toutes ses conversations avec ses clients du mois, voire de l’année.

Je vois ça d’ici : « *La semaine dernière, j’ai pris trois cinglées qui sortaient danser sur les tables d’opérations des hôpitaux, s’envoyer des ampoules d’adrénaline et se taper des patients en blouse bleue* ».

Le pire, c’est que pour le dernier point, il aura raison ! J’ai bien envie de lui tirer la langue, mais quelque chose me dit qu’il s’en servirait encore pour se moquer de nous. Du coup, je me contente de le dévisager d’un regard en biais.

— J’espère que le compteur ne tourne pas pendant que vous nous gratifiez de vos meilleures blagues ? intervient Vanessa, narquoise.

Nah !

L’intéressé secoue la tête avant de nous inviter à prendre place dans l’habitacle.

Toutes installées, il remet le moteur en marche et actionne son clignotant pour s’engager sur la route principale.

— Et on va où, mesdames ? annonce-t-il en jetant un coup d’œil dans son rétroviseur intérieur.

— À la fourrière, déclare Manon.

— Et sans commentaire ! s’empresse d’ajouter Vanessa.

Il ne dit rien, mais ses yeux en disent suffisamment long pour que je rêve d'avoir le pouvoir de me fondre dans la banquette arrière afin de disparaître complètement.

Une fiancée de trop

Axel

Mélissa entre en trombe dans ma chambre. L'espace d'un instant, noyé dans un brouillard médicamenteux, je me demande si je n'ai pas rêvé tout ça : la maladie, la maison de retraite, Jennifer, notre relation...

Elle s'approche de mon lit et s'y assied, m'obligeant à me décaler un peu.

— Qui c'est cette folle qui se fait passer pour ta fiancée ! crie-t-elle.

Elle ne me laisse pas répondre et continue un long monologue en apnée.

— Elle en voulait à ton argent, c'est sûr. Elle essayait de profiter de ta situation. C'est de l'abus de faiblesse ! On va pas se laisser faire ! On va porter plainte ! Et c'est quoi cet hôpital qui n'est même pas fichu de contrôler l'identité des gens ? Qui a pu t'amener dans un établissement pareil ?

Bouche bée, je la regarde gesticuler et pointer les murs de l'hôpital de ses ongles fuchsia trop longs pendant. Elle continue à déblatérer sur l'incompétence des établissements publics.

Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Dans mes souvenirs – ou ce qu'il m'en reste –, je vois Mélissa quitter mon appartement en s'apitoyant sur son propre sort. Elle se demande ce qu'elle a bien pu faire pour mériter que son fiancé ait gardé des séquelles de son accident. Elle ramasse ses affaires et pas mal des miennes. La radiographie de mon cerveau que je tiens toujours dans la main, attendant qu'elle s'y intéresse, est à peu près la seule chose qu'elle me laisse.

Ah, si ! Elle me laisse aussi... tomber !

Mais ça, ce n'est pas une surprise. Notre relation n'était pas assez solide pour traverser une telle épreuve. En réalité, notre couple était plutôt *liquide*, comme l'argent que je lui donnais souvent. Le fait qu'elle ait tout de suite songé que Jennifer en voulait à mon fric est on ne peut plus révélateur. Je me souviens avoir été plutôt soulagé qu'elle me quitte.

Comment j'ai put laisser cette histoire aller jusqu'aux fiançailles ?! Ce n'est pourtant pas mon genre !

Je m'apprête à répliquer par une remarque cinglante aussi puérile que jubilatoire du style : *Si, je me suis fiancé, et tu n'avais qu'à pas partir !*

Mais le doute vient de s'insinuer en moi. Je n'ai aucun souvenir d'avoir ne serait-ce que parlé de fiançailles avec Jennifer. Rien d'exceptionnel, je l'ai sans doute oublié. Mais comment me serais-je laissé à nouveau embarquer là-dedans ?

J'ai déjà commis cette erreur une fois et je connais suffisamment mon caractère indépendant pour être à peu près certain que je n'aurais jamais reformulé un tel souhait, même sous la torture.

Et, surtout, où Jen est-elle passée ?

Cela ne peut vouloir dire qu'une seule chose : elle m'a réellement menti.

Mélissa s'est relevée et fait les cent pas dans ma chambre. Ses talons claquent à droite de mon lit, s'arrêtent, repartent aussi vite. Ils claquent maintenant à ma gauche. J'ai arrêté de la regarder, ça me file le tournis. Et j'ai cessé de l'écouter, ça... me *gonfle* !

C'est difficile pour moi de suivre une conversation car je dois fournir de gros efforts de concentration. Avec quelqu'un comme elle, ça relève carrément du supplice. Si je savais le faire, je simulerais, tout de suite un arrêt cardiaque qui obligerait les médecins à m'arracher de ma chambre pour m'emmener au bloc, quitte à devoir subir une opération à cœur ouvert.

Tout, plutôt que de rester prisonnier dans cette pièce exiguë avec Mélissa.

Elle n'a pas changé.

Ses jambes interminables sont perchées sur des escarpins hauts. Elle est habillée tout en noir, comme à son habitude.

Le comble du chic, selon elle.

Je dois bien reconnaître que ses tenues sexy et la couleur noire contrastant avec la blondeur de ses cheveux ne m'ont pas toujours laissé indifférent. Mais aujourd'hui, alors que je repense à la fraîcheur et au pétillant de Jennifer, Mélissa me paraît bien terne en comparaison.

Elle s'arrête de parler une fraction de seconde pour respirer. J'en profite alors pour l'interrompre :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Le centre mémoire m’a appelée suite à ta crise. Ils ont conservé mon numéro dans ton dossier. Je n’ai pas pu venir hier soir, j’avais une urgence...

Une urgence ? Sûrement, une soirée mondaine.

— ... Mais, heureusement, je suis là, désormais, mon chéri !

Elle s’approche de moi et tend ses mains comme pour encadrer mon visage. J’ai envie de me dégager, mais n’ose pas faire de mouvements brusques. Ses ongles sont dangereusement proches de mes orbites et je suis convaincu qu’un geste maladroit, aussi minime soit-il, pourrait suffire à me faire perdre un œil.

Elle me maintient le visage par une main posée sur chacune de mes joues et plaque un baiser bruyant sur mes lèvres. J’ai la bouche desséchée, mais la sienne est toujours aussi douce. J’attends qu’elle me rende l’usage de ma langue pour rétorquer.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire. Si je me souviens bien, c’est toi qui es partie. Tu disais que tu n’étais pas sûre de pouvoir vivre comme ça, que c’était trop dur à supporter, que tu avais besoin d’un break pour réfléchir...

Elle soupire avant de planter ses yeux verts dans les miens.

— Je le sais bien. Je suis sincèrement désolée. Je n’aurais pas dû réagir de la sorte, mais j’étais sous le choc... Est-ce que tu pourras me pardonner ? minauda-t-elle en inclinant la tête.

Sa voix s’est considérablement radoucie. À cet instant, elle me fait penser à une gamine attachante. J’ai toujours craqué devant sa moue enfantine. Soudain, le sourire de Jennifer me revient en mémoire.

J’ai beau essayer de me concentrer, son image refuse de s’en aller, comme si mon subconscient avait peur que je l’oublie.

Si seulement ça marchait pour tout...

Malheureusement, lorsqu’il s’agit de me faire penser à éteindre la bouilloire ou à m’habiller, aucune image de plaque de cuisson ou d’exhibitionniste ne s’affiche dans ma tête !

— Oui, je te pardonne. Mais le problème n’a pas changé. J’ai toujours des troubles de la mémoire et même... pire. J’attends le médecin pour savoir ce qu’il s’est passé...

— Je m’en fiche ! Je suis prête à faire face ! Laisse-moi être là pour toi !

N’importe qui aurait sûrement adoré entendre ça de la part d’une jolie fille comme Mélissa, mais pour être honnête, son beau discours ne me fait ni chaud ni froid.

Je me redresse sur mon lit et m’assieds.

— Mélissa, tu sais très bien que tu dis ça maintenant mais que tu changeras d’avis avec le temps...

Elle ouvre la bouche pour objecter, mais je la fais taire d’un doigt sur ses lèvres.

— De toute façon, soyons réalistes, on avait d’autres problèmes tous les deux. Avant même l’accident.

Elle m’étudie un instant, silencieuse.

— C’est cette fille, n’est-ce pas ?

Mélissa s’est raidie et a repris la voix cassante qu’elle avait en entrant dans la chambre. À son évocation, le visage de Jennifer inonde à nouveau mon esprit. Troublé, j’hésite quelques secondes avant de répondre.

Trop tard. Elle a remarqué mon émoi.

Elle se lève brusquement de mon lit et se dirige vers la porte de ma chambre en déclarant solennellement :

— Je ne vais pas me laisser faire aussi facilement ! Je ne vais pas me faire évincer par une espèce d’arnaqueuse ! Si tu crois que ça va m’arrêter, tu te mets le doigt dans l’œil ! Elle aussi d’ailleurs !

La porte claque derrière elle sans m’avoir laissé le loisir de lui répondre. Je me remémore alors un détail que ma mémoire défaillante avait oublié. Une des caractéristiques qui m’avaient plu chez Mélissa : son âme de compétitrice.

De toute évidence, elle n’imaginait pas qu’elle aurait de la concurrence en faisant une pause dans notre relation pour me laisser aller seul dans une maison de retraite puis dans un centre médicalisé.

Comment aurait-elle pu l’envisager ?

Épuisé, je me tasse contre l’oreiller derrière mon dos. Moi qui pensais que mes problèmes de santé m’éviteraient des relations sentimentales compliquées !

C’est raté !

Et Jennifer, pourquoi m'a-t-elle fait croire que nous étions fiancés ? Essaye-t-elle de profiter de moi comme l'en accuse Mélissa ? Non. Je me refuse à y croire Mais aurais-je pu lui parler de mes affaires fructueuses sans m'en souvenir ? Plausible.

Comment savoir ?

Pourtant, on ne peut pas aussi bien jouer la comédie. Si mes troubles de la mémoire m'ont permis d'apprendre une chose, c'est bien que les corps ne mentent pas. Le sien réagit autant que le mien lorsque nous sommes tous les deux dans la même pièce. Elle frémit sous mes mains. Sa vue se trouble lorsque je m'apprête à l'embrasser. Sa respiration se fait plus bruyante lorsque je la caresse...

Ok ! Je m'ordonne d'arrêter le fil de mes pensées avant qu'une infirmière ne débarque et ne me diagnostique un problème d'hyper-érection !

Pourquoi m'a-t-elle fait croire que notre relation était plus avancée qu'elle ne l'est réellement ? Est-ce quelque chose dont elle pourrait avoir envie ? Je ne sais plus très bien si cette idée me plaît ou m'effraye. En tout cas, elle a le mérite de me faire sentir vivant.

Mais où est-elle passée ?

M'a-t-elle laissé tomber ? Ou est-elle prête à se battre elle aussi pour moi ?

La porte qui s'ouvre sur le médecin interrompt le cours de ma réflexion. Je me maudis d'être prisonnier de ce lit d'hôpital alors que je voudrais rattraper Jennifer, peu importe l'endroit où elle ait pu aller, peu importe ses intentions.

Je regarde le docteur entrer dans la pièce, un dossier dans les mains. Il se plante devant le lit à roulettes, droit comme un « I ».

Son expression ne me dit rien qui vaille.

**

Jennifer

Certes, j'aurais pu le deviner sans l'avoir pratiqué, mais je peux aujourd'hui affirmer, par expérience, que les tenues de soirée ne sont pas plus adaptées pour se rendre à la fourrière qu'à l'hôpital ou pour prendre le bus.

Sans doute moins, en fait.

Surtout que je réalise, tout à coup, tandis que nous pénétrons dans le parc automobile, que mes amies portent les habits qu'elles avaient pour le voyage. Petite robe d'été pour la blonde et jeans et tee-shirt pour l'autre. Pas une seule paillette à l'horizon !

Conclusions de l'expérience : Pour se rendre à la fourrière, cent pour cent des personnes étudiées pensent qu'il est préférable de mettre des vêtements qui sentent le chien mouillé plutôt qu'une robe de soirée.

Le sentiment de gêne occasionné par une tenue inadaptée augmente avec le phénomène de désolidarisation des copines.

Les paillettes semblent exclusivement s'aventurer dehors en nocturne et sur des robes de soirée.

Nous nous dirigeons vers le guichet. Les filles marchent devant moi, je suis à la traîne à cause de mes talons hauts. Peut-être aussi qu'elles utilisent la technique du *moi-je-ne-la-connaiss-pas-cette-fille-là*. Je ne peux pas leur en vouloir, j'avais bien renié Manon-sapin-de-Noël, hier.

Comme pour confirmer mes craintes, la jeune maman et Vanessa s'arrêtent un peu à l'écart du guichet, me laissant m'adresser toute seule à l'employé. Je m'éclaircis la voix et demande :

— J'aimerais récupérer mon véhicule. Une Mini-Cooper rouge.

La jeune femme se fait à pianoter sur le clavier de son ordinateur en soufflant avant de répondre :

— Il vous faudra payer cent seize euros de frais de garde et d'enlèvement.

Elle hèle un type du bras qui nous emmène sans rechigner où sont entreposées les voitures saisies.

Alors que j'avance à sa suite, les filles un peu plus loin derrière, les sequins de ma robe s'accrochent à un parechoc. Déséquilibrée sur mes talons déjà peu stables, je tombe lourdement, face contre terre.

Aïe...

La honte...

En me relevant, je jette un coup d'œil à celles qui se prétendent être mes amies. Ces dernières s'écartent un peu plus de moi et me tournent volontairement le dos.

Les pestes !

Quelques moments gênants plus tard, j'ai enfin récupéré ma Mini ! Et mes copines par la même occasion. Les clés en mains, je me sens déjà mieux.

Instinctivement, Manon se dirige vers la portière côté conducteur.

— Même pas en rêve ! T'as même plus de permis ! l'arrêté-je.

Elle semble se rappeler soudainement ce détail et s'installe à l'arrière en soupirant.

Vanessa monte à côté de moi. Sans attendre, je mets le moteur en marche et nous prenons la route en direction de l'hôtel pour récupérer nos affaires et quitter cette ville maudite.

Au bout de quelques minutes, la blonde revient à la charge alors que j'emprunte la première rue à droite :

— Quand même, tu aurais dû aller lui parler !

Dans le taxi, je leur ai raconté mes mésaventures avec Axel.

Le chauffeur n'en a pas raté une miette !

Je pensais que le sujet était clos.

— Et pour dire quoi ? Je crois que la situation est assez claire comme ça, et je me suis déjà suffisamment ridiculisée !

— Peut-être qu'elle ment, elle aussi.

— T'as raison, je vais retourner le voir et lui dire : T'es sûr qu'elle te dit la vérité cette pétasse, parce que moi je t'ai bien raconté de gros bobards et t'as tout gobé !

— Rhooo, c'est pas si grave. Il pourra comprendre.

— De toute façon, ça ne change pas le problème. Il est déjà avec quelqu'un et du peu que j'en ai vu, je ne fais pas le poids. Je l'ai juste aperçue trois secondes et j'ai eu le temps de me rendre compte qu'elle a une prestance et une classe impressionnantes. L'infirmière n'en menait pas large face à elle. Elle est blonde en plus, ajouté-je pour clore le débat.

— Mais elle n'a pas passé la nuit avec lui, elle, objecte Manon depuis la banquette arrière.

— Et alors ? Il ne doit même plus se rappeler avec qui il a couché hier soir !

— Y en a beaucoup à qui ça arrive et qui n'ont pas ce genre de maladie, fait remarquer Vanessa.

— Arrête ! Avoir des problèmes de mémoire n'excuse pas tout !

Pour bien signifier que cette fois, la discussion est terminée, je monte le volume de l'autoradio.

Mon Dieu, que ma voiture m'avait manqué !

Trois quarts d'heure plus tard, nous arrivons sur le parking de l'hôtel. Je ne perds pas une seconde et m'extirpe du véhicule en lançant mes clés à Vanessa pour qu'elle ferme la voiture.

Je passe les portes d'entrée, trotte aussi vite que mes talons me le permettent jusqu'à l'ascenseur avant de m'y engouffrer. Les filles à ma suite.

J'ai hâte de quitter cette ville. De revenir à ma vie ordinaire. Ce petit week-end m'a littéralement épuisée !

Les portes de nos chambres communicantes sont déjà déverrouillées. Nous entrons dans celle de gauche d'où des sons de meubles qu'on déplace nous parviennent. En pénétrant dans la pièce, je découvre Farah qui soulève un vase sur la commode, essuie en dessous à l'aide d'un chiffon avant de le reposer à sa place. Toute à son ménage, elle n'a même pas remarqué notre présence.

— Tu sais qu'il y a des femmes de chambre qui sont payées pour faire ça ?

Elle relève à peine les yeux vers nous.

— Ah, vous êtes là. Ça s’est bien passé avec ton Axel ? demande-t-elle distraitement tout en continuant à frotter des bibelots.

— Euh... Pas vraiment. Mais qu’est-ce que tu fais là ? Pourquoi tu n’es pas avec Maxime ?

— Je rentre avec vous, dit-elle sur un ton détaché en fuyant mon regard.

— Farah, qu’est-ce qu’il y a ? Il n’est plus sûr de vouloir changer de carrière, c’est ça ? insisté-je en plissant les yeux.

— Oh, si ! Il veut ouvrir une boîte de strip-tease, feint-elle l’indifférence.

— Ah...

C’est tout ce que j’ai trouvé à dire.

— Oui ! assène-t-elle sur un ton qui atteste qu’elle n’a pas envie d’en parler.

— Est-ce que c’est ma robe que t’es en train d’utiliser pour faire le ménage ?! s’exclame, tout à coup, Vanessa.

Farah s’arrête net et relève la tête.

Elle ouvre la main dans laquelle elle tient le tissu noir et l’étudie comme si elle ne savait pas vraiment comment il avait atterri dans sa paume.

Vanessa s’empresse de lui arracher le chiffon et déplie le tissu froissé en poussant un cri horrifié.

— Je rêve ! Elle est en train d’utiliser ma robe pour faire la poussière ! s’insurge la blonde en nous prenant à partie, Manon et moi.

— Pardon. J’ai pas trouvé de chiffon. Ni dans cette chambre ni dans l’autre.

Vanessa écarquille de grands yeux ronds.

— Si tu trouves pas de chiffon, ni de produits d’entretien, c’est parce que ce n’est pas aux clients de faire le ménage ! T’es en train de faire perdre leur gagne-pain aux femmes de chambre ! Et d’abîmer ma robe ! ajoute-t-elle en serrant le bout de tissu contre son cœur.

Les yeux sur ses chaussures, Farah fait profil bas.

La lueur du lustre de la chambre se réverbère sur son crâne ébène.

— En même temps, elle n'avait plus de cheveux à raser, tente Manon pour défendre sa copine.

Vanessa secoue la tête et part en direction de la chambre attenante en maugréant.

— Bon, si on rentrait chez nous ?

Les autres acquiescent et nous nous affairons à faire notre valise.

Le côté positif de n'avoir qu'un seul bagage pour quatre, c'est que c'est plutôt rapide à remplir.

Alors que je fourre le lisseur dans une des pochettes à l'avant, mes doigts tâtent, puis se resserrent sur une surface froide, un flacon en verre.

Je le sors pour le détailler. Je n'en crois pas mes yeux.

— Vanessa ! T'aurais pas pu dire que t'avais du parfum pendant tout ce temps ? crié-je assez fort pour qu'elle m'entende de la pièce à côté.

— Évidemment que j'avais pris du parfum ! Tu me prends pour qui ? l'entends-je répondre.

— Elle se fout de nous ! Et dire que j'ai passé toute la nuit et la matinée à puer la serpillière mal essorée ! se lamente Manon à côté de moi.

Je troque ma robe de soirée contre celle d'été que je portais en arrivant et nous nous aspergeons toutes copieusement du parfum de Vanessa.

Nous sommes fin prêtes à quitter l'hôtel.

Dans le hall, Vanessa rend les clés au réceptionniste. L'audacieux ose demander si nous avons passé un bon week-end, ce qui lui vaut quelques regards courroucés.

Tandis que nous payons, il se pince discrètement l'arête du nez. Il faut dire qu'il y a, étalée sur les quatre personnes alignées devant lui, l'intégralité du contenu d'une grande bouteille de parfum. Et seul un comptoir large de quelques centimètres pour le séparer de nous.

Quelques instants plus tard, nous sortons de l'établissement par la porte à tambour, en laissant derrière nous un épais nuage de fragrances fruitées et un hôtelier au bord de l'asphyxie.

Je prends le volant avec soulagement. Bientôt, je serai chez moi. Au calme. Avec des vêtements propres — je rêve même de mon pyjama de déprime — et du Nutella. Sans ampoules aux pieds, sans chauffeur de taxi railleur et sans crainte de me faire arrêter par la police.

Mais sans Axel aussi.

Je pousse un profond soupir de frustration. Ce week-end était un vrai fiasco...

Je jette un coup d'œil à Farah à côté de moi. Elle a sorti un flacon de solution antibactérienne de son sac et s'en tartine les doigts comme si elle essayait de se raboter la peau. Quelques heures à ce rythme, et elle va se retrouver avec la même carnation que Michaël Jackson après sa dépigmentation.

Dans le rétroviseur, je vois le reflet de Manon et Vanessa qui, le regard vague, semblent tout aussi dépitées.

— Je ne remettrai plus les pieds dans cette ville ! déclaré-je.

— De toute façon, les autorités ne nous laisseront plus entrer ! plaisante Manon.

Farah y va aussi de son commentaire :

— Je suis vannée. Je vous ai dit que j'ai dormi dans une caravane ? Et, vous savez quoi ? Nos voisins de la caravane d'à côté devaient être des acteurs du film parce qu'ils ont répété toute la nuit !

— Oh, ça va ! Arrêtez de vous plaindre ! Vous, vous avez passé la nuit en bonne compagnie, à vous éclater. Moi, pendant ce temps-là, j'étais enfermée avec Manon dans notre petite chambre d'hôtel ! s'agite tout à coup Vanessa sur la banquette arrière.

Puis, réalisant ce qu'elle vient de dire :

— Pardon, Manon.

Cette dernière balaye ses excuses d'un geste de la main.

— Aucun problème. Moi, j'ai passé une bonne soirée. J'ai dormi sans être réveillée par des pleurs de bébé ! Vous savez depuis combien de temps je n'avais pas fait ça ?

Le simple fait d'énoncer cette vérité suffit à la mettre au bord des larmes.

— Bon, alors tout le monde a passé un week-end pourri, sauf Manon, si je comprends bien, résume Farah.

— Bah, on m’a quand même suspendu mon permis pour six mois, rétorque la jeune maman. Et ça, ça veut dire que je vais être encore plus coincée chez moi que je ne l’étais déjà avec l’arrivée de Louise...

Soudain, sa voix se brise et elle éclate en sanglots.

Vanessa, à côté d’elle sur la banquette arrière, l’entoure de ses bras.

— Ça va aller, ma belle... On fera les chauffeurs ! Bon, on ira moins vite que toi, mais on posera pas autant de questions que ce fichu conducteur de taxi, juré !

À l’avant, nous rions et un léger sourire vient éclairer le visage de la jeune maman.

— Moi aussi, je suis triste. Je n’ai pas eu le numéro de téléphone du comédien mignon et j’ai même pas pu faire de shopping alors que je m’étais verni les orteils !

Cette fois, Manon ne peut s’empêcher de glousser. Nous l’imitons toutes. Nos éclats de rire qui s’échappent par les vitres ouvertes de la voiture – risque d’intoxication aux émanations de l’*Irrésistible* de Givenchy oblige – me rassérènent.

Fini le rêve mais pas les ennuis !

Jennifer

J'ai déposé les filles chez elles et arrive enfin à mon appartement. J'ai l'impression de l'avoir quitté pour passer un mois en forêt amazonienne alors que je ne suis partie que deux jours, à Paris en plus !

J'ai envie de m'écrouler sur mon lit. Sauf qu'il faut que j'aille faire acte de présence à l'agence cet après-midi. On l'a déjà fermée ce matin et ce n'est pas très sérieux.

Je regarde l'horloge murale de mon salon. Il me reste quelques heures pour retrouver un aspect convenable.

Je fonce à la salle de bain, me débarrasse de mes vêtements parfumés à *l'Irrésistible chien mouillé*, mix étonnant entre la célèbre fragrance et l'odeur de tissu trempé par la pluie, avant de sauter sous la douche. J'actionne le robinet laisse l'eau chaude me délasser.

Ça fait un bien fou ! J'ai l'impression de ne pas avoir pris de douche depuis des lustres ! Mes muscles atrophiés par la longue route en voiture et la fatigue du week-end se détendent peu à peu. Ma salle de bain est saturée de vapeur et commence à ressembler à un sauna. Je ferme les paupières pour mieux profiter de la sensation du jet d'eau sur mon corps.

Soudain, une image indécente parasite mon esprit. Je vois Axel me rejoindre sous la douche tout habillé. Sans dire un mot, avec des gestes lents et sans me quitter de ses yeux profonds, il ôte à présent ses vêtements trempés.

Il retire d'abord son tee-shirt qui colle à son torse et laisse découvrir des pectoraux et des abdominaux parfaitement dessinés. Il est tout près de moi, me fixant toujours intensément tandis que je ne peux empêcher mon regard de glisser sur sa peau dénudée.

Je vois alors ses mains robustes se poser sur sa ceinture pour l'ouvrir rapidement. Il déboutonne sa braguette. Son jeans, alourdi par l'eau, finit immédiatement dans le receveur de la douche. Axel n'a plus qu'à lever les pieds pour l'ôter complètement. Il est quasiment nu maintenant. En quelques secondes, son boxer blanc devient presque transparent.

Je vais vraiment l'inscrire à un concours de boxer mouillé !

Il gagnerait très certainement si je me fie à son anatomie qui prend de plus en plus de place dans son caleçon !

J'ai la peau en feu. Je brûle aussi intérieurement, comme si l'eau chaude avait pu transpercer ma chair. Sauf que je sais bien que ce que je ressens n'a rien à voir avec la température de l'eau. La proximité de son corps est encore plus ardente qu'un jet de douche brûlant.

Il s'approche de moi, se presse tout entier contre ma peau nue. Je pose mes deux mains sur son torse ruisselant puis pratique des caresses un peu plus basses sur sa sangle abdominale. Pendant qu'il glisse ses mains dans mes cheveux, j'ai très envie de goûter à ses lèvres, mais ma langue est trop occupée à courir virtuellement sur les lignes parfaitement dessinées de ses pectoraux et de ses abdominaux.

Je descends encore un peu plus bas mes mains...

Une sonnerie retentit.

Je relève les yeux vers Axel. Il reste impassible quelques instants comme pour savourer le moment qui se prépare, puis m'embrasse langoureusement. Je me laisse aller complètement contre ses lèvres.

Nouvelle sonnerie.

Zut, il a dû laisser son portable dans son pantalon !

Une minute ! Dans son pantalon ? Trempé ? Comment un téléphone peut-il encore fonctionner sous la douche ?

Je reviens brusquement à la réalité.

Merde ! C'est mon portable qui est en train de sonner !

Et depuis combien de temps je rêve là-dessous, moi ?

Je m'enroule dans une serviette sans prendre la peine de me sécher et me dirige d'un pas ferme vers le salon d'où provient la sonnerie, frustrée d'avoir été dérangée en plein milieu d'un joli songe et d'avoir dû quitter l'atmosphère envoûtante de ma salle de bain.

Je suis un peu honteuse, aussi. Ça fait à peine une heure que je suis rentrée et le souvenir d'Axel m'obsède déjà. Je dois me rendre à l'évidence : je suis mal barrée ! Je suis à peu près dans le même état d'excitation qu'après avoir visionné la pile de DVD réalisés par Maxime.

Je décroche enfin ce fichu portable-empêcheur de fantasmes.

— Ah ma chérie ! Je commençais à m'inquiéter. Qu'est-ce que tu étais en train de faire ?

Maman ! C'est elle la casseuse de fantasmes ! J'aurais dû m'en douter.

— J'étais sous la douche, maman. Et, comme tu le peux constater, je ne me suis pas noyée.

— Sous la douche ? À cette heure-là, un lundi matin ? Et où étais-tu passée ce week-end ? Je suis passée plusieurs fois devant chez toi, ta voiture n'y était jamais garée !

— J'étais à Paris, maman. Avec mes amies, si tu veux tout savoir.

— Tu aurais pu me prévenir, tout de même !

— Pardon, j'ai dû oublier de te faire signer l'autorisation de sortie.

— Arrête de te moquer, tu veux ? Je m'inquiète pour toi. C'est normal. C'est le rôle d'une mère. Tu verras quand tu en seras une.

— Manquerait plus que ça..., marmonné-je dans le combiné.

— T'es sûre que ça va, ma chérie ? Je te sens toute chose.

Toute chose... On peut dire ça. J'ai encore du mal à me remettre de mon rêve sulfureux. N'ayant pas obtenu de réponse dans l'instant qui suit, ma mère, fidèle à elle-même, enchaîne directement :

— Est-ce que ça a un rapport avec cet homme dont ton grand-père m'a parlé ?

Oh non ! Si papy Léon s'y met aussi, que vais-je devenir ?!

— Il m'a dit que tu fréquentais un homme... malade... à la maison de retraite... Oh Jen ! Si tu veux mon avis, ce n'est pas quelqu'un pour toi. Tu mérites mieux que...

— T'inquiète pas, je ne le vois plus, la coupé-je. Bon, il va falloir que je me prépare si j'veux pas être en retard. Je t'aime, maman.

Je raccroche avant qu'elle ne trouve autre chose à dire et que mon esprit de vengeance ne cède à la tentation de cafter sur papy Léon et sa nouvelle petite amie.

Je retourne dans la salle de bain en suivant les traces de pieds mouillés que j'ai laissées, ôte ma

serviette avant d'entrer de nouveau sous la douche pour éteindre le feu en moi.

Il me faudrait un Canadair !

Le médecin vient de sortir de la pièce et m'a laissé comme un con, paumé dans un silence de plomb, avec pour seuls compagnons ma perfusion et l'écran noir de la télé pour laquelle je n'ai pas souscrit d'abonnement.

Je m'attendais à tout : mort imminente ou alien dans la tête, etc...

Mais pas à une telle révélation !

Depuis plusieurs semaines, j'essaye de prendre ce qu'il m'arrive comme une chance, de vivre avec, d'en profiter, même. Voilà qu'aujourd'hui, le docteur m'apprend qu'il peut me soigner. Que ce que mon premier médecin avait logiquement pris pour les séquelles de mon AVC étaient en fait les symptômes d'une tumeur qui appuie et court-circuite une partie de mon cerveau.

Une tumeur bénigne, facilement opérable, qui a causé ma crise de convulsions. Il a parlé de m'emmener au bloc cet après-midi ! En bon praticien, il m'a tout de même laissé deux heures pour me faire à l'idée que ma vie va changer du tout au tout une deuxième fois en six mois !

Trop généreux, le toubib.

Il m'a aussi conseillé de profiter de ce temps imparti pour prévenir mes proches qui, eux aussi, risquent d'avoir un choc.

Tu m'étonnes !

Mû par un réflexe enfantin et idiot, je décroche le téléphone sur ma table de chevet et compose le numéro de mes parents. Évidemment, ils ne répondent pas. Ils doivent être en train de se dorer la pilule à l'île Maurice ou de Saint-Barthélemy. Ou dans n'importe quel autre endroit paradisiaque ayant pour appellation un vieux prénom ringard.

En reposant le combiné sur son socle, je réalise que je n'ai pas vraiment envie de leur parler. Pas plus qu'à mes anciens collègues arrogants et pseudo-amis ou à Mélissa.

La seule personne que j'aimerais avoir auprès de moi en ce moment même, c'est Jennifer. Je prends conscience que la maladie m'a changé. Je ne suis plus le même qu'avant. Je ne *veux* plus être cet homme.

Et, tout d'un coup, j'angoisse.

Je ne me sens pas prêt à devoir refaire face à la pression de mon travail, à celles de mes parents sur

mon statut de célibataire, aux responsabilités de la vie, en général.

Je veux rester comme je suis. Libre.

Et Jen ? N'est-ce pas de cette manière qu'elle m'a connu et apprécié ? Sera-t-elle aussi fan de l'ancien Axel ? J'en doute beaucoup.

Je sais bien que la plupart des gens penseraient que je suis complètement stupide ou bien que la tumeur ne doit pas court-circuiter que ma mémoire, mais là, tout de suite, j'ai très envie de refuser l'opération.

De partir en courant.

D'aller retrouver Jen et de faire comme si le médecin n'était pas entré dans ma chambre pour m'annoncer cette fichue bonne nouvelle !

*Courts-circuits***Jennifer**

Évidemment, Farah est arrivée avant moi à l'agence immobilière.

Elle est en pleine discussion téléphonique avec un client.

Si j'en crois sa mine déconfite, la conversation n'est pas des plus agréables.

En m'approchant du comptoir de l'accueil, je capte quelques bribes :

— Non, bien sûr, que nous ne parlions pas sérieusement...

Je fronce les sourcils en m'installant sur la chaise pivotante derrière la desserte.

De quoi est-elle en train de parler ?

— Écoutez, ce mail a été envoyé par erreur. C'est une mauvaise blague qu'on nous a faite...

Ça y est ! Je me souviens !

J'allume l'ordinateur en face de moi et pianote nerveusement.

En retrouvant ce que je recherche, j'accuse le coup.

Une partie de moi espérait encore se tromper, avoir tout imaginé.

Mais non ! Nous l'avons vraiment fait ! Nous avons envoyé un mail à nos clients, potentiels ou habitués, pour leur suggérer d'habiter chez leurs mères ou d'aller voir ailleurs !

Je me prends la tête entre les mains.

Farah raccroche en grommelant.

— Ça risque d'être sympa comme journée ! C'est déjà le troisième coup de fil du genre que je reçois ! Je te préviens, le prochain est pour toi !

— Merde ! On était quatre ce soir-là ! Y en a pas une qui aurait pu se rendre compte que notre mail

n'était pas tout à fait professionnel !

Je relis quelques passages de notre message automatique.

« ... sinon tant pis, on n'en a rien à faire après tout de votre avis ! », « nous vous suggérons d'aller exposer en détail toutes les demandes, dont vous avez bien voulu nous faire part très longuement, à nos concurrents »...

Je frappe ma main sur mon front.

Quelle conne !

La seule chose dont je me souviens m'être inquiétée, c'est le mot *Bisous* à la fin. La plupart des personnes qui ont reçu ce message n'ont même pas dû aller jusqu'au bout !

Je me redresse sur mon siège.

Il faut trouver une parade tout de suite.

Je réfléchis quelques instants, le menton posé sur ma paume ouverte. Puis, mes doigts entament une danse effrénée sur le clavier et deux minutes plus tard, j'appuie sur la touche « envoyer ».

Nos clients sont maintenant informés que les problèmes de santé de mon associée nous ont obligées à fermer l'agence samedi et ce matin, et que notre messagerie professionnelle a été piratée par des plaisantins mal intentionnés.

— Tu diras merci à ta mère, lancé-je à Farah, toute fière de moi, en jouant avec ma chaise pivotante comme si j'étais sur un tourniquet.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Disons que je lui dois quelques dommages et intérêts pour plagiat ! réponds-je, énigmatique.

Haussant les épaules, elle ne cherche pas à en savoir davantage.

Je m'en réjouis. Je ne suis pas certaine qu'elle apprécierait de jouer une fois de plus les malades imaginaires. J'espère qu'elle a tort et que toutes ces allusions ne vont pas lui porter la poisse.

— T'as un rendez-vous chez le médecin bientôt ? lui demandé-je, l'air de rien.

Elle relève la tête des dossiers qu'elle est en train de classer dans l'étagère derrière moi, se retourne

et me toise de ses grands yeux noirs en amande.

— Non. Mais si tu continues, je vais en prendre un pour toi. Dans un cabinet spécialisé ! Y a un décalage horaire entre Rennes et Paris ? Tu m’inquiètes ! T’as l’air complètement à côté de tes pompes.

— Non, non, t’inquiète. Ça va très bien.

— C’est Axel ?

— Quoi Axel ? Est-ce qu’on ne pourrait pas un peu arrêter de parler de lui ? Et Maxime, il a déjà acheté ses barres de pole-dance pour sa nouvelle entreprise ?

— Non, il n’est plus très sûr. Il réfléchit encore à d’autres activités. Et je n’ai pas non plus envie d’en parler, conclut-elle en retournant à son archivage.

Une autre activité ? Elle ne pourra être que plus soft que réalisateur de film X et patron d’une boîte de strip-tease, non ? À moins que... gynécologue ?

Je résiste à l’envie de demander à Farah si son petit ami a fait des études de médecine avant de se lancer dans sa carrière actuelle.

Tout en continuant à m’interroger, je tente de me remettre au travail.

La journée n’a pas été aussi désagréable que l’avait prédit Farah.

Je ne me suis fait sermonner que deux fois par des acheteurs potentiels mécontents et, en fin d’après-midi, mon associée a reçu des fleurs de l’un de nos clients

Farah est restée perplexe devant le petit carton qui accompagnait le bouquet :

« *Toutes mes pensées vous accompagnent dans l’épreuve que vous traversez.* »

J’ai rétorqué, l’air innocent, qu’il devait faire allusion au challenge que représentait sa recherche d’un grand F5 en plein milieu du quartier historique du centre-ville.

Elle a sourcillé. Puis elle a mis le nez dans les pivoines pour les renifler et toutes ses hésitations se sont envolées. Pour couronner le tout, Madame Basson, que je me suis bien gardée de mettre en copie du mail d’excuses, ne s’est pas présentée aujourd’hui.

Je songe sérieusement à voler le bouquet de pivoines de Farah pour l’offrir à nos concurrents de *Century 21*, en face. Mais des boules Quies ou une boîte de paracétamol y seraient certainement plus appréciées.

**

Je viens de me garer en bas de mon immeuble. L’air frais est agréable en ce début de soirée. Mais je suis pressée de retrouver le confort de mon loft.

J’ai prévu une soirée festive. Je me tâte encore entre terminer le tome quatre des aventures de Kat et Jake avec un bon verre de vin ou visionner une super comédie romantique avec une cuillère et un pot de Nutella

Je prends les escaliers — et non l’ascenseur, au cas où mon dévolu se porte sur la pâte à tartiner — et les monte quatre à quatre.

Haletante, il ne me reste plus que quelques marches à grimper quand je remarque, sur mon palier, une ombre qui patiente.

Merde ! Encore un représentant !

Une minute... Pas de mallette, de prospectus à la main...Non, ce n’en est pas un.

Sur mes gardes, j’atteins la dernière marche et avance vers l’homme en question qui me tourne le dos.

L’espace d’une seconde, j’imagine qu’Axel a fait tout ce chemin pour me retrouver. Mais l’intrus qui a entendu mes pas derrière lui fait volte-face et je déçante.

Jérémy !

Éloigné des rayonnements de sa rouquine, il a perdu tout éclat. Il est voûté, pâlot, et ses yeux sont rougis.

— Jérémy ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? annoncé-je en me mettant à sa hauteur.

— J'avais besoin de te parler.

Et pourquoi on a inventé le téléphone à ton avis ?

Il s'approche de moi et me frôle la joue de sa main droite.

Et pourquoi est-ce qu'il ne dit plus rien s'il voulait me parler ?

Je me dégage doucement et prends un ton maternel.

— Jérémy... On a déjà parlé des milliers de fois et..., commencé-je en secouant la tête.

Il pose un doigt sur mes lèvres pour me faire taire.

— Alors on n'est pas obligés de parler, me susurre-t-il.

Avant que je n'aie le temps de comprendre ce qu'il se passe, sa bouche s'est posée sur la mienne. Sa main appuie légèrement derrière ma nuque. Et déjà, alors que je commence seulement à songer à me dégager, il me plaque plus fort contre lui, ravivant d'anciens souvenirs torrides entre nous deux que je croyais effacés à jamais de ma mémoire.

Mais un craquement sourd venu de quelque part dans l'immeuble me ramène à la réalité. Je retrouve enfin mes esprits et le repousse. Je n'ai vraiment pas besoin de ça en ce moment.

Surpris et vexé, il me regarde comme un animal blessé, faisant s'évanouir toutes les réminiscences que son geste avait provoquées en moi.

Je le dévisage. Il me fait presque pitié maintenant. J'aurais presque envie de lui mettre des claques.

— Jérémy ! Toi et moi, c'est fini. Tu comprends ?

— Si c'est à cause d'Ambre, je t'assure que notre relation n'avait rien à voir avec la nôtre.

Ambre ?!

Ah la rouquine ! Forcément, il faut qu'elle ait un prénom de matière précieuse !

— Ça n'a rien à voir, Jérémy ! Je te rappelle qu'on avait déjà rompu avant !

— J'ai changé ! Laisse-moi te le montrer !

— Écoute, je suis fatiguée... Je n'ai pas du tout envie d'avoir ce genre de conversation, là maintenant !

Je le pousse un peu de l'épaule pour atteindre ma porte d'entrée. Alors que j'ouvre celle-ci, Jérémy clame dans mon dos :

— J'm'en fous ! Je vais rester ici jusqu'à ce que tu changes d'avis ! Et que tu acceptes d'en discuter ! Tu me connais, tu sais bien que je vais le faire !

Exaspérée, je lève les yeux au ciel et claque la porte sans un regard pour lui.

Cet abruti vient de gâcher ma soirée !

Je me maudis tout en me débarrassant de mon sac à main et de mes chaussures dans l'entrée. Qu'est-ce qui m'a pris de consentir à le recevoir à l'agence ? Et, surtout, pourquoi Vanessa lui a-t-elle refilé mon nouveau numéro ?!

Avec rage, je m'empare de mon téléphone et compose les coordonnées de mon amie.

Répondeur.

Elle a de la chance. Elle aura quand même le droit à un message cinglant :

— Écoute-moi bien, Vanessa ! Jérémy est en train de prendre racine sur mon paillason ! Et c'est de ta faute ! Alors tu fais comme tu veux, tu te teins en rousse, tu couches avec lui ou bien tu viens avec une pelle pour le déterrer ! Mais tu me débarrasses de ce pot de colle !

Je raccroche et pousse un cri de frustration. Engueuler un répondeur est beaucoup moins libérateur que d'avoir la personne au bout du fil.

Une fois pratiquement défoulée, je décide de mettre la musique à fond dans mon appartement pour tenter d'oublier la présence de mon ex derrière la porte – s'il est vraiment resté là.

La main sur la souris de mon ordinateur, je m'apprête à cliquer sur le titre *Crève* de Mademoiselle K. Mais je songe qu'un dépressif comme Jérémy serait fichu de prendre ça au pied de la lettre et qu'un macchabée sur mon paillason, ça ferait désordre. J'opte alors pour le classique *I Will Survive* de Gloria Gaynor. En espérant qu'il comprenne le message : Tu vas survivre !

Et tant pis si tout l'immeuble s' imagine que je suis en train de visionner les meilleurs moments de la coupe du monde 1998.

Je finis par m’installer sur le sofa avec mon livre. Malgré le fond sonore inadapté, j’arrive, au fil des pages, à me plonger dans l’histoire et à oublier la présence probable de Jérémy de l’autre côté de la cloison.

**

Axel

Je sens tout de suite que malgré mes problèmes, je ne suis pas près de réussir à oublier la scène qui vient de se dérouler sous mes yeux.

Je croyais quoi ? Qu'elle n'avait pas une vie avant de me rencontrer ? Qu'elle allait accepter d'avoir une relation sérieuse avec un type comme moi ? Un mec qui ne se rappelle pas qu'ils ont un rencard et qu'il a déjà une fiancée ?

C'est sûr, elle mérite mieux.

Je m'en veux.

Je suis trop con.

J'aurais dû deviner ce qui allait se passer.

Réfléchir, avant de quitter l'hôpital dans la précipitation, de chercher son adresse et me ruer chez elle. Je n'aurais pas dû venir. Qu'est-ce qui m'a pris ? Depuis quand est-ce que je me comporte comme ces hommes soumis qu'on mène à la baguette et qui courent après les femmes ? Et je m'en veux encore plus de me mettre dans des états pareils pour elle ! Ce n'est qu'une femme, bordel ! J'en ai connu d'autres et elle ne sera pas la dernière !

Alors pourquoi je reste devant son immeuble, incapable de repartir après l'avoir vue embrasser ce type, depuis le palier de l'escalier ?

Choqué, j'ai pris la fuite.

Je me sentais de trop.

J'étais de trop.

Et tout ce que je voulais lui dire venait de perdre soudainement tout son sens. Sans réfléchir, j'ai tourné les talons et ai redescendu les marches que je n'avais pas complètement montées. J'ai essayé d'être le plus discret possible mais le sol a craqué sous mes pas. Apparemment, ils n'ont rien entendu. Sans doute bien trop occupés pour ça ! Adossé à un lampadaire depuis le trottoir d'en face, je ne peux m'empêcher de regarder vers le cinquième étage. Là où elle habite. Je contemple une fenêtre au hasard, m'imaginant qu'elle donne sur le salon de l'appartement de Jen, mais elle appartient peut-être au logement d'une voisine à la retraite.

Indifférent à l'activité du quartier, j'imagine ce qui est en train de se passer derrière ces murs.

J'imagine cet homme embrasser Jen, *ma* Jen.

Je les imagine rire ensemble avant qu'il ne la conduise jusqu'à sa chambre. Je regarde ma montre. Déjà une heure qu'ils sont enfermés tous les deux. J'imagine, et je me fais du mal. Je ne comprends vraiment pas pourquoi je reste ici.

Peut-être que j'espère que le type va ressortir de l'immeuble et qu'alors je pourrai aller parler à Jennifer. Ou bien que c'est elle qui va quitter son appartement et que j'irai à sa rencontre. Et pour lui dire quoi ?

Entendre de sa bouche ce que je sais déjà ?

C'est trop con !

Je ne vais pas me les geler ici, contre ce lampadaire, toute la soirée et toute la nuit ! À quoi bon ?

Qu'est-ce qu'il me faut de plus comme preuve qu'elle n'en a strictement rien à faire de ma gueule ?

Les voir nus, enlacés l'un contre l'autre ?

La voir s'épanouir dans ses bras ?

C'est pour ça que je suis planté là à contempler un mur ? N'importe quoi !

Il faut que je me ressaisisse !

Je me décide enfin à tourner le dos à l'immeuble et sors mon portable pour réserver un taxi.

En déverrouillant mon écran, je constate que j'ai un appel en absence, d'un numéro inconnu, et un nouveau message sur mon répondeur. Je m'empresse de l'écouter avant d'oublier.

Abus de faiblesse

Jennifer

Au réveil, j'ai mal à la tête.

J'imagine que ce doit être à cause de la musique trop forte que j'ai écoutée trop longtemps hier soir.

I Will Survive résonne encore en boucle dans mon crâne. J'ai l'impression que Gloria Gaynor en personne me nargue en chantant la promesse que je n'arriverai jamais à me débarrasser de ce refrain incrusté dans mon crâne.

En plus, j'ai mal dormi.

Mon sommeil a été pour le moins agité. Je me rappelle m'être réveillée plusieurs fois, en sueur, en plein milieu d'un rêve improbable qui pourrait donner des idées au petit ami de Farah.

Il y avait Axel, évidemment. Et Jérémy, aussi...

Jérémy !

Je saute de mon lit et cours vers la porte d'entrée pour observer à travers le judas.

Ouf ! Il n'a pas dormi sur le palier ! Je vais pouvoir sortir de chez moi sans passer par la fenêtre. Je soupire.

Au secours ! Je veux une relation normale avec un homme !

Une voix intérieure objecte : *Ce que tu veux, c'est une relation normale avec Axel, ou même une relation pas normale avec lui. Tu le veux, lui.*

Je chasse ces idées de ma tête. Curieusement, j'ai encore plus de mal à cesser de penser à lui maintenant que je sais qu'il y a une autre femme dans sa vie. Cette dernière réflexion achève de me réveiller.

À force de rêvasser debout, je suis en retard pour le boulot.

Je me dépêche d'enfiler une tenue sophistiquée : jupe crayon et chemisier satiné à manches courtes.

J'espère bien conclure une affaire importante aujourd'hui.

Le thermos rempli de café dans une main, mon portable dans l'autre, le sac à main en suspension sur l'avant-bras et ma brosse à dents dans la bouche, j'entreprends de mettre mes escarpins. Je suis obligée de faire de légers moulinets avec les bras, tel un funambule, pour garder l'équilibre. Puis je ressors la brosse à dents de ma bouche, rince cette dernière avec un peu de café et fourre le portable dans mon sac à main.

Le trajet en voiture jusqu'à l'agence me laisse le temps de me maquiller et d'avaler quelques gorgées supplémentaires de boisson chaude.

Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais bu plus de café et je me serais moins maquillée.

Pourtant, la journée débute de façon ordinaire.

Plaisanteries avec Farah. Appels téléphoniques. Accueil de nouveaux clients potentiels. Madame qui veut un grand dressing. Monsieur qui veut quatre prises électriques dans la chambre.

La routine, jusqu'à ce que deux hommes franchissent la porte de l'agence immobilière.

À la vue de leurs uniformes, je comprends tout de suite qu'ils ne viennent pas acheter ou vendre un bien.

Farah qui a entendu le cliron de l'entrée est sortie du bureau pour venir me rejoindre à l'accueil.

— Bonjour mesdames, nous voudrions parler à une certaine...

Le grand moustachu fait une pause pour lire son carnet puis relève la tête.

Roulements de tambours.

— Jennifer Camara, reprend-il.

Bingo !

J'accuse le coup.

Pendant quelques secondes, j'ai espéré qu'il venait interroger Farah au sujet d'activités frauduleuses que son petit ami aurait pu lui cacher.

Je sais, je suis une amie pitoyable !

Voilà pourquoi toutes ces choses m'arrivent à moi, le destin me punit, c'est sûr !

— Euh... Oui, c'est moi. Que puis-je faire pour vous ?

Le gringalet moustachu s'approche de mon bureau et me détaille tandis que l'autre reste un peu en retrait, muet comme une carpe.

— C'est au sujet d'un dépôt de plainte, mademoiselle. Qui vous concerne. Mélissa Delaure vous accuse d'abus de faiblesse...

Je fronce les sourcils puis souris, soulagée.

— Ah, désolé. Vous faites une erreur, je ne connais pas de...

— Sur la personne de son fiancé, me coupe-t-il.

Son fiancé ?

Le doute me submerge.

Un filet de sueur commence à couler le long de mon échine. Se peut-il qu'elle soit la femme qui hurlait devant sa chambre ?

— Axel ?

— Ah ! On dirait que la mémoire vous revient, rétorque le flic sur un ton condescendant.

— Je... non... euh, balbutié-je en lançant des regards implorants en direction de Farah qui fait semblant de s'affairer autour des étagères.

Je m'éclaircis la gorge et reprends haut et fort :

— Je n'ai pas abusé de lui sexuellement ! Elle ment ! Il était tout à fait consentant ! Peut-être même plus que moi, si vous voulez tout savoir !

Le moustachu plisse les yeux et échange un regard complice avec le gendarme-muet resté au second

plan.

— L’abus de faiblesse, mademoiselle, c’est quand une personne profite de la vulnérabilité d’une autre pour ses intérêts financiers, pas pour des faveurs sexuelles. Ce n’est pas le même délit.

Il me toise longuement, me scrute sous toutes les coutures comme si j’étais une nymphomane perverse.

C’est à ce moment précis que je regrette d’avoir mis trop de rouge à lèvres.

— Mais c’est intéressant de nous l’avoir signalé, ajoute-t-il, mesquin.

Je déglutis.

Pourquoi est-ce que je ne suis pas capable de tenir ma langue ?

Je me défends :

— Je n’ai jamais touché à son argent ! Elle raconte n’importe quoi !

— Bien. Dans ce cas, vous ne verrez pas d’inconvénient à ce que nous menions notre petite enquête et que nous vous conduisions à la gendarmerie pour vous poser quelques questions.

Son ton calme, qui contraste fortement avec mon agitation, m’horripile.

— Je suis désolée, mais j’ai des rendez-vous de prévus, aujourd’hui. Je travaille !

— Nous aussi, mademoiselle. Essayez de ne pas nous rendre la tâche plus difficile.

Je lance un regard à ma collègue. J’interprète sa moue comme un *t’as pas vraiment le choix*. Résignée, mais pas vaincue, je ramasse mes affaires. Sans vraiment bouger les lèvres, je jure, de manière équitable, sur le zèle des autorités et la stupidité des pétasses blondes.

Je les suis ensuite jusqu’à leur voiture estampillée en affichant clairement ma désapprobation. Je monte à l’arrière.

Nous traversons la ville, vitres ouvertes, car il fait très chaud, et je cache autant que possible mon visage derrière mes mains à chaque fois que nous croisons d’autres véhicules d’un peu trop près, de peur qu’on me reconnaisse.

J'aurais dû prendre mes lunettes de soleil ce matin !

Idiote !

Deux heures plus tard, je suis toujours en train d'attendre dans une petite pièce sans fenêtre qu'on veuille bien venir m'interroger et me laisser partir.

C'est à cet instant que je regrette de ne pas avoir eu le temps de terminer mon thermos de café.

Je me tortille sur mon siège.

La chaleur est encore plus forte dans cette pièce renfermée. Mon chemisier ainsi que ma jupe me collent à la peau.

J'avais prévu une visite dans les quartiers chics, pas des locaux de gendarmerie !

Enfin, la porte s'ouvre sur les deux inspecteurs. C'est comme ça qu'ils se sont présentés.

— Alors mademoiselle Camara, si vous nous racontiez tout ça ? dit le moustachu pendant qu'ils prennent place sur les chaises en face de moi, de l'autre côté d'un bureau jonché de paperasses.

— Vous raconter quoi ? Je vous ai déjà expliqué. Cette fille est folle. Elle est sûrement jalouse ! Je n'ai pas abusé de son soi-disant fiancé, d'aucune manière que ce soit !

Les gendarmes tiquent.

— Pourquoi *soi-disant* fiancé ? demande l'autre.

— Bah, elle était passée où pendant tout ce temps où j'étais avec lui, hein ? Ce n'est pas louche, ça ?

— Comment l'avez-vous rencontré ?

Immédiatement, je revois Axel en boxer dans l'ascenseur et décide presque aussi vite que je ne peux pas leur raconter ça !

— Eh bien... Euh... par hasard.

— Mais encore ?

— À la maison de retraite où séjourne mon grand-père.

— C’était quand ?

Je réfléchis un peu avant de répondre :

— Ça fait un peu plus de trois semaines.

— Et qu’est-ce que vous avez fait ensemble ?

Là encore, les images qui me viennent à l’esprit ne sont pas très appropriées.

Je me passe la main dans les cheveux.

— On a pris un verre, on a discuté...

— Est-ce lui qui a payé ?

Quoi ? Évidemment ! Manquerait plus que ça !

— Oui, il m’a payé un verre. Je ne vois vraiment pas ce qu’il y a d’extraordinaire !

Le gendarme reste de marbre.

— Est-ce qu’il vous a fait des cadeaux ?

— Quoi ? Non ! Écoutez, je n’ai pas abusé de son problème. Je n’étais même pas au courant de ses ennuis de santé !

— Vous essayez de nous faire croire que vous avez passé du temps avec lui à sortir, à discuter... et que vous n’avez pas remarqué ses trous de mémoire ?

Je soupire avant de me rencogner contre le dossier de la chaise en croisant les bras.

Y a rien à tirer de ces gars-là.

L’arrivée surprise d’un troisième homme me sauve.

Enfin, c’est ce que je crois. Il s’entretient avec les deux gendarmes qui se sont levés en chuchotant.

Puis, il se retire.

Le moustachu se racle la gorge.

— Vous connaissez le centre mémoire Saint-Joseph, mademoiselle ?

— Euh... c'est là qu'Axel a été transféré après son séjour à la maison de retraite, non ?

J'ai l'impression de marcher sur des œufs.

— Exact. Et étiez-vous également au courant que les extérieurs de l'établissement sont équipés de caméras de surveillance ?

Un gros nœud se forme dans ma gorge. Incapable de parler, je secoue la tête.

— Non ? C'est pourtant le cas. Elles servent surtout à s'assurer qu'aucun patient ne s'échappe ou se mette en danger. Mais la direction a prévenu la gendarmerie de son quartier avant-hier qu'elle avait eu la visite d'intruses. Le centre médical n'a pas déposé plainte puisqu'il n'y avait aucune dégradation à déplorer. Mais mon collègue que vous venez de voir a quand même récupéré les vidéos auprès de nos confrères pour les visionner...

La honte !

Je ne sais plus où me mettre.

— Je sais qu'on n'aurait pas dû faire ça, mais je voulais seulement lui parler...

— Vous auriez pu lui téléphoner ? Aller le voir pendant les heures de visite ?

— Oui, mais c'était urgent, et puis on avait vraiment trop...

Je ravale mes dernières paroles.

Pas sûr que ça m'aide de raconter qu'on était plus ou moins ivres.

— Vous aviez vraiment trop quoi ? insiste le gendarme.

— Trop... froid !

— Trop froid ?

Un sourire vient relever sa moustache avant qu'il ne poursuive.

— Je vous crois, j'ai cru comprendre par mon collègue que vous n'étiez pas très habillées.

Je pique un fard et secoue la tête. Peu importe ce que je dise, cet homme a l'air parti pour m'accuser

de tous les crimes du pays.

On frappe de nouveau à la porte. Je profite de ce moment de répit pour tâcher de reprendre une respiration normale. Le moustachu s’est levé et discute maintenant avec un autre homme sur le pas de la porte.

Cette fois, leur conversation est plus longue et plus animée. Quand il revient vers moi, le gendarme a l’air bougon.

— Vous pouvez y aller, ronchonne-t-il.

— ... Quoi ?

D’un signe de tête, il me montre la porte. Il n’a pas quitté son air renfrogné.

Je ne me fais pas prier et me précipite vers la sortie.

En revenant dans le hall d’entrée de la gendarmerie, je n’en crois pas mes yeux.

Axel est là.

Serein.

Sûr de lui.

Beau.

Sexy.

En un mot, *énervant* !

J’aime sa présence, mais je déteste la perte de contrôle qu’elle fait naître irrémédiablement chez moi.

Son regard croise le mien. Il me gratifie de son petit rictus en coin.

Je fonds.

J’entreprends de le rejoindre. Ses yeux ne me quittent pas, je m’accroche à eux, tout en marchant vers lui, tel un bateau se guidant à la lueur d’un phare.

J’arrive à son niveau :

— Qu’est-ce que tu fais ici ?

Il hausse les épaules.

— Les gendarmes m’ont appelé pour me dire qu’on avait déposé plainte contre toi. Alors je suis venu.

Son ton froid et distant me surprend, d’autant que ses yeux semblent m’envoyer des signaux contradictoires.

— Et si on sortait d’ici ? propose-t-il.

J’accepte volontiers.

Je lui emboîte le pas jusqu’à l’extérieur. Nous nous asseyons sur les grandes marches en pierre qui mènent au bâtiment. Sa cuisse frôle la mienne.

Il regarde droit devant lui, sans ciller, comme si les rayons du soleil n’avaient pas de prise sur lui.

Comme s’il éblouissait plus que l’astre lui-même.

Comme si rien ne pouvait le troubler.

Je lui trouve un air encore plus mystérieux que d’habitude. Une lueur inaccoutumée au fond des yeux. Qui le rend davantage séduisant.

Pourtant, il a l’air distant.

Ce n’est pas plutôt moi qui devrais l’être ? A-t-il appris que je lui avais menti en le laissant croire que nous étions fiancés ? Ou culpabilise-t-il à cause de cette Mélissa ? S’est-il subitement rappelé qu’il était toujours amoureux d’elle ?

Puisqu’il n’a pas l’air pressé de prendre la parole, je me jette à l’eau :

— Alors comme ça, tu t’es évadé de l’hôpital ? plaisanté-je pour briser la glace.

— Alors comme ça, t’es une délinquante ? me répond-il sur le même ton, taquin.

Je souris :

— Et il paraît que t'es riche ?

Son rictus s'étire :

— Et il paraît que t'entres par effraction dans les centres médicaux ?

— Je ne le fais pas pour tout le monde, répliqué-je.

Je rougis en pensant à ce que je viens de dire.

Le pire c'est qu'il ne répond rien.

Ne devrait-il pas se sentir flatté ? Je me sens encore plus ridicule.

Ses yeux semblent me défier. Je soutiens son regard et demande enfin :

— Alors comme ça, ta fiancée s'appelle Mélissa ?

La réplique fuse et me scotche sur place :

— Alors comme ça, t'embrasses un autre homme sur le palier de ta porte ?

Je reste stupéfaite. Je ne m'attendais pas à une telle réponse.

Je mets quelques instants de plus à comprendre qu'il fait allusion à la petite scène entre Jérémy et moi, hier soir.

Ses yeux clairs se sont assombris et me lancent des étincelles.

— Tu es venu chez moi hier soir ? demandé-je, ahurie, avec un léger mouvement de recul.

Il se contente de me jauger de son regard perçant comme un professeur venant de prendre un élève en flagrant délit de bêtise.

Sauf que je ne suis pas une môme !

— Et tu es reparti comme ça ? Sans me parler ? Qu'est-ce que tu voulais me dire ? Tu t'es souvenu tout à coup de ta petite amie, Mélissa ? ajouté-je, sarcastique.

— Et toi ? C'est quoi ton excuse ? me crache-t-il à la figure.

— Je n’ai pas à m’excuser, Axel. Ce gars en question, c’est mon ex. Il m’attendait devant la porte. J’ai été surprise quelques secondes, puis je lui ai rappelé que tout était fini entre nous et je suis rentrée dans mon appartement. Il ne s’est rien passé !

— Tu es rentrée seule dans ton appartement ? insiste-t-il en plissant les yeux.

— Oui !

Son ton commence à ressembler de plus en plus à celui de l’inspecteur moustachu.

Bordel !

J’ai déjà eu assez d’un interrogatoire pour la journée !

Il baisse le regard, secoue la tête, et quand il la relève vers moi, je constate qu’il me regarde avec mépris.

Cette fois, je craque :

— Quoi ! Je me suis laissée embrasser deux secondes et tu me fais une scène ! Venant d’un type qui a oublié de me dire qu’il était presque marié, je trouve ça vraiment déplacé ! Elle t’a pas embrassé, elle, peut-être, quand elle est venue te voir à l’hôpital ? renchéris-je.

— Si ! assène-t-il froidement.

Touché.

Ça me fait plus mal que je ne l’aurais cru. Mais c’est surtout sa façon de le dire, comme s’il cherchait à me blesser volontairement, qui me choque. J’ai du mal à cacher ma déception tandis qu’il arbore un air presque triomphant.

Je reste stupéfaite face à son arrogance. C’est un trait de sa personnalité que je me serais bien passée de découvrir.

Je ne comprends pas.

Je ne le comprends plus.

— Pourquoi t’es venu au juste ?

— Je me le demande... Tu sais, je croyais que tu étais honnête, au moins.

Là, c'en est trop.

Furieuse, je me lève et réajuste mon sac en bandoulière sur mon épaule.

— C'est toi qui oses me parler d'honnêteté ! Il ne t'est jamais venu à l'esprit de me parler de tes problèmes ? La vérité, Axel, c'est que tu te caches derrière tes ennuis de santé pour excuser ton comportement de salaud. Mais tu sais quoi ? Un salaud avec des trous de mémoire, ça reste toujours un salaud !

Je descends de quelques marches avant de me retourner une dernière fois pour m'écrier :

— Je t'avais rien demandé, Axel ! Je m'en sortais très bien sans toi !

Je n'attends pas de réponse.

Je continue de dévaler les escaliers, les larmes au bord des yeux.

Mais quel con !

Comment est-ce que j'ai pu éprouver des sentiments pour cet homme ? Et pour ne pas remarquer son air suffisant et son caractère de chien !

Il a peut-être des soucis de mémoire, mais il semble que j'ai de sérieuses défaillances visuelles !

Mes bras se balancent au rythme de ma marche saccadée. Je repense aux derniers mots que je lui ai dits. Ce n'est pas tout à fait vrai. Tout n'allait pas si bien dans ma vie sentimentale avant qu'il ne débarque dans cet ascenseur. Mais, au moins, je n'avais pas commis de délits majeurs, je ne faisais pas de crise d'hystérie en public et surtout, je n'avais pas perdu toute dignité !

Je récapitule toutes les occasions où je me suis ridiculisée depuis son entrée dans ma vie :

À cause de lui, je me suis retrouvée à moitié nue dans un ascenseur.

Il m'a posé un lapin au restaurant.

Il a couché avec moi avant de disparaître.

Il m'a finalement rappelée pour, de nouveau, ne pas venir à notre rendez-vous.

Il m'a obligée à entrer par effraction dans un centre médical — à montrer mon tanga à des caméras de surveillance, par la même occasion — et à mentir au sujet de notre relation. Tout ça pour m'envoyer

balader devant la gendarmerie où j'ai été convoquée par sa faute et celle de sa fiancée dont il avait oublié de me parler !

La liste est encore plus longue que les endroits inadaptés pour une robe de soirée ! Il a fait de moi une cinglée-délinquante-nymphomane-exhibitionniste qui dîne seule au restaurant.

D'un coup, alors que je remonte une petite ruelle pavée du centre-ville, l'évidence me frappe. Ce résumé ne prouve qu'une seule chose : tout est de ma faute. N'importe qui se serait rendu compte, bien avant de finir dans une salle d'interrogatoire, que quelque chose clochait, que ça ne pourrait pas marcher, qu'il agissait en crétin.

Mais pas moi, bien sûr !

Pourquoi faut-il constamment que je vole au secours de tous les hommes de la planète ?

Pourquoi est-ce que je ne peux m'empêcher de croire que derrière leurs défauts manifestes se cache forcément quelque chose de bon ?

Un salaud avec des trous de mémoire reste un salaud...

Il faudrait que je me le fasse tatouer sur l'avant-bras avant de l'oublier. Cette pensée me ramène au souvenir du calepin d'Axel et du dessin qu'il a fait de moi. Ai-je vraiment rêvé le lien que je ressens entre nous ? Et pourquoi faire la route jusqu'ici pour me parler comme il l'a fait ? Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est difficile à cerner et plutôt lunatique.

« *Mais carrément sexy* » ajoute une voix intérieure que je fais taire immédiatement. Sérieusement, j'en viens à me demander si ses problèmes n'affecteraient pas aussi ses humeurs...

Exaspérée par ma propre attitude, je soupire.

N'importe quoi ! Je recommence déjà à lui trouver des excuses !

Si je n'avais pas si peur des aiguilles, j'immortaliserais ma nouvelle devise illico sur ma peau.

Non, en fait, ce qui serait encore plus pratique c'est que les salauds se fassent tatouer sur le front à la naissance, histoire d'éviter toute confusion.

La mémoire me joue-t-elle encore des tours ?

Ai-je eu une hallucination ?

J'aimerais tant que ça soit le cas. Mais je n'ai pas oublié, ni même été victime de mon imagination. La scène repasse en boucle derrière mon regard vague, se superposant à la réalité de l'instant. Comment Jennifer a-t-elle pu me mentir en me regardant droit dans les yeux ?

« Je suis rentrée seule dans mon appartement »

« Il ne s'est rien passé ».

Ben, voyons !

Et le gars qui est resté là-haut plus d'une heure, il refaisait la plomberie, sans doute ?

Je n'ai jamais songé que ça pourrait m'arriver à moi.

Que je me retrouverais dans cette situation.

Que c'est moi qu'on mènerait en bateau, moi qu'on prendrait pour un con, moi qu'on traiterait comme un homme suffisamment intéressant pour sortir avec lui mais pas assez pour s'en contenter.

Comment en suis-je arrivé là ?

Où est passé le Axel qui jouait avec les femmes, sans prise de tête ?

Je me relève difficilement des marches en pierre. Perdu dans mes réflexions, j'ai oublié où j'étais. Je n'ai pas senti la surface froide qui transperçait mon pantalon et atrophiait mes muscles. Mon regard glisse autour de moi et je prends conscience de mon environnement. Étonné, je constate que je me trouve devant une gendarmerie. En pilote automatique, je descends l'escalier devant moi et avance au hasard dans les ruelles pavées qui me sont étrangères.

Je croise quelques passants, dont une jeune femme qui attire mon regard. Sa robe d'été virevolte avec le vent et remonte un peu, dévoilant ses cuisses. Elle me regarde avec insistance puis détourne les yeux.

Je continue de l'observer et, comme je l'avais prédit, elle tourne la tête une nouvelle fois vers moi.

Nos yeux se rencontrent encore.

Gênée, elle m'adresse un timide sourire que je lui rends immédiatement, avant de reporter mon attention droit devant moi. Étonnamment, ce simple échange suffit à me revigorer.

Je me sens libre, léger.

En mettant les mains dans mes poches, je trouve mon téléphone.

Je m'arrête pour le sortir afin de regarder l'heure. J'ai perdu la notion du temps. Je ne sais même plus si on est le matin ou l'après-midi.

Apparemment, il est 11 heures.

Je consulte mes messages. En faisant dérouler le menu, j'aperçois une notification de mon répondeur qui me dit vaguement quelque chose. Je réécoute le message avec attention. Puis, je remets le téléphone à sa place pour reprendre ma marche. Cette fois ma décision est prise. Je veux redevenir comme avant. Retrouver ma vie passée. Sans cette fichue tumeur. Sans Jennifer et tous ces sentiments mièvres qu'elle a flanqués en moi.

Brusquement, je suis pris de vertiges.

Les commerces et les gens autour de moi vacillent.

Les sons de la rue se font plus lointains.

Je ne sens plus le sol sous mes pieds, ni le soleil chauffer légèrement ma peau.

J'ai l'impression que mon corps ne m'appartient plus, qu'il ne me répond plus.

Puis, toutes les sensations s'éteignent en même temps : je ne vois plus, je n'entends plus, je ne ressens plus rien.

Comme un sentiment de déjà vu

Jennifer

Je rentre chez moi sans repasser par l'agence immobilière.

Je suis trop furieuse, je ne serais pas efficace au travail et n'ai pas envie de répondre, tout de suite, à l'interrogatoire de Farah.

J'ai eu mon compte pour la journée !

J'ai été obligée de prendre le bus parce que j'ai laissé ma Mini devant le bureau pour suivre les gendarmes dans leur voiture.

Insensible aux remous du véhicule sur les pavés, je fixe un point au loin, derrière la vitre crasseuse. Je suis toujours aussi énervée. Je n'arrive pas à me débarrasser de toute cette colère. J'aurais dû le gifler tout à l'heure ! Mieux : j'aurais dû le remettre à sa place quand on s'est rencontrés dans l'ascenseur.

Et j'aurais dû lui jeter mon verre à la figure dans ce bar où on s'est retrouvés plus tard. S'ils avaient idée des images qui sont en train de passer dans ma tête en ce moment, les gendarmes viendraient me rechercher tout de suite pour m'enfermer.

Je lui en veux à mort. Mais pas autant qu'à moi.

Le bus stoppe devant l'arrêt Charles-de-Gaulle. Je descends et rejoins mon immeuble à quelques dizaines de mètres de là. Absorbée par mes préméditations de meurtre, je regarde, sans vraiment la remarquer, la voiture garée au bord du trottoir, qui ne m'est pourtant pas inconnue. Je prends les escaliers. L'ascenseur me rappelle trop de souvenirs.

Encore sous le coup de la colère, je monte les marches quatre à quatre et réalise, tandis que mes cuisses crient à la torture, que je suis condamnée à emprunter les escaliers – et à avoir des fesses canon, fermes et rebondies – jusqu'à ce que l'ascenseur ne m'évoque plus aucun souvenir douloureux.

Tout ça à cause de ce crétin d'Axel !

Soulagée, j'arrive sur le palier du cinquième étage.

Mais l'apaisement est de courte durée. J'ai comme un sentiment de déjà vu.

Jérémy se tient devant ma porte, les épaules basses.

Manquait plus que lui !

J'aurais dû deviner que je ne m'en débarrasserais pas aussi facilement. Et, surtout, que Vanessa ne me serait d'aucun secours !

À l'instant, mes envies de meurtre se reportent sur sa personne, je souffle exagérément pour annoncer ma présence. Il se retourne pour me faire face. À son expression, je dirais qu'il n'est pas très heureux de se retrouver là.

— Un conseil : si tu ne souhaites pas me voir, tu devrais éviter de te balader juste devant ma porte d'entrée ! m'exclamé-je.

Ignorant ma remarque, il rétorque vivement :

— Pourquoi tu m'as pas dit que t'avais quelqu'un d'autre dans ta vie ?

Parce que ça ne te regarde pas.

Parce que je pensais que je récolterais un interrogatoire ou une nouvelle crise de larmes.

Parce que ce n'est pas tout à fait vrai.

Les arguments ne manquent pas, mais je n'ai pas le temps de répondre qu'il poursuit déjà :

— Et ne me fais pas croire que c'est faux ! Je l'ai vu, hier, épier l'immeuble pendant plus d'une heure par la fenêtre !

Tout en parlant, il fait un geste évasif de la main vers la petite lucarne qui éclaire le palier et donne sur la rue.

— Alors c'est quoi le truc, hein ? Il devait attendre que je m'en aille pour te rejoindre en douce ! Il a dû être dégoûté de poireauter aussi longtemps, le pauvre gars ! ajoute-t-il sans essayer de masquer sa satisfaction.

Je reste hébétée, en tentant de remettre en ordre toutes les informations qu'il débite nerveusement.

Mon Dieu !

Les filles ont raison. J'ai un problème. Ce n'est pas possible d'attirer de cette manière tous les cinglés de la Terre ! Je connaissais le Jérémie dépressif, bipolaire et soupe au lait, mais le Jérémie parano, je découvre. Je n'arrête pas d'aller de découverte en découverte sur la gent masculine cet après-midi.

Je rassemble le peu de compassion dont je suis encore capable et m'adresse à lui comme à une victime :

— Jérémie, tu te rends compte que tu es resté planté une heure devant une porte fermée et que tu as réussi à te convaincre qu'un passant étant en fait un amant qui n'attendait que ton départ pour prendre ta place... Je crois que tu devrais peut-être aller voir quelqu'un...

— Un passant ! T'en connais beaucoup des passants soudés à un lampadaire qui lorgnent vers ton étage ? Tu me prends vraiment pour un con ! C'est ton nouveau petit ami, avoue-le ! Avoue !

Je ne l'ai jamais vu aussi énervé après moi. Et ça me donne une idée.

— Et si c'était le cas ? Si je t'avais vraiment menti et que cet homme que tu as aperçu était vraiment mon nouvel amant, tu le prendrais comment ?

— À ton avis ? Mal !

— Hum, oui, mais... mal à quel point ? Au point, par exemple, de ne plus jamais vouloir me revoir ?

Il réfléchit puis, l'air grave, il répond :

— Je crois bien, oui.

— Eh bien alors, oui : cet homme que tu as vu l'autre jour est bien mon nouveau petit ami, je t'ai menti, trahi et manqué de respect, désolée !

Il ferme les yeux avant de grimacer comme s'il venait de recevoir un violent coup à l'estomac. J'ai l'impression que son visage pâlit encore. Je ne pensais pourtant pas que c'était possible.

Il s'éclaircit la voix et fuit mon regard.

— Très bien. Je suis désolé. Mais je ne crois pas que je serais capable de te revoir en sachant... ça. Je sais que ce sera dur, mais je crois que c'est mieux comme ça. Il ne faut plus qu'on se voie.

Je retiens un *Aucun problème* ! libérateur et feins la déception :

— Hum. Oui, je comprends.

Puis, comme par magie, Jérémy quitte mon paillason et prend l’ascenseur sans esquisser le moindre coup d’œil en arrière.

J’attends d’être rentrée chez moi et d’avoir refermé la porte pour entamer une danse de la victoire.

Quelle idiote ! Si j’avais su que c’était la seule chose qui pourrait le faire fuir, je me serais inventé une relation avec n’importe quel inconnu se reposant contre un lampadaire ou la façade d’un immeuble un peu trop longtemps !

J’ignore qui est cet étranger, mais je me sers un verre de jus d’orange — c’est tout ce que j’ai trouvé dans mon frigo — et trinque à sa santé.

Un peu plus tard, je téléphone à Vanessa.

Farah est en train de travailler à l’agence et il est devenu impossible d’avoir une conversation téléphonique avec Manon qui ne soit pas entrecoupée de pleurs de Louise, de pause biberons ou de changements de couches.

Je songe à prendre rendez-vous avant de l’appeler.

Je joins donc la seule amie qui ne soit pas encore maman et qui exerce un travail lui laissant pas mal de temps libre.

La veinarde !

Elle répond rapidement.

Je lui raconte mes malheurs et lui annonce qu’elle peut rayer la pelle de sa liste de courses.

Quelques minutes plus tard, je raccroche le téléphone en faisant la moue. Je ne l’ai pas sentie très réceptive à mes ennuis. Elle s’est contentée de me plaindre un peu et a encore trouvé des excuses à Axel : *il est jaloux, c’est mignooooon... blablabla... le paaaauvre... blablabla... sa maladie blablabla... le paaaauvre.*

J’ai rétorqué que, d’après les dernières informations, il est tout sauf pauvre. À mon avis, Vanessa n’a pas assez de problèmes en ce moment pour compatir convenablement à ceux des autres.

J'aurais dû appeler Manon ou Farah. Mais mon cas mérite, apparemment, qu'elle se déplace.

Trois quarts d'heure après avoir raccroché, Vanessa sonne à ma porte.

Elle n'est pas venue seule. Manon l'accompagne. Cette dernière n'a pas très bonne mine et a sur le ventre un porte-bébé vide.

En entrant, Vanessa m'explique qu'elle a *ramassé* la jeune maman chez elle sur la route pour venir ici. Je m'inquiète alors pour Manon dont je viens de remarquer les yeux rougis :

— Ça n'a pas l'air d'aller ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ? demandé-je pendant que nous nous installons sur mon canapé.

L'intéressée renifle.

— Oh, c'est rien ! Louise lui tape sur le système quand elle est constamment avec elle, mais dès qu'elle la quitte plus de deux minutes, elle lui manque ! rétorque Vanessa en levant les yeux au ciel.

Je lorgne le porte-bébé vide que Manon n'a toujours pas retiré.

— Tu l'as abandonnée ? plaisanté-je.

La jeune maman suit mon regard et baisse le menton.

— Oh, ça ! Non, tu sais bien que c'est pour masquer mes bourrelets !

Ah oui ! J'avais presque oublié son invention révolutionnaire.

Mais ma blague a le mérite de la détendre un peu.

Nous nous mettons toutes les deux à partager nos soucis tandis que Vanessa essaye régulièrement de ramener la conversation à ses aventures personnelles, quand nous sommes interrompues par la sonnerie de mon téléphone.

Je décroche et, aux premiers mots, je bascule mon portable sur haut-parleur. La voix de l'infirmière au bout du fil résonne dans mon salon. Mes amies se taisent immédiatement et se penchent vers l'appareil pour entendre mieux.

— ... une crise de convulsions. Il a été admis il y a trois heures, mais il va bien. L'hôpital a prévenu la personne qui était renseignée dans son dossier médical. Mais j'ai vu votre numéro dans son carnet et j'ai pensé que vous voudriez aussi être avertie. Vous savez, je crois que les femmes et les maîtresses ont

autant le droit d’être informées les unes que les autres... Voilà, c’est fait. Ah, oui ! J’allais oublier ! Il a été emmené au CHU Pontchaillou de Rennes.

L’interlocutrice raccroche et nous restons silencieuses un moment. Puis, pendant que je me demande si l’infirmière me considère plutôt comme l’épouse ou la maîtresse, Vanessa se lève du canapé en bondissant.

— Il faut qu’on y aille ! s’exclame-t-elle, aussi surexcitée que Louise quand sa mère acceptera de l’emmener pour la première fois à *Disneyland*.

J’écarquille grand les yeux et secoue la tête.

— Non, non, non !

— Franchement Jen, t’as envie que ce soit la tête de cette Mélissa qu’il voie en premier en se réveillant ? Allez ! Il est à Rennes ! Juste à côté ! C’est un signe ! T’es obligée d’y aller ! Ça peut pas finir comme ça entre vous !

Mon regard glisse vers Manon, mais je ne trouve aucun soutien. Elle partage visiblement le point de vue de Vanessa.

— Allez, une dernière fois ! Une dernière chance de vous expliquer une bonne fois pour toutes. Après, tu décideras. Il est bien venu te chercher pour te sortir de prison. Tu peux quand même aller lui rendre visite à l’hôpital d’à côté !

J’hésite.

Aura-t-il seulement envie de me voir ? Et l’infirmière a dit qu’il allait bien, non ? Pourtant, je dois bien reconnaître que je suis inquiète.

Je ressens le besoin pressant de le voir. Notre histoire ainsi que notre dispute me laissent comme un sentiment d’inachevé. Puisque je ne trouve rien à redire, Vanessa m’agrippe par le poignet et me traîne dans l’appartement.

— Viens, il faut qu’on te refasse une beauté avant d’y aller !

Je me dégage brutalement de son emprise.

— Ah non ! Pitié ! C’est moi qui me charge de ça !

Je me recoiffe vite fait, remets un peu de gloss sur mes lèvres, attrape mon sac à main et me dirige vers la porte.

Vanessa croise les bras sur sa poitrine en faisant la moue.

— Quoi encore ?

— Laisse-moi juste t’appliquer un petit peu de blush !

— Vanessa, je vais à l’hôpital. J’aurais meilleure mine que la plupart des gens, de toute façon !

J’ouvre la porte et me retourne :

— Bon, vous venez ou pas ?

Mes amies m’emboîtent finalement le pas et je referme à clé derrière elles.

À l’extérieur, nous nous dirigeons vers la voiture de Vanessa, puisque tous les gendarmes du pays semblent avoir comploté pour que je ne puisse pas disposer de mon véhicule au moment où j’en ai le plus besoin.

Manon ordonne à la blonde, la main ouverte :

— Passe-moi les clés.

Vanessa m’interroge du regard. Je tique.

— Jen ! T’as pas envie d’arriver avant l’autre folle ? S’il a été admis il y a plus de trois heures, si elle a été avertie immédiatement et si elle a pris le TGV de Paris pour Rennes... Tu n’as pas le choix. Faut qu’on fasse vite !

Je trouve que ça fait beaucoup de *si* pour une seule phrase, mais je capitule. Après tout, ce n’est pas ma voiture ! Je n’ai même pas la force de contre-argumenter maintenant.

Vanessa dépose les clés dans la main de Manon qui s’installe derrière le volant sans s’inquiéter du porte-bébé qui pend devant elle.

Je prends place à ses côtés et Vanessa à l’arrière. J’ai à peine eu le temps de boucler ma ceinture que déjà le véhicule démarre en trombe en faisant crisser ses pneus. Instinctivement je me raccroche à la

poignée au-dessus de moi.

Vingt-cinq minutes plus tard, nous nous garons enfin sur le parking visiteurs de l'hôpital. Je récupère une espérance de vie correcte, conforme aux femmes de mon âge, après l'avoir vu chuter à une quinzaine de minutes et à seulement quelques secondes dans le dernier virage.

— Dis, la prochaine fois que tu prévois de commettre des infractions au code de la route, promets-nous de prendre *ta* voiture, dit Vanessa depuis la banquette arrière.

— Bah, pour l'instant, je ne peux pas, j'ai plus de permis, répond l'autre, nonchalante, en haussant les épaules.

Je suis sous le choc. Sa suspension de permis m'était sortie de la tête. Je la regarde retirer les clés du contact, complètement indifférente à cet aveu. Peut-être que quelqu'un devrait lui préciser que son interdiction de conduite n'est pas seulement réservée à sa voiture personnelle !

Vanessa, qui est déjà dehors, toque à ma vitre :

— Bon, tu viens ?

Je m'exécute sans entrain, pas tout à fait rassurée pour la suite des événements. Il paraît qu'il y a des jours où il vaut mieux rester au lit. Je ne suis pas une experte, mais je dirais que le matin où tu te retrouves à la gendarmerie, que tu manques de perdre la vie dans un probable accident de voiture, et que tu t'engueules avec ton petit ami — ou ton ex ? Ou ton amant ? Ou plus exactement : une connaissance à la mémoire percée avec qui tu couches occasionnellement quand il n'oublie pas de venir — doit être un de ces jours-là.

Mais, au lieu de rester cloîtrée chez moi comme le ferait une personne saine d'esprit, je me dirige vers l'accueil, accompagnée d'une Bimbo et d'une *chauffarde*, munie du parfait équipement pour faire un rapt à la maternité. Pas étonnant que la réceptionniste nous regarde de travers.

Je demande le numéro de chambre d'Axel et alors que je m'apprête à tourner les talons, le renseignement en tête, la dame à l'accueil nous rappelle.

— Excusez-moi. Êtes-vous de la famille ? Seuls les membres de la famille sont autorisés à le voir.

J'hésite.

— Je suis sa... petite amie ?

La dame plisse le front.

Elle doit se demander pourquoi j'ai l'air de lui poser la question.

— Bien. Allez-y, dit-elle finalement. Mais vos amies ne pourront pas entrer dans la chambre.

— Bien sûr. Pas de problème, s'empresse de répondre Manon.

— De toute façon, croyez-moi, on n'a pas envie d'y être avec eux ! Si vous saviez ce qu'ils ont fait la dernière fois qu'ils se sont retrouvés tous les deux dans...

J'adresse un sourire factice à la femme à l'accueil tout en agrippant fermement le bras de Vanessa avant qu'elle ne termine sa phrase.

Il faut toujours qu'elle en fasse trop !

Nous nous empressons de rejoindre l'ascenseur. J'ai conscience de faire une entorse à ma propre règle en refusant d'emprunter les escaliers, mais c'est un cas de force majeure.

Il faut que j'arrive avant l'autre fiancée !

Le bip nous avertit que nous sommes arrivées à l'étage « chirurgie générale ». Nous traversons les couloirs en quête de la chambre 2154.

2138, 2139, 2140...

Mon regard se décroche un instant des portes de chambres, attiré par une ombre un peu plus loin. Je m'arrête net, puis fais un pas en arrière pour me plaquer contre le mur, entraînant avec moi mes deux amies.

— Aïe ! Mais ça va pas ! Qu'est-ce qui te prend ? se plaint Vanessa en se massant le triceps que je lui ai agrippé.

— Là ! Là-bas, à l'autre bout du couloir ! C'est Mélissa !

Les filles penchent un peu la tête pour regarder.

— T'es sûre ?

— Certaine ! Elle cherche la chambre d’Axel, elle aussi !

— Bon, il faut que tu la trouves en premier. Vanessa et moi on va faire diversion !

Avant que je n’aie le temps d’ouvrir la bouche, elles se sont déjà aventurées dans le couloir pour partir à la rencontre de l’autre fiancée.

Je prie pour qu’elles ne déclenchent pas un scandale avant de partir dans la direction opposée.

2141, 2142, 2143...

Des exclamations outrées me parviennent depuis l’autre bout du couloir. Je n’ai pas besoin d’en saisir le sens pour comprendre qu’il faut que je fasse vite.

J’accélère le pas.

2148, 2149, 2150...

J’y suis presque lorsqu’une femme tout en rondeur et en blouse blanche sort du bureau des infirmières à ma droite.

— Vous cherchez quelque chose ? demande-t-elle, serviable.

Je prends un air naturel pour répondre, en lissant ma jupe :

— Euh... Non, merci. J’allais juste rendre visite à mon petit ami, dans la chambre 2154.

L’infirmière hoche la tête et s’apprête à tourner les talons lorsqu’un cri derrière nous la retient. Je fais volte-face et découvre la pétasse blonde, lancée à toute vitesse vers nous.

— Ce n’est pas sa fiancée ! Ce n’est pas sa fiancée ! C’est une arnaqueuse ! crie-t-elle en pointant des ongles de sorcière dans ma direction.

Soudain, une grimace déforme son visage. Elle écarquille de gros yeux ronds et pousse un petit cri aigu.

L’instant d’après, elle s’écroule de tout son long dans le couloir. Le nez et la bouche écrasés dans le lino moucheté. Elle vient, à coup sûr, de choper une infection nosocomiale !

Mon regard se porte un peu plus loin et je réalise que Manon a encore un genou à terre. Je remarque aussi le pied de la blonde, pris au piège dans le porte-bébé.

Mon amie arbore une moue hésitante, entre le rire et la honte.

Merde ! Elle a plaqué l'autre fiancée au sol ! Ce n'est pas vraiment ce que je m'étais imaginé quand elle avait parlé de faire diversion.

Mélissa dégage, avec difficulté, sa cheville emprisonnée et se relève, chancelante sur ses talons hauts.

Ah ben non ! En fait, elle n'est pas impeccable en toutes circonstances.

Simple constat.

Elle porte un doigt à ses lèvres et est sur le point de s'évanouir quand elle découvre une micro goutte de sang sur sa phalange. Sous le choc, elle est incapable d'émettre un seul son. L'infirmière réagit, déployant tous ses talents.

Elle entoure Mélissa de ses bras potelés et la fait asseoir contre le mur en lui demandant comment elle va d'une voix rassurante. Il n'y a plus de doute : c'est moi qu'on va prendre pour la vilaine maîtresse et elle, pour la femme meurtrie.

Merci Manon.

L'infirmière s'accroupit devant la blonde qui ne cesse de gémir. Lorsqu'elle tourne la tête vers moi, le visage angélique de la soignante se métamorphose. Elle me lance un regard assassin comme si elle avait pu lire dans mes pensées. Je me contente de fixer Manon, l'air de dire : ce n'est pas moi, c'est elle !

La jeune maman semble stupéfaite par son propre geste. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait fait ça, moi non plus. Jusqu'à présent, je sous-estimais le déchaînement d'émotions et d'hormones qui suit la naissance d'un enfant.

Manon a été une femme enceinte si peu sujette aux sautes d'humeur. Je ne pouvais pas imaginer que tous ces sentiments contenus seraient expulsés en même temps que les trois kilos deux cent de Louise. Et qu'ils auraient le pouvoir de transformer ma gentille copine pas très sportive en pilier gauche de l'équipe nationale de rugby !

Vanessa, elle, reste digne, la tête haute, et s'approche pour me murmurer à l'oreille :

— C'est pas de notre faute, elle n'a pas voulu écouter. On l'a prévenue que le sol venait d'être lavé et qu'il était glissant, mais elle a quand même voulu venir par ici.

Je me pince les lèvres pour ne pas rire et profite que l'infirmière soit toujours occupée avec l'autre

fiancée pour tenter de m'éclipser.

Il faut que j'atteigne la porte 2154 avant que le personnel ne nous expulse de l'hôpital et que les flics finissent par m'interdire d'approcher Axel à moins de cinquante mètres.

— Hé ! Où tu vas comme ça, espèce de garce ! s'écrie tout à coup Mélissa.

Elle s'est subitement redressée et semble parfaitement remise.

Qu'est-ce que je disais ? Elle faisait du cinoche !

Je ne perds pas de temps à répondre, conservant mon stock d'insultes pour plus tard. Je me précipite alors vers la porte de la chambre qui est maintenant à portée de vue. J'entends Mélissa se rapprocher dangereusement derrière moi. Quelques pas avec ses jambes de girafe et elle me rattrape déjà.

Ses griffes se plantent dans mon sac à main et me déséquilibrent.

L'instant qui suit, je bascule à terre, non sans entraîner la pétasse blonde dans ma chute.

Tant qu'à faire.

Mélissa hurle en s'écrasant sur moi tandis que je ne pousse aucun cri, son poids me coupant la respiration.

Je la fais rouler péniblement pour me dégager.

C'est fou ce que c'est lourd, une girafe !

Je me relève comme je peux, en passant à quatre pattes, puis sur les genoux, avant de réussir à me remettre debout. Se relever d'une position allongée avec une jupe moulante jusqu'aux genoux n'est pas donné à la première venue. D'ailleurs, contrairement à moi, Mélissa a toutes les peines du monde à se redresser.

Ce genre de péripéties m'est arrivé assez souvent pour que je sois suffisamment entraînée.

Pour une fois que ma maladresse me sert !

Je jette un œil à la blonde avachie par terre. Elle tente de remettre ses cheveux en place.

Grave erreur.

Dans ce type de situations, mieux vaut oublier tout amour-propre.

Et je sais de quoi je parle !

Voilà un autre domaine dans lequel je ne manque pas d'expérience ! J'ai le meilleur CV de gaffeuse de la Terre. Parce que je suis la mieux placée pour connaître l'état d'esprit de la pétasse, je suis sur le point de la plaindre juste une seconde, sans pour autant oublier mon objectif, quand je sens les griffes de l'autre fiancée se refermer autour de ma cheville.

Je tente de me débarrasser de sa main à coups de talons, mais la vicieuse profite que j'ai un pied en l'air – qui s'apprête à se planter dans son poignet – pour tirer d'un coup sec sur ma jambe. Cette fois, c'est moi qui m'étale lamentablement sur elle. Sans pouvoir retenir un cri. Avec trop de décibels, forcément.

Ensuite, tout s'enchaîne très vite.

Elle me tire les cheveux.

Je m'accroche à son cou et arrache son collier de perles qui s'éparpillent dans le couloir.

Puis, au milieu de mes cris et de ceux de Mélissa, je crois percevoir les insultes de Vanessa.

Elle et Manon se joignent à moi alors que, allez savoir pourquoi, l'infirmière semble avoir choisi le camp de la pétasse.

Dans la mêlée, je reçois des gifles, en distribue à la pelle et à l'aveugle. J'espère ne pas avoir blessé une de mes amies.

Une main est en train de m'arracher une boucle d'oreille – et l'oreille avec – lorsque je remarque quelques paires de chaussures qui nous encerclent et me signalent la présence de plusieurs individus autour de nous. Les autres aussi semblent s'en rendre compte parce qu'elles cessent immédiatement de donner des coups. Je n'ose pas tout de suite relever la tête vers les spectateurs. En même temps, un match de rugby sans public, c'est triste.

Je regarde mes copines, immobilisées dans des positions farfelues, comme si elles étaient en train de jouer à *Twister* sur le lino infecté de l'hôpital.

Pied gauche sur angine blanche. Main droite sur staphylocoque doré.

Farah aurait fait une attaque.

Mélissa tente déjà de se redresser en évitant de rouler sur les perles de feu-son-collier et remet ses cheveux en arrière avec panache.

Comme si c'était le moment.

Des gens se raclent la gorge et, finalement, je suis bien obligée de les regarder.

Des infirmières rient sous cape.

D'autres secouent la tête, les bras croisés.

Et aux premières loges, des patients en blouse médicale dont... Axel !

Il a dû sortir de sa chambre, alerté par le bruit. Je fuis son regard tandis que mes amies, qui portent des tenues plus confortables, m'aident à me relever. Le personnel de l'établissement continue de nous examiner comme des extra-terrestres.

Mais pas n'importe lesquelles, des Martiennes cinglées !

Personne ne me soignera plus jamais dans cet hôpital, même si je suis mourante. Je vais être obligée de déménager ou d'espérer qu'il ne m'arrive jamais rien de grave.

Qu'il ne m'arrive rien, à moi ?

Hum, Nantes, c'est bien aussi, non ?

Quoique peut-être un peu trop près. En cas de surencombrement, ils seraient fichus de me transférer ici.

Pendant que je me tâte entre mourir dans ma ville natale, entourée de mes proches, ou vivre complètement seule à l'autre bout de la planète, une infirmière, probablement la chef, est déjà en train de nous demander de partir avant qu'elle n'appelle la police.

— Oui, c'est ça ! Appelez la police ! insiste l'autre fiancée, qui semble oublier qu'elle a l'air au moins aussi tarée que nous.

— C'est valable pour vous aussi, madame !

Bien fait !

Je jubile devant l'air outré de Mélissa. Mais la grosse femme de tout à l'heure la défend :

— Non, non, ce sont les autres qui ont commencé à la jeter à terre ! J’ai tout vu !

Mais qu’est-ce qu’on lui a fait, à celle-là ?

— Très bien, mesdames, je vous demanderai de bien vouloir quitter l’établissement maintenant. Et avant, vous me ramassez tout ça, ordonne la chef du personnel en montrant les perles disséminées sur le sol.

Mélissa nous regarde, hautaine, comme si nous allions vraiment nous mettre à quatre pattes pour récupérer ses perles.

Et puis quoi encore ? C’est *son* collier !

— C’est pas à nous, répliqué-je en croisant les bras sur la poitrine.

Vanessa se penche sur mon épaule et me glisse à l’oreille :

— Tu crois que ce sont des vraies ? Non, parce qu’en théorie, je ne me mets à quatre pattes qu’en privé, mais si ce sont des vraies perles, je crois que je suis prête à faire une exception ! Je suis même prête à me battre encore une fois !

Je lui lance un regard assassin, feignant l’outrage. Mais où est passée la solidarité entre copines ?

Je sais, elle s’est fait la malle avec ma boucle d’oreille et ma dignité ! Pendant tout ce temps, je sens sur moi le regard appuyé d’Axel, mais m’efforce de l’ignorer.

J’ai trop honte.

Est-ce que je me suis vraiment battue pour lui ?

Il va prendre la grosse tête.

Si seulement ça pouvait aider sa mémoire...

Je devrais peut-être suivre l’idée de Vanessa et partir à la recherche des perles pour lui faire croire que je suis simplement vénale, comme l’affirme la pétasse.

Puisque nous n’avons pas esquissé le moindre mouvement pour ramasser les perles, la chef s’adresse aux infirmières d’un ton ferme :

— Bon, vous barricadez tous les patients dans leurs chambres, le temps qu’on nettoie tout ça. Je ne

veux pas que l'un d'entre eux se casse une jambe et fasse un procès à l'hôpital ! Si c'est le cas, je me retourne contre vous ! nous menace-t-elle du doigt. Et qu'est-ce que vous faites encore là, d'abord !

Comme son ton ne laisse pas tellement d'option à la négociation, nous déguerpissons en vitesse, têtes basses. Impossible d'approcher Axel, une infirmière a déjà commencé à l'escorter jusqu'à sa chambre. De toute façon, je n'avais plus vraiment envie de lui parler. À chaque fois que j'essaye de le voir, ça se termine en désastre. De plus, j'ai l'impression d'être la seule à fournir des efforts pour notre relation. D'ailleurs, il n'y a que moi qui me suis retrouvée au poste de police et à me battre avec une girafe à griffes.

Ça veut tout dire, non ?

Il ne m'aime pas suffisamment.

Nous continuons à marcher rapidement vers la sortie de l'établissement sans oser nous parler. Il me semble qu'énoncer à voix haute le grotesque de la situation ne la rendrait que plus criante.

Réunion au sommet

Jennifer

Tandis que nous atteignons le parking de l'hôpital, Vanessa se risque enfin à parler.

— Ce sont des fausses. Cette Mélissa porte des colliers de fausses perles ! Regardez, elle s'est fissurée en tombant, déclare-t-elle en examinant un petit objet blanc qu'elle a ressorti de sa poche.

Elle en a vraiment ramassé une !

— On dirait une dent, dit Manon en s'approchant. Personne n'a perdu une dent ?

Je crois que je l'aurais remarqué si c'était le cas, mais je passe quand même ma langue sur mes gencives pour m'assurer qu'il ne manque rien et ouvre grand la bouche pour que ma copine l'examine.

Vanessa me donne subitement un coup de coude et je manque de me mordre la langue. Comme je ne peux pas parler la bouche ouverte, je lui lance un regard noir. Elle me répond en jetant des coups d'œil furtifs sur le côté. Elle s'applique à ne pas bouger la tête.

Elle essaye de me dire quelque chose...

La mâchoire encore grande ouverte, je suis son regard et pivote pour découvrir... Axel.

Il a le chic pour choisir ses moments !

Comment fait-il pour se trouver dans les parages à chaque fois que je me rends ridicule ?

Je le regarde mieux. Soudain, ma colère retombe un peu. Il est en blouse d'hôpital, a un énorme bandage qui lui entoure le crâne et des chaussons aux pieds.

Sur le parking !

Mais il porte tout ça avec un tel panache qu'il n'a pas l'air grotesque, *lui*.

Je referme la bouche.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandé-je, sur la défensive.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu fais là ? T'es venue participer à un match de boxe clandestin et le lieu secret de la rencontre s'est trouvé être, par hasard, mon hôpital ?

— Très drôle. Pour ta gouverne, ce n'était pas de la boxe, mais du rugby.

Il hausse les sourcils, un sourire amusé au coin des lèvres.

— Vraiment ?

— Oui, t'as raté le plaquage.

Son sourire s'étire. Une fossette se creuse sur sa joue gauche puis il me propose de contourner l'établissement pour ne pas qu'il se fasse repérer et rapatrier par des infirmières. J'accepte, sans grand enthousiasme, oubliant presque mes deux amies à côté de nous.

— On va aller dans la voiture, prévient Vanessa.

Silencieusement, Axel et moi faisons le tour de l'hôpital et trouvons une petite porte de service.

Elle donne sur des escaliers, qui eux-mêmes mènent au toit. Lorsque nous terminons notre ascension, j'ai l'impression que nous sommes seuls au monde. Nous nous asseyons sur la bordure du toit. Je contemple le ciel bleu, avant de reporter mon attention sur le bleu marine – beaucoup plus beau – des yeux d'Axel.

— Sinon tes fiancées sont toutes des folles hystériques, ou bien c'est juste elle ?

— C'est juste *toi* et elle.

Je rétorque avec une moue boudeuse :

— Je ne suis pas hystérique. De plus, on n'est pas fiancés.

— Elle et moi non plus.

— C'est pas ce qu'elle a l'air de croire...

— Je viens de mettre les choses au clair.

Je ne peux m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en songeant à l'image de Mélissa, rejetée et vexée, quittant l'établissement en suivant le chemin tracé par les perles de son ancien collier.

Pour être honnête, c'est plus que de la satisfaction, c'est de la jubilation.

J'irai faire une bonne action ce week-end.

— ... Bien.

— Et avec le gars de l'autre soir, tout est clair ?

Je lève les yeux au ciel, exaspérée.

Voilà qu'il remet ça, mais il s'empresse d'ajouter :

— Attends ! Ne t'énerve pas. Je sais bien que t'avais raison et que je t'ai menti aussi, donc...

— Mais moi je ne t'ai pas menti !

— Jen ! Je suis resté devant chez toi pendant une heure, je sais bien qu'il était avec toi !

Ça fait tilt dans ma tête. Je reste sans voix puis j'explose de rire. Axel a l'air passablement agacé. C'était donc pour ça qu'il avait l'air si furieux et qu'il me reprochait mon manque d'honnêteté !

— Je peux savoir ce qu'il y a de drôle ?

— Il a fait le piquet devant ma porte, c'est tout ! Il m'a dit qu'il avait repéré un type qui épiait l'immeuble, mais je n'ai jamais pensé que ça pouvait être toi ! Je croyais qu'il divaguait !

— Attends, ton ex a attendu une heure devant la porte de chez toi ? Il n'est pas un peu bizarre, non ?

— T'es bien resté le même temps adossé à un lampadaire ! Et puis tu n'as pas le monopole sur les partenaires hystériques !

Axel hoche lentement la tête, un peu dubitatif.

— Bien. On est quittes, alors ? susurre-t-il finalement en approchant ses lèvres des miennes.

Je déglutis et prends sur moi pour ne pas céder tout de suite à ses avances.

— En fait, non. On n'est pas quittes. J'ai commis des infractions, je me suis ridiculisée à maintes reprises et surtout, je me suis battue pour toi, moi !

Son bandage sur le front se plisse.

— T’es sérieuse, là ?

J’essaye de garder une expression sévère :

— Évidemment.

Il sourit et se relève.

— Bon, premièrement, niveau ridicule, je crois que je ne peux pas vraiment faire pire, dit-il en faisant un tour sur lui-même, avec sa blouse et ses chaussons.

Je fais une mimique à moitié convaincue.

— Deuxièmement, pour de ce qui est de se battre pour toi, tu me donnes le numéro de ton ex quand tu veux, je peux t’assurer que je suis pressé d’aller lui mettre mon poing dans la figure.

Je souris en secouant la tête.

— Et pour terminer : je t’ai fait monter sur le toit de l’hôpital, et c’est une infraction. Peut-être pas dans le code pénal, mais au moins dans le règlement intérieur de l’établissement.

— Je suis désolée, mais j’ai quand même fait beaucoup mieux, répliqué-je, les yeux rieurs, attendrie par son petit numéro.

Il se rapproche doucement de moi, plante son regard dans le mien et me promet de sa voix rauque :

— Je te jure que dès qu’une occasion se présentera, je serai le premier à me bastonner pour toi avec un mec qui t’aura regardée avec un peu trop d’insistance. Je me déguiserai en ce que tu veux. Je serai tellement ridicule que tu auras honte de moi et je commettrai un maximum d’infractions, si tu me promets d’aller me voir en taule.

Je glousse.

— Hum, ça fait rêver.

Il encadre mon visage de ses mains.

— Je t’ai déjà dit que t’étais sublime ? me susurre-t-il à quelques millimètres de mes lèvres.

Je ferme les yeux pour accueillir son baiser, tout en passant mes mains derrière sa nuque. Cette simple phrase me rappelle tellement de souvenirs...

notre première nuit...

C'est dingue qu'il se souviene de ça. Les hommes oublient toujours ce genre de détails. Et là, on parle d'Axel...

— Tu te souviens de ça ? De notre première vraie sortie ? m'étonné-je en me détachant légèrement.

Il se gratte la tête.

— Ah oui ! Il s'est passé quelques petites choses depuis la dernière fois... Mais si tu veux bien, on reparlera de ça plus tard. J'aimerais bien aller m'habiller et te kidnapper. Ce sera mon premier crime ! dit-il en me prenant par la main pour me conduire vers la porte qui donne sur les escaliers.

Il pousse sur la paroi en tôle de son bras libre. Puis me lâche la main pour forcer de ses deux bras. En vain.

Rien ne bouge.

Il me regarde, penaud.

— Tu plaisantes ?

— Euh... non. On dirait que la porte s'est refermée derrière nous et qu'il n'y a pas moyen de l'ouvrir de ce côté. On est coincés ici...

Il semble s'amuser de la situation.

— Tu te fiches de moi ?

Je tente à mon tour d'ouvrir la porte, sans plus de succès.

— Bravo ! Alors là, tu me surpasses ! On se croirait dans un film !

— Ouais, sauf que le mec il était tout seul sur le toit de l'hôtel, alors que nous, on est deux, rétorque-t-il en passant ses bras autour de ma taille.

— Ouais, sauf que nous on n'a pas de matelas.

Il grimace.

— Ça ne fait rien, tu n'auras qu'à te servir de moi comme matelas, flirte-t-il avant de m'embrasser

langoureusement.

Épilogue

Finalement, nous avons été — trop — vite libérés.

Il paraît que c'est un des premiers endroits que les soignants vérifient quand ils perdent un malade.

Apparemment, nous ne sommes pas très originaux.

Ça ne me déplaît pas. J'aime bien l'idée que, pour une fois, je me comporte comme la plupart des gens, même si les gens *normaux* en question se trouvent être des patients en fuite, suicidaires ou accrocs à la clope.

Vanessa et Manon ont attendu près de deux heures avant de s'enfuir en voiture lorsqu'elles nous ont vus, Axel et moi, réapparaître sur le parking, escortés par la sécurité de l'établissement.

Tu avais l'air en bonne compagnie, alors on n'a pas voulu te déranger... a affirmé la jeune maman.

Axel et moi ne nous sommes pas quittés depuis ce moment-là. Pendant ses quelques jours de convalescence, j'ai été obligée de m'équiper d'un foulard et de lunettes de soleil pour entrer dans l'hôpital en catimini et me glisser en douce dans sa chambre. Surtout qu'après l'épisode du toit, certaines infirmières m'ont soupçonnée d'avoir tenté de le kidnapper. Je les ai entendues parler de *l'événement* à leur pause café pendant que j'essayais de me cacher derrière une plante.

Je suis devenue la fournisseuse officielle de ragots des chauffeurs de taxi et du personnel hospitalier.

Est-ce qu'on ne devrait pas me payer pour ça ?

Au moins un petit sponsoring ?

Une prise de sang gratis ?

Axel m'a appris qu'il s'était fait opérer d'une tumeur et qu'il se souvenait désormais de tout. J'ai accueilli tièdement la nouvelle.

J'ai encore du mal à m'y faire.

Est-ce que je ne le supportais pas justement parce que je savais qu'il était malade ? Suis-je obligée, maintenant, de l'engueuler s'il oublie le pain en rentrant le soir ? Et surtout, suis-je prête à entamer une relation avec un homme qui n'a aucun trouble psychique ?

C'est tout nouveau pour moi et comme toutes les nouveautés, la situation m'effraie autant qu'elle m'excite.

Axel sort de ma salle de bain avec juste une serviette autour de la taille.

Il a quitté l'hôpital il y a trois jours. On lui a enlevé son bandage et j'ai découvert que le chirurgien lui avait rasé le crâne pour l'opérer. Ça lui va plutôt bien. Le seul hic, c'est que si je me balade avec lui et Farah, j'ai l'impression de me promener avec une secte.

Il s'approche du salon, en laissant des traces de pas mouillées derrière lui. En le voyant, ainsi dévêtu, je me rappelle que j'ai décidé de faire taire mes inquiétudes pour profiter de l'instant présent.

— Redis-moi pourquoi on reste chez toi au lieu d'aller chez moi où, je te le répète, il y a une grande douche et non une petite cabine d'un mètre carré ?

Je prends un air faussement sérieux et énumère en comptant sur mes doigts :

— Parce que je suis agent immobilier, ce qui veut dire que j'ai plus de goût que toi. Parce que ton ex sait où tu habites et que la dernière fois que je l'ai rencontrée, j'ai failli perdre une oreille, et que c'est utile une oreille ! Et enfin, parce que tu adores être serré contre moi sous la douche.

— Je prends le dernier argument ! réplique-t-il avant de s'approcher du canapé.

Je m'y suis assise pour feuilleter un magazine en attendant qu'il sorte de la salle de bains — parce qu'en vrai, il est, malheureusement, quasi-impossible d'y tenir à deux.

Il se penche au-dessus de ma lecture. Des gouttelettes d'eau viennent s'écraser sur le papier. Une fois que j'ai refermé et reposé la revue, Axel fait semblant de trébucher pour s'écrouler sur moi.

— Oh ! Arrête, t'es tout mouillé ! m'écrié-je sans conviction.

— Tu vas bientôt l'être toi aussi..., me susurre-t-il à l'oreille.

Je proteste pour la forme :

— On va être en retard...

Nous arrivons chez Farah avec près d'une heure de retard.

Non, Axel n'est pas un surhomme, mais il a bien fallu que je trouve d'autres habits à me mettre après qu'il ait trempé les miens. Elle ne fait pas de réflexion. Je n'étais pas plus à cheval sur la ponctualité, avant, alors...

Nous rejoignons Maxime, Vanessa, Manon et son Grégoire dans le jardin. J'embrasse la jeune maman qui s'est débarrassée de son porte-bébé. C'est le papa qui a sa fille dans les bras. Le fait de s'être retrouvée avec le pied de la pétasse dans son équipement semble avoir traumatisé Manon. Je fais la bise à Grégoire et caresse la joue de Louise qui m'ignore effrontément.

Plus poli, Maxime me fait la bise comme il se doit.

Ça me fait tout drôle de penser que je vais le voir au travail lundi.

Il a trouvé sa vocation : agent immobilier.

Enfin, à mon avis, sa véritable vocation, c'est Farah. Je me demande comment ça va se passer pour tous les deux. Mon associée angoisse déjà à l'idée que ça puisse nuire à leur couple. Je l'ai rassurée en lui disant que ça ne pourrait pas porter plus préjudice à leur relation que son ancien boulot. Au moins là, elle l'aura à l'œil.

En plus, nous avons bien besoin d'aide à l'agence. Contre toute attente, la rumeur de la maladie de Farah nous a fait de la publicité. Si on a une petite baisse de commissions le mois prochain, je m'invente une leucémie ou une embolie pulmonaire. Ou un autre truc qui sonne bien !

Axel salue également l'assemblée et s'excuse car son téléphone vient de sonner. Le *bou-lot*, articule-t-il silencieusement à mon attention, tout en décrochant.

Je soupire. Il vient à peine de se faire opérer que le travail empiète déjà sur ses week-ends. Mais c'est quand je l'entends répondre que le monde s'arrête soudainement de tourner :

— Oui, Axel Saoulard, j'écoute.

Saoulard !

Je le dévisage en quête d'un signe d'une mauvaise blague entre collègues, mais il continue sa conversation professionnelle d'un ton très sérieux.

Saoulard ! Son nom de famille, c'est Saoulard !

Je n'avais pas encore pensé à lui demander son patronyme !

Il faut dire que le début de notre relation a été quelque peu chaotique et peu ordinaire. De plus, pour moi, ça ne faisait pas partie des informations importantes pour connaître l'autre. Je rectifie, c'est un détail primordial ! Pourvu qu'il ne me demande jamais de porter son nom !

Mélissa a dû bien se marrer à l'hôpital : Je te laisse Monsieur Saoulard !

Elle a dû avoir moins de regrets que je le pensais, Saoulard, ce n'est pas très assorti avec un collier de perles et je ne le vois pas vraiment gravé sur une alliance en or. Je me remets doucement du choc en me rapprochant de mes amies.

Après tout, personne n'est parfait et ça aurait sans doute pu être pire. Je continuerai à l'appeler Axel avec mon entourage et ferai semblant de ne pas me souvenir de son nom de famille si on me le demande.

Ou je ferai diversion. Je demanderai à Manon, c'est sa spécialité. Après une de ses diversions, sûr que personne ne viendra plus jamais me poser la question !

Ou bien encore je pourrais trouver un diminutif : Saoul ? Lard ?

Je ferai diversion !

Je tombe des nues, mais d'un autre côté, je suis presque soulagée qu'il ne soit pas parfait et qu'il ait aussi ses petits secrets inavouables. Il a raccroché le téléphone et me sourit, de loin, en retournant auprès de Maxime et Grégoire. Alors que les garçons discutent de trucs de mecs — je jette un nouveau coup d'œil vers eux : euh non, en fait, les gags sont en train de bêtifier Louise — , nous nous installons à table avec les filles.

— Les copines, j'ai un truc à vous dire ! déclare la blonde, sans prévenir, manifestement surexcitée.

Nous échangeons des regards curieux avant de répondre en chœur :

— On t'écoute !

— J'ai rencontré quelqu'un !

Silence.

Épaules qui se rabaissent.

— Bah, c'est pas vraiment un scoop ma chérie, ça t'arrive toutes les semaines, fait remarquer Manon.

Farah et moi acquiesçons. Pas de quoi être aussi survoltée. Qu'est-ce qui lui prend ?

— Oui, mais là, c'est spécial ! assure-t-elle de ses yeux pétillants. J'ai fait sa connaissance hier dans le train pour le travail. Il s'est assis à côté de moi. Ça a été le coup de foudre direct ! On a parlé longtemps, il a un accent super sexy ! Bref, il a enregistré son numéro dans mon téléphone et m'a dit que si je voulais je pouvais l'appeler, mais qu'il n'allait pas me demander le mien et me harceler comme devaient le faire tous les autres. La grande classe, quoi ! Le hic, c'est que j'ai fait tomber mon téléphone dans la vodka hier soir. J'essayais de faire un selfie avec le verre à la main pour avoir l'air cool et la lui envoyer... J'ai juste eu l'air con, finalement ! J'ai appelé mon opérateur, en expliquant bien le cas *extrêmement* urgent dans lequel j'étais, mais cette bande d'incapables ne sont apparemment pas fichus de faire quoi que ce soit pour récupérer mes contacts sur une carte Sim rouillée !

— Oh merde ! Et tu n'as pas un autre moyen de le retrouver ?

Vanessa se met à trépigner sur place :

— Siiii ! Je connais son nom et l'endroit où il bosse ! Et je vais avoir besoin de vous ! Bougez pas !

Elle s'éloigne pour aller prendre une enveloppe dans son sac à main. Quand elle revient, je reconnais son regard farceur et me crispe instinctivement sur la chaise de salon de jardin.

— Tadaaam ! s'exclame-t-elle en sortant quatre billets de l'enveloppe.

Là, je m'inquiète vraiment.

— Vous allez m'accompagner pour le retrouver ! Vous me devez bien ça après ce que j'ai fait pour vous ! Et puis, on va bien se marrer !

— Quoi ? On part où ? s'angoisse Farah.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demandent les garçons en s'approchant de nous, attirés par les exclamations aiguës de Vanessa.

Je m'empare d'un des billets qu'elle brandit devant nous pour le lire, avant de relever la tête.

J'annonce sur un ton d'où percent des pointes de stress :

— Eh bien, apparemment, les filles et moi, nous partons pour Londres ce week-end !

Fin

Remerciements

Un grand merci à la formidable équipe de Passion Editions : Shirley, Phanie, Amélie, France et Constance qui ont mis toute leur expertise au service de *Crazy Love Therapy* pour en faire un roman de qualité. J'ai beaucoup appris en collaborant aux côtés des professionnelles que vous êtes et j'ai encore beaucoup à apprendre... je n'oublie pas non plus les auteures de Passion Editions qui m'ont si bien accueillie dans la famille.

Je salue toutes mes amies du web, qui m'ont soutenue sur les plateformes d'écriture et les groupes de discussion spécialisés. Merci aussi pour les moments de récréation partagés.

Enfin, je remercie mes proches, en particulier mon mari pour son soutien inconditionnel et pour m'avoir portée jusqu'à la publication, et mes trois enfants pour avoir su faire preuve de patience.

Merci de m'avoir accompagnée, chacun à votre niveau, dans cette nouvelle aventure.



www.passioneditions.com

Retrouvez les sorties, les news et
les jeux-concours :



[Passion Editions](#)

Retrouvez toute l'actualité sur l'auteur :



[Elsa Carat](#)

[\[1\]](#) Chanteur et guitariste américain, leader du groupe Marron 5.

[\[2\]](#) Mélange de vin rouge de Chambéry, de pamplemousse, de gingembre, de peppermint, de vin blanc italien et d'eau gazéifiée.

- [Page titre](#)
- [Prologue](#)
- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [Épilogue](#)
- [Remerciements](#)